Fr-95732

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

NOUVEAUX MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NOTRE TEMS,

TOME CINQUIEME,

CONTENANT

LE POINT D'APPUI

ENTRE

THERESE ET FREDERIC,

ET

L'EMPIRE ET FREDERIC

FONDE' SUR

LA CONDUITE RECIPROQUE

DURANT LA PRESENTE GUERRE.

A FRANCFORT ET LEIPZIG.

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCLIX.

I.C. Back del. & sc. Francofurti d. 3. Oct. 1757.

LE POINT D'APPUI
ENTRE
THERESE
ET
FREDERIC,
OU
PENSÉES MILITAIRES,
POLITIQUES, CRITIQUES, &c.
SUR LA PRESENTE
GUERRE EN ALLEMAGNE.
Nouvelle Edition, corrigée, augmentée,
ET ENRICHIE DE
PORTRAITS ET PLANS EN TAILLE DOUCE.

A LIEGE
Chez JAQUES BALBIN,
M DCC LIX.

Fredericus Rex Borussiæ.

Effigies sunt del: Berolini — *I: Rostrom Sculps: Berlini*

RBR
M837N
v.5

LE POINT D'APPUI ENTRE THERESE & FREDERIC.

Toute l'Europe, & peut-être le Hûron & le Chinois comme le Hottentot jette les yeux sur le grand Frederic, ce fleau des Puissances belligerantes & de ses voisins pacifiques. Les Thereſiens le deteſtent, les Fredriciens louent en lui jusques à ses deffauts, mais les uns & les autres admirent en lui le grand Capitaine, sa prevoyance, sa constance, sa grandeur d'ame, son jugement, & les autres sublimes qualités de son esprit. Quel spectacle! voir un Roi, dont les ancêtres étoient à peine connûs il y a un siécle dans les Histoires etrangéres, dont le royaume n'éxiste qu'un demi siécle, s'opposer, & que dis-je s'opposer, faire la guerre à la Maison d'Autriche, à cette puissante maison; à la Couronne de France, à cette couronne, qui imposoit il n'y a pas long-temps la loi à toute l'Europe; aux Moscovites, qui depuis Pierre le grand sont devenus redoutables de mépriſables qu'ils

étoient avant leur aprentiſſage ſous Charles XII; à la Suéde, autrefois la terreur de la Maiſon d'Autriche & de l'Allemagne, comme des Danois & des Moſcovites; & tout le Saint Empire Romain, grand autrefois dans les temps éloignés, grand encore par le nom, grand par le nombre innombrable de ſes Monarques; n'y a-t-il pas là un grand ſujêt d'étonnement?

En effêt, que Louis XIV. ſe ſoutienne & faſſe la guerre contre la maiſon d'Autriche réunie avec les Puiſſances maritimes & l'Empire; que Charles XII. impoſe la loi au Nord avec une poignée de Troupes, je n'y vois rien d'extraordinaire: La France fourmille de monde, il y a un fond inépuiſable d'argent; & quelle comparaiſon de la Pruſſe à la France, tant dans l'étendue des Etats que dans le nombre des habitans & des richeſſes? Les Moſcovites étoient alors des gens ſans diſcipline, ignorants dans l'art de la guerre, des barbares; les Polonois, les Polonois de tout temps, troupes ſans ordre, irréguliéres, ramaſſées. Il n'y a rien de tout cela, ni pour ni contre le Roi de Pruſſe, au moins il n'y a pas de comparaiſon à faire. Les Autrichiens, les François, ne ſont pas ces Moſcovites de Narva, ni des Polonois; les Suedois ſont encore des Trouppes bien diſcipli-

plinées, les Moſcovites ne cedent gueres en ce qui concerne l'état militaire; & pour les Trouppes de l'Empire, ce ſont les mêmes allemands, avec leſquels le Roi de Pruſſe fait la guerre, mais qui .... On verra à la fin leur deſcription.

Par quel miracle, par quel enchantement ſe ſoutient-il donc, me dira t'on? Eſt-ce par ſon eſprit, eſt-ce par la bonne diſpoſition de ſes Trouppes, eſt-ce par la foibleſſe & les fautes de ſes ennemis qu'il ſe ſoutient, qu'il fait la guerre, qu'il fait des progrés? Developons-en le miſtére. Tirons des connoiſſances que nous avons des qualités du Roi de Pruſſe, de l'état de ſes armées & de ſon royaume, de l'état de ces armées combinées contre lui, des differentes vuës de chaque Puiſſance belligerante, de l'Hiſtoire, & de tout ce qui peut eclaircir cette matiére, la cauſe de cet effet ſi ſurprenant? Il n'y a point d'effet ſans cauſe, & ces cauſes ſont naturelles. Les temps ſont paſſés où les anges combattirent pour les armées & où les lignes de croix paroiſſoient en l'air; On voit que Dieu n'aſſiſte guères un General imprudent & ignorant, ni ne donne la victoire à des armées mal conduites & mal diſciplinées.

Analiſons-en un peu les cauſes, mais voyons auparavant l'état de la maiſon de

Brandebourg & la ſituation de l'Europe avant la guerre.

L'Hiſtoire de Brandebourg eſt connue pas ces memoires, cette admirable piéce qui fait honneur à ſon auteur; elles m'épargneront la peine à monter juſqu'à l'origine de cette maiſon, & il ſuffira de m'arrêter un peu dans le ſiécle preſent, pour decouvrir de quelle maniére elle eſt parvenuë juſqu'à cette grandeur qui la fait reſpecter & redouter de toutes les puiſſances de l'Europe. Ne montons donc que juſqu'au pére de Frederic. C'eſt indubitablement lui qui a poſé les fondemens de ce grand édifice, & c'eſt uniquement par le bon ordre, par l'épargne & par l'économie; c'eſt par ces moyens qu'il a augmenté le peu des Trouppes que lui laiſſa ſon pére; c'eſt par ces mêmes moyens qu'il a fondé & rempli le treſor royal (terme inconnû à ſon pére) trés neceſſaire & le plus grand ſoutien de celui qui a l'ambition de s'agrandir. Remarque à fairepar ces Princes de l'allemagne, qui font trembler leurs crediteurs par la crainte continuelle d'un concours prochain. C'eſt dis-je, par le bon ordre, par l'économie que la maiſon de Brandebourg eſt monté au point de cette grandeur. Après la mort du Roi Fredric Guillaume, le Roi ſon fils ajouta à ſes domaines la plus grande partie

de

de la Silesie, & au lieu de s'endormir après cette belle conquête, s'adonner à la chasse, aux maitresses, aux fêtes, aux divertissemens des sens, coutûme de la pluspart des souverains, mais très pernicieuse à l'Etat, il s'appliqua à rendre ses sujets plus nombreux, & plus heureux, ses Etâts & son tresor plus riche & ses armées plus formidables. On s'étonnera en apprenant que la méme Silesie, qui ne rapportoit à la maison d'autriche que 2. millions, en rapportoit au Roi 8. sans imposer plus d'impôts. C'est encore par ce fond & par l'économie qu'il augmenta son armée au delà de 148000. hommes, & leur assigna des fonds sans charger ses sujets, qu'il fortifia les places, y mit des magazins, & les pourvoya tant pour la deffense que pour fournir des armées en cas de besoin; & c'est par la discipline exacte & les manœuvres qu'il fit faire annuellement à ses Trouppes, qu'il rendoit ses armées formidables. Comme le Roi voyoit bien la necessité d'avoir des étrangers dans ses armées, pour épargner ses sujets & pour s'en servir dans l'extremité, il confirma la loi de son pére, que chaque compagnie seroit composée de deux tiers d'étrangers. Voilà l'état de la Prusse avant la guerre.

La maiſon d'Autriche, peu accoutumée à l'économie & toûjours en guerre, s'étoit pour cette fois pourvue de quelque argent. Elle étoit dans un état bien different des tems paſſés. Les Trouppes étoient mieux diſciplinées, en meilleur ordre, plus exercées: Leur paye ſe faiſoit exactement. On commença à diſtinguer l'ordre militaire à la cour, autrefois barricadée & frequentée par gens, dont le ſeul merite étoit un genie monacal, ou dont l'orgueil & l'avarice gâtoient tout. Il n'y manquoit que le treſor Pruſſien, quelques Financiers de l'école du Roi de Pruſſe, & des Trouppes proportionées à l'étendue des Etâts.

La France étoit tranquile, excepté dans les indes occidentales. Ses armes y faiſoient des grands progrés contre les Anglois. Peu de Trouppes ſur piéd, des Trouppes excellentes en elles-mêmes, mais de peu de conſequence par la mauvaiſe conduite. Un miniſtre de guerre, qui n'entendoit pas la guerre. Grand armement, dans les ports.

Les Ruſſes ſembloient avoir un deſſein en raſſemblant beaucoup de Trouppes en Curlande, & en faiſant approcher d'autres dans la Livonie. L'alliance conclue avec la maiſon d'autriche donnoit des grandes inquiétudes au Roi de Pruſſe: elle faiſoit oppoſition à celle, qu'il avoit concluë quelques mois auparavant avec l'Angleterre.

Je

Je ne ſuis pas ſi temeraire, que de vouloir former un jugement ſur les cauſes de cette guerre ſanglante. Si je le faiſois je perdrois l'équilibre, & me rangerois ou du côté de l'Autriche ou du côté de la Prûſſe. Laiſſons-en le jugement à celui qui connoit les cœurs & qui jugera un jour les actions de l'univers. Ce qu'il y a ſans conteſtation, eſt que le Roi de Pruſſe fit l'irruption de la Saxe & enſuite de la Bohéme; que le motif en ait été pour parer le coup qu'on lui préparoit, ou que le Roi de Pruſſe voulût faire la guerre ſans autre vue que de ſatisfaire ſon ambition, on voit toûjours une grande prudence & une prevoyance admirable dans cette entrepriſe, la juſtice à part. Malheureuſement la Saxe a une ſituation qui met le Roi de Prûſſe dans la neceſſité abſolue à s'en emparer de gré ou de force, en voulant faire la guerre à la maiſon d'autriche: d'un côté pour ſe mettre à l'abri des entrepriſes des Saxons, de l'autre pour avoir dequoi ſubſiſter en Bohéme, bref pour avoir la communication de l'Elbe avec ſes Etats, qui lui donne la commodité du tranſport des vivres & des munitions. Il eſt trés certain, que ſi les Saxons ne s'étoient pas ſoutenus quelque temps à Pirna, c'étoit fait de l'armée autrichienne, qui pendant cet intervalle gag-

noit du temps à ſe renforcer & à ſe mettre en étât d'attendre l'armée Pruſſienne.

Qu'on remarque bien la viteſſe incroyable avec laquelle les Pruſſiens entrerent en campagne & traverſérent la Saxe. Sortir des garniſons, ſe rendre à Pirna c'étoit preſque la même choſe ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, ſans autres préparatifs. C'eſt la conſtitution de l'armée Pruſſienne, d'être toûjours prête à tout. Quel temps immenſe faut-il à d'autres Trouppes à s'aſſembler, quel embarras à trouver des chevaux d'artillerie, quels arrangemens à avoir des tentes, des chariots &c. & combien d'ordres reiterés ne faut-il pas pour mettre les Troupes en mouvement? Voilà ce qui trahit toûjours les vûes guerriéres des autres Puiſſances, & qui mêt le Roi de Pruſſe en état de prévenir tout ce qu'on trâme contre lui. Il prévient ſans être prevenû. Regle generale à tout homme prudent, mais principalement aux ſouverains.

La bataille de Lowoſitz, qui ſe donna pendant le blocus des ſaxons, fut un eſſai pour connoitre les forces de l'autriche, le General, les trouppes, leur maniére de combattre. On ne trouva plus les Autrichiens des années 1740; c'étoient des hommes bien exercés & bien conduits, c'étoient des trouppes reſpectables, difficiles à battre

ſans

ſans le ſecours des ruſes de la guerre & ſans une artillerie ſuperieure à la leur; auſſi cette bataille ne decida de rien, & chaque partie ſe retira, les autrichiens bien aiſes de n'être pas battus tout à fait, les Pruſſiens informés du fort & du foible des autrichiens.

Par la capitulation faite a Pirna le Roi de Pruſſe augmenta ſon armée de 12000. Saxons. Au lieu de dechirer les Regimens & d'en renforcer les ſiens, il garda les Regimens en corps, ce qui donna lieu à pluſieurs revoltes & gâta beaucoup de choſes. Le Roi de Pruſſe avoit trop bonne confiance en ces trouppes, il s'en repentit dans la ſuite. Les Saxons ne voulurent pas croire que cette guerre étoit une affaire de religion.

La ſaiſon étant avancée on chercha des quartiers, chacun dans la reſolution de ſe mettre en état & à ſe pourvoir de tout ce qui pourroit faire eſpérer un bon ſuccés à la campagne prochaine. Du côté de l'Autriche, on aſſembla de l'Hongrie, des païsbas ce qu'on pût trouver de trouppes; on fit des Magazins conſiderables & des diſpoſitions qui annonçoient qu'on avoit reſolû de porter la guerre dans la Saxe & les Etats du Roi de Pruſſe. Les Trouppes autrichiennes ſurpaſſoient en nombre cel-

les que le Roi de Pruſſe leur oppoſoit, & il y avoit apparence que le ſuccés de la campagne prochaine ſeroit pour la maiſon d'Autriche. Le Roi de Pruſſe de ſon côté renforça chaque compagnie de 30. hommes, leva des trouppes legéres, & augmenta par là & par les Saxons, ſon armée de plus de 40000. hommes ; il ſe fortifia au mieux dans la Saxe, mit les frontiéres à l'abri des incurſions des partis & des trouppes legéres, pour donner du repos à ſes Trouppes fatiguées, & fit des diſpoſitions, comme s'il craignoit les autrichiens & qu'il vouloit agir defenſivement. On en étoit ſi fortement perſuadé du côté autrichien, qu'on ſe ſeroit moqué de celui qui auroit dit, que les Pruſſiens entreroient en Bohême. C'eſt cependant ce qui arriva & en quoi le Roi trompa les autrichiens & les plus clairvoyans de l'Europe. C'eſt cette perſuaſion, & la préſomtion qu'on avoit eu ſes forces, qui perdit les autrichiens & fit évanouir comme un ſonge les beaux projets de porter la guerre au dehors.

L'hyver ſe paſſoit tranquillemens des deux côtés, on ne penſoit pas encore à l'ouverture de la campagne, qu'on vit paroitre comme un éclair les Pruſſiens, raſſemblés en Bohême, & bientôt devant les portes de Prague ; les Trouppes autrichiennes diſper-

diſperſées dans les quartiers, des magazins perdus, tout en deſordre, quel desaſtre! tout eſt cependant trés ſimple & naturel.

C'eſt toûjours, comme je l'ai deja remarqué, une conſtitution des armées Pruſſiennes, d'être pourvuës de tout & pour toutes entrepriſes, & d'être en état de s'aſſembler à chaque commandement. Il y a encore une diſpoſition admirable, à cacher ce qui ſe paſſe chez eux; & ce qui met un voile epais ſur les yeux de ſes antagoniſtes, c'eſt que le Roi fait tout par lui-même & ſans decouvrir ſes intentions veritables à perſonne; qualité trés neceſſaire à un general. Le ſecret, l'art de cacher ſes diſpoſitions eſt l'ame des grandes entrepriſes. Cette invaſion, & qu'on me permette ce terme, cette ſurpriſe, en eſt une bonne preuve. Cet art manque aux ennemis du Roi de Pruſſe & principalement aux françois, & c'eſt par là qu'ils ſont & ſeront toûjours trahis. Les trouppes autrichiennes s'aſſemblérent enſuite devant Prague, mais le temps étoit trop court pour les aſſembler toutes, étant trop éloignées, & le Roi de Pruſſe ne jugeoit pas à propos de les attendre. Il profita de la conſternation & du deſordre, fit joindre ſes armées en les faiſant paſſer l'Elbe & la Moldau, attaqua & battit les autrichiens malgré leur ſuperiorité & leur ſituation avantageuſe.

Si les autrichiens n'avoient pas été si dispersés, si l'on avoit été sur ses gardes, l'entrée des Prussiens en Bohême étoit une affaire trés difficile. Si l'on avoit disputé le passage de l'Eger, de l'Elbe, de la Moldau, on auroit gagné du temps, & par là on auroit rassemblé toutes ses forces, les trouppes seroient revenues de la consternation, on se seroit fortifié, & on auroit indubitablement fait manquer le coup aux Prussiens. Un faux pas en attire plusieurs, & à la guerre le moindre tire à consequence & à des suites funestes.

Je ne veux pas affirmer, que la jalousie du Comte Broune à l'arrivée du Prince Charles de Lorraine, ait contribuée au mauvais succès de cette Bataille; toûjours est-il certain, qu'il n'étoit pas de saison à donner le commandement à un General, qui n'étoit pas encore assés instruit de la situation des deux armées. Le changement des generaux en chef est une affaire delicate. On y doit penser plus d'une fois. Il vaut mieux un ésprit mediocre, mais au fait des dispositions de son armée & de celle de l'ennemi, qu'un esprit plus élevé, qui les ignore.

Comment, dira t'on, est-il possible, que les Prussiens étant inferieurs aux autrichiens & ayant le desavantage du terrein, les

les pûrent forcer? Tachons à reſoudre cette queſtion. Elle nous conduira à connoître de plus prés ces deux armées. On doit donc remarquer, qu'en cette bataille les Pruſſiens avoient quelques avantages ſur les autrichiens, en ce qu'ils avoient à faire avec des trouppes conſternées & effrayées, & en ce qu'ils les attaquérent. Qui a quelque expérience de la guerre, ſaura quelle influence peut avoir une terreur & une conſternation, ſur la valeur & les actions de la guerre. Tel, qui fronde les perils les plus évidens étant en ſon ſang froid, perd toute contenance quand la conſternation le maitriſe. Il ne ſait où donner de la tête. Que celui qui attaque a pluſieurs avantages ſur celui qui ſe defend, c'eſt une verité juſtifiée par mil exemples; c'eſt parceque l'aggreſſeur eſt maitre de ſes diſpoſitions, & parceque l'attaqué, fût-il dans un camp des plus fortifiés par l'art & par la nature, par un préjugé de tout tems, on s'étonne de la hardieſſe de l'entrepriſe ennemie, on croit l'ennemi plus fort, plus ruſé, & on perd le courage. C'eſt delà que la regle, qu'on doit plûtôt attaquer que ſe deffendre, eſt devenue un axiome. Le Roi de Pruſſe en eſt tellement perſuadé, qu'on le verra toujours dans l'offenſive.

Ces

Ces avantages, auſſi grands qu'ils ſoyent, n'auroient peut-être que balancés le nombre & l'avantage du terrein. Les Pruſſiens ont, & ont eus encore d'autres avantages ſur les Autrichiens, en ce que leur armée eſt compoſée d'hommes grands & robuſtes, que leur feu eſt plus actif & plus vif; que leurs bajonnettes ſont plus longues, que leurs mouvemens ſe font avec la derniére viteſſe & bon ordre ſans ſe rompre, que le Roi eſt temoin des actions de chacun, & que par là chacun s'empreſſe à bien faire, que les trouppes ont une confiance en lui, & que le plus grand capitaine les commande. En voilà deja trop, pour entreprendre les choſes les plus difficiles. Quelques-uns ſe moqueront qu'entre ces avantages je compte les hommes grands, comme ſi un petit ne pouvoit pas faire ſa decharge auſſi bien que le grand. Je m'explique. Un homme grand peut manier plus aiſement les armes; ſes bras étant proportionnés à ſa grandeur, il aura chargé plûtôt que le petit, & ſa force jointe à la longueur des bras, fait qu'il a l'équilibre du fuſil en le mettant en joue, & qu'il pointe & tire plus juſte. Approchant l'ennemi de plus prés avec la bajonette, la longueur de ſes bras le met en état d'atteindre ſon ennemi ſans

en être atteint, & ſa force renverſe plûtôt un homme ou réſiſte mieux au choc de la cavallerie que celle d'un petit. Voilà en même temps l'explication des avantages des bajonettes longues. Voyons maintenant les Autrichiens.

Ce ſont à la verité des trouppes trés bonnes, bien exercées, de bonne volonté, diſciplinées, commandées par des generaux, qui ſurpaſſent ceux de Pruſſe, & des Officiers ſubalternes d'une valeur & experiénce conſommée; mais outre qu'elles manquent de ce que nous venons de dire des Pruſſiens, la conſtitution des armées autrichiennes a encore pluſieurs deffauts, à la verité trés petits en apparence, mais trés grands par les conſequences. J'y compte, la diviſion entre les generaux, leurs jalouſies, le changement des generaux en chef, le partage du commandement, la paye quelquefois irréguliére, le peu de ſoin pour le ſoulagement & la conſervation des trouppes, la difficulté d'avoir des recrues à temps, & de les former en ſi peu de temps que font les Pruſſiens, l'independance (de pluſieurs choſes & perſonnes) du general en chef, le grand train &c. Pour les trouppes irréguliéres elles ne manquent pas de bravoure & de hardieſſe, mais elles n'en ſauroient point faire uſage contre les trouppes

pes reglées de Pruſſe, faute de diſcipline & d'ordre. Elles ne ſont bonnes que pour harceler l'ennemi, l'inquiéter & mettre à couvert & ſoulager les trouppes reglées, auſſi ne viennent-elles pas en ligne de compte chez les Pruſſiens. On n'y compte que les trouppes reglées.

L'Armée Pruſſienne eſt une machine, dont le reſſort, qui met tout en mouvement, eſt trés élaſtique; de ſorte que le mouvement communiqué aux roues eſt fort vite; & les roues & les dents en ſont ſi polies, & faites & compoſées avec telle juſteſſe, qu'il n'y a pas de frottement, & que, de quel ſens qu'on tourne la machine, le mouvement eſt également vite & uniforme; au lieu que les autrichiens & les autres nations en guerre, reſſemblent à une machine, dont le reſſort eſt peu élaſtique, dont les roues & les dents, quoique de la même matiére que celles de Pruſſe, ne correſpondent pas entre elles, & ne ſont pas ſi polies, & qu'on n'oſe tourner la machine de peur de la deranger. Delà le mouvement lent, inégal, retardé, ſuſpendu.

Le blocus de Prague fut une ſuite de la bataille. De la priſe de cette ville dependoit la poſſeſſion de la Bohême. Selon toutes les apparences elle ne pouvoit échapper au Roi de Pruſſe, & en ce cas le Roi de

de Pruſſe ſe trouvoit en état de donner la loi à la Cour Impériale, puisque ce Royaume augmentoit ſes forces, & que la garniſon conſiſtoit en l'élite des Troupes Autrichiennes, que cette priſe ouvroit les chemins en Autriche, & que l'aile droite de l'Armée battue & diſperſée, mais raſſemblée par le General Daun & renforcée par les troupes en Moravie & autres lieux voiſins, n'étoit pas aſſés forte pour réſiſter aux Pruſſiens raſſemblés. Mais l'impatience du Roi de Pruſſe, melée peut-être de quelque fierté par les grands ſuccés de ſes armes, & de trop de confiance en ſes troupes, fit échouer la priſe de Prague déja réduite à l'extrémité. Voulant forcer la nature & une armée ſupérieure en nombre & retranchée juſqu'aux dents, il vit pour la premiere fois faire à ſes trouppes ce qu'elles n'avoient point appriſes, c'eſt à dire une retraite qui a beaucoup l'air d'une fuite. C'étoit la journée de Colin. Période mémorable dans les faſtes de l'Autriche, glorieux au Général Daun & très fatale au Roi de Pruſſe.

C'eſt en cette rencontre que le Roi de Pruſſe fit paroître ſa préſence d'eſprit & tout ce que l'art de la guerre a de plus fin, en ſe tirant de ce mauvais pas, où il s'étoit jetté un peu trop légèrement & ſans y avoir

été contraint par une néceſſité abſolue. On ne nie point la néceſſité de battre l'armée de Daun, dont les vûes étoient de ſecourir Prague, & qui devoit s'avancer pour cet effet. Mais qui ne s'apperçoit pas, qu'il dependoit uniquement du Roi de Pruſſe de marquer le point où ſe devoit donner la bataille. C'étoit à lui que Daun en voulut. Si le Roi de Pruſſe avoit tiré Daun de ſon avantage dans un terrein deſavantageux, la victoire n'auroit pas été douteuſe, & la capitulation de Prague la couronnoit. Craignoit-il qu'en laiſſant trop de temps à Daun, il ſe renforceroit trop; de l'autre côté avoit-il l'eſpérance qu'en ce même temps Prague, déja aux abois, ſe rendroit; & en tout cas ne s'éloignant pas trop de ſon gros d'Armée, il pouvoit donner la bataille à forces égales ſans crainte pour le blocus, & ſecourir le blocus & en être ſecouru dans la bataille. Cet exemple eſt une preuve démonſtrative, que les plus habiles Généraux s'oublient quelque fois & peuvent tomber dans des fautes. Perſonne n'en a mieux profité juſqu'ici que le même qui en étoit l'auteur. Il faut qu'un grand Général ſoit une fois battu, dit le proverbe : C'eſt, apparemment, pour le rendre plus circonſpect.

Pen-

Pendant que ceci se faisoit un Bohême, les François sous le titre brillant de garands de la paix de Westphalie, s'avancèrent sur le Rhin avec une Armée de 120000. hommes. Les Moscovites entrérent en Prusse. L'Empire après des longues délibérations & des contestations vives, usage très ancien à la diéte du St. Empire, résolut à faire marcher ses Trouppes contre le pertubateur du repos public, sous le nom terrible d'armée d'éxécution. On fit des mouvemens en Suéde; Messeigneurs les Senateurs crurent qu'on alloit partager les Etats de Prusse: La Poméranie étoit de leur goût.

Le Roi de Prusse prévoyant la difficulté qu'auroient les François à faire subsister une Armée nombreuse en Westphalie (dont le pais fournit à peine ses habitans & où les subsistances étoient d'autant plus rares cette année, que la récolte avoit été fort maigre l'année passée) ne se mit pas en peine de ce côté-là. Il leur évacua même Wesel, pour n'y point perdre son artillerie & son monde, & laissa aux Hanovriens le soin d'éloigner les François de ses frontières. Les François en voulûrent effectivement plûtôt aux Hanovriens qu'aux Prussiens.

Pour les Moscovites il ne leur oppoſa qu'une Armée de 30000. hommes pour

leur chicaner le terrein, ſachant que la fortreſſe de Mêmel, outre les difficultés du tranſport des vivres, d'ammunition & des bagages, retarderoient leurs opérations. Elles furent effectivement peu proportionnées à leurs préparatifs de guerre & à l'eſpérance qu'on en avoit à la cour de Vienne.

Les Autrichiens relevés de leur chûte & enflés & fiers de la victoire de Colin, pénétrèrent en Siléſie & en Luſace, mirent le ſiége devant Schweidnitz, & s'approchèrent de Breslau, pendant que les François, maîtres de l'électorat d'Hanovre, des Duchés de Brunswick & du Landgraviat de Heſſe, s'avancèrent vers Halberſtadt, & qu'une autre Armée Françoiſe combinée avec celle de l'Empire pénétra en Saxe. Les Suedois, auſſi garands de la paix de Weſtphalie, ne trouvant pas de réſiſtance dans la Poméranie y firent des grands progrès avec une poignée d'Armée, qui en ces temps-ci ne paſſeroit que pour une reſerve. Stettin mit fin à leurs conquêtes. C'eſt une place, dont le ſiége demande plus qu'une Armée Suedoiſe.

Le Roi de Pruſſe preſſé de toutes parts, & contraint par-là d'affoiblir ſes Armées, pour renforcer ſes garniſons & forteresſes menacées, ſe trouva dans un Période le plus critique qui fût jamais; & il eſt très cer-

certain, qu'en agiſſant contre lui de concert, ſa perte étoit inévitable. Tout favoriſoit les Armées combinées & alliées. Une petite Armée Pruſſienne de 20000. hommes en Siléſie contre toutes les forces Autrichiennes, 120000. Moſcovites contre 30000. Pruſſiens, l'Armée de Suede contre quelques mille Pruſſes, l'Amée Françoiſe de 100000. combattans & 30000. Trouppes de l'Empire contre l'Armée du Roi qui étoit à peine de 20000. hommes, l'Armée Hanovrienne reduite à l'inactivité par la Convention de Cloſter-Seven, en faut-il d'avantage? La perte du Roi de Pruſſe n'étoit-elle pas évidente? Cependant ces forces redoutables, ces forces capables de ſubjuguer toute l'Europe, en moins de 5. ſemaines s'évanouirent & furent réduites à rien, par ces 20000. Pruſſiens commandés par le Roi, graces au Marechal de Richelieu qui au-lieu de reſter à Halberſtadt ou de s'approcher de Magdebourg, ſe retira dans les quartiers & donna par-là occaſion au Roi de Pruſſe à renforcer ſon Armée par la Garniſon de Magdebourg. Quelqu'en ait été la cauſe, le Roi en profita. Et c'eſt encore une queſtion, que ſi même le Duc de Richelieu ſe ſeroit approché de Magdebourg & auroit par-là ôté le renfort au Roi

de Pruſſe, ſi, dis-je, l'Armée combinée n'auroit pas été battue? Il y a grande apparence qu'elle l'auroit été, puiſque la moindre partie des Pruſſiens a combattue. Nous en verrons encore des raiſons plus particulières plus fortes.

Le Roi de Pruſſe ayant attiré l'Armée combinée dans un terrein propre à battre, fit mine de ne vouloir que ſe deffendre. La préſomption & le mépris pour cette petite Armée Pruſſienne étoit ſi grande, qu'on craignit qu'elle n'echâpât. Il ſemble par les diſpoſitions qu'on fit de la part des combinés qu'on avoit deſſein de l'envelopper. L'entrepriſe étoit louable. On s'approcha donc des Pruſſiens, qui étoient très-tranquilles dans leur camp, mais on ne s'en approcha pas avec cette circonſpection qu'on doit avoir naturellement à la vûe d'un ennemi ruſé, d'une Armée aguerrie & prête à tout, & d'un Général qui s'apperçoit des fautes, en ſait profiter & les punit ſévèrement. On defila vera le Camp Pruſſien en colonnes, mais ces colonnes s'approchèrent de trop-près, au-lieu de ſe former en ordre de bata lle à une diſtance raiſonnable. Le Roi de Pruſſe par un tour qu'il fit faire à ſon Armée, qui dans le même moment étoit campée, decampée, rangée en bataille, tomba ſur ces colonnes;

nes; & avant que cette Armée formitable ſe pût former, l'affaire étoit décidée, & tellement décidée, que ſi le Roi de Pruſſe, comme Joſué, avoit pû commander au ſoleil de retarder ſa courſe, cette Armée auroit été ruinée de fond en comble. La nuit & quelques rivières protégeoient ſa fuite. On voit bien qu'on ne doit pas attribuer la perte de cette battaille aux Trouppes, qui firent leur devoir autant que la diſpoſition de l'Armée le permettoit, mais à la diſpoſition de l'Armé même, & à la viteſſe extrême & incroyable avec laquelle les Pruſſiens changèrent leur ordre de Bataille & attaquèrent. Le François eſt brave. Son attaque eſt terrible, auſſi fit-il des prodiges de valeur. Les Trouppes de l'Empire n'y firent rien, il eſt vrai, mais elles étoient dans une ſituation à ne pouvoir en venir aux mains avec les Pruſſiens. Elles firent leur devoir dans la retraite, en ſurpaſſant les François dans la viteſſe à s'éloigner d'un lieu auſſi fatal que Rosbach.

Si la Saxe auroit été plus heureuſe ſous la domination de ſes libérateurs que ſous celle du Roi de Pruſſe, c'eſt-ce que je ne veux pas décider. Ce que je ſais eſt, que leurs déſordres & les pillages qu'ils faiſoient en Saxe leur aliéna tous les cœurs, & on diſoit hautement, qu'on aimoit mieux

le fardeau régulier des Pruſſes que le ſoulagement peſant des libérateurs.

Pendant que l'Armée combinée raſſembloit ſes debris à 30. lieues du champ de bataille, & ſe remit de ſes fatigues & de ſa frayeur en marchant dans les quartier d'hyver, les Autrichiens, nonobſtant la rigueur de la ſaiſon, continuèrent le Siége de Schweidnitz, le prirent par capitulation, & ſe frayèrent le chemin à la Capitale. La priſe de Schweidnitz leur aſſura la communication avec la Bohême & les ſubſiſtances.

On s'étonne avec raiſon, que le Commandant de cette place, le même qui l'a fortifiée, & de qui par cette raiſon on devoit plus attendre que d'un autre, ſe ſoit rendu ſitôt & par une capitulation ſi honteuſe. Il y a des raiſons pour & contre. S'il avoit ſû peut-être que ſon maître venoit couronné de lauriers, il ſe ſeroit bien gardé de ſortir de cette place; & ſi les Autrichiens avoient ſçu, que Neis étoit dépourvû de toutes choſes néceſſaires à ſoutenir un ſiége, ils auroient tournés leurs armes de ce côté-là, au-lieu de les tourner vers le Prince de Bevern, campé très avantageuſement à une lieue de Breslau. Ils l'attaquèrent effectivement, & avec un tel ſuccés, que les Pruſſiens furent contraints à abandonner non ſeulement le champ de bataille,

taille, mais auſſi le côté gauche de l'Oder, ſe retirant par Breslau, en ſe diſperſant & déſertant, de ſorte que de 20000. hommes le Roi n'en retrouva que 6000.

Cette bataille fut des plus opiniâtres, & des plus meurtrières ; les Autrichiens avoient à combattre la nature & l'art & des trouppes, dont ils avoient éprouvés la valeur plus d'une fois. Elle leur coûta très-cher, & elle leur auroit coûté encore plus cher, ſi les Pruſſiens avoient eus quelque vent de l'arrivée du Roi ; la plûpart croyoit les affaires déſeſpérés : & c'eſt la croyance, que les Autrichiens étoient & reſteroient poſſeſſeurs paiſibles de la Siléſie, qui fit déſerter les Siléſiens, & qui fit quitter le parti Pruſſien à l'Evêque de Breslau, & lui mit en tête la converſion des Proteſtans. Le nombre décida cette bataille, & cette victoire fut ſuivie de la priſe de Breslau.

Le Roi de Pruſſe avec ſon Armée victorieuſe s'avança à grands pas vers la Siléſie, prévoyant, que ſa préſence & un renfort y ſeroit très-néceſſaire. Il n'aprit la nouvelle de la priſe de Schweidnitz, & de Breslau, & de la déroute entière de l'Armée du Prince de Beveren, qu'aux environs de Lignitz, par le débris qui y joignit ſon Armée. Sans ſe déconcerter,

ſans faire paroître le moindre étonnement, il chercha les ennemis, laiſſant Lignitz, fortifié & gardé par les Autrichiens, derrière lui. Il n'y avoit pas d'autre moyen. Elle étoit trop bien fortifiée pour être attaquée. Pour y mettre le ſiége on perdoit le temps, & pour la bloquer on manquoit de monde.

Le Prince Charles informé de l'approche du Roi, quitta ſon camp avantageux, & ſe poſta en deça de la rivière de Schweidnitz, appuyant ſa droite à un village, la gauche ſur Leuthen, & le centre ſur Frabelwitz, dans la réſolution de finir la guerre par la diſperſion de la parade de Berlin : c'eſt ainſi qu'on nommoit alors par dériſion la petite Armée Pruſſienne. Il prit juſtement le parti le plus mauvais. C'eſt une régle de guerre, qu'il ne faut jamais vouloir & faire ce que l'ennemi veut. Les Pruſſiens cherchèrent la bataille. On auroit dû l'éviter. Parlons franchement; On comptoit trop ſur le nombre; On mépriſoit les Pruſſiens. Si les Autrichiens ſe ſeroient poſtés en delà de la rivière de Schweidnitz, le Roi de Pruſſe ſe ſeroit bien gardé d'entreprendre quelque choſe ; & pendant, qu'on l'amuſoit, on auroit pû bloquer & inveſtir Neis, Brieg, & les autres fortereſſes de la haute Silé-

Siléſie. On vouloit donc ſe battre. Mais en ce cas il y avoit encore d'autre partis à prendre. On auroit dû chicanner le terrein de riviére en riviére, de piéd à pied, pour affoiblir les Pruſſiens déja foibles. Une Armée ſupérieure n'y riſque jamais, & gagne toûjours; l'Armée Autrichienne étoit alles forte à pouvoir faire un detachement égal à l'Armée du Roi de Pruſſe, & le poſter à Neumarck. Si le Roi de Pruſſe le battoit, il n'avoit qu'à ſe retirer & ſe replier ſur le gros d'Armée, & il n'y avoit rien de perdu. C'étoit toûjours affoiblir & arrêter l'Armée Pruſſienne, & c'étoit alors, que le gros d'Armée pouvoit s'engager à une affaire. Le deſtin en ordonna autrement.

Le Roi de Pruſſe s'approcha donc de cette Armée. Les Autrichiens ſe fortifiérent dans les villages & par des abatis. Leurs diſpoſitions étoient très-bonnes, mais l'Armée trop étendue, puiſque de l'aile droite à l'aile gauche il y avoit une bonne lieue. Le grand nombre des Trouppes ne le permit pas autrement. Ils étoient ſur 2. & l'on pourroit dire ſur 3. lignes, le corps de réſerve étant de la même étendue que le corps d'armée: au reſte toute cette contrée eſt une plaine entrecoupée de bois. En cette ſituation on attendit l'Armée Pruſſienne. Et comme ſuivant toute vraiſemblance le Roi de Pruſſe attaqueroit de front,

le

le corps de réserve du Général Nadasti la devoit prendre en flanc; ce qui auroit été très-aisé, vû que les ailes autrichiennes auroient surpassées celles des Prussiens.

Le Roi de Prusse fit mine à vouloir s'attacher à l'aile droite; ses mouvemens & toutes ses dispositions y sembloient aboutir, ce qui obligea les Autrichiens à s'y fortifier & à y prendre des précautions. Le Roi de Prusse après leur avoir donné le change, couvert par les bois, fit un mouvement sur l'aile gauche ennemie avec tant d'ordre & de viteſſe, qu'à peine les Autrichiens avoient-ils le temps de couvrir cette aile par la réserve du Général Nadasty. C'étoit déja trop tard. Les Prussiens culbutèrent ce corps de réserve, se rendirent maîtres de Leuthen, & prirent le flanc des Autrichiens. On se remit un peu, l'aile droite s'approchoit; mais outre qu'elle ne pouvoit arriver à temps à cause de l'éloignement, la confusion & la consternation étoit déja si grande, & le désordre de l'aile gauche si général, que les fuyards toûjours poursuivis par les Prussiens culbutèrent cette aile, & lui communiquèrent le même désordre. Il fallut plier, faire la retraite, fuir, & laisser le champ de bataille & l'honneur de la victoire, & d'une victoire qui a peu d'exemples, à ces mêmes Prussiens, qu'on

qu'on avoit mépriſé quelques heures auparavant. Ce qui retarda leur retraite, & augmenta leur perte, fut le paſſage de la rivière de Schweidnitz.

C'eſt par la vîteſſe extrême du mouvement que le Roi de Pruſſe fit dans le flanc Autrichien, & par ſa nombreuſe Artillerie, qu'il battit les forces concentrées de la maiſon d'Autriche. Si les Autrichiens avoient bien obſervés ſes mouvemens, ſi, après avoir découvert ſes vûes, ils ſe ſeroient appuyés avec l'aile gauche ſur la forêt & le marais, qui étoit peu diſtant de leur dos, ils auroient déconcerté les Pruſſiens. Mais pour faire un tel mouvement en arrière avec toute une aile, ce n'eſt pas une affaire ſi aiſée & ſi pratiquable en préſence d'un ennemi vigilant. Le moindre déſordre, le moindre mécompte du temps à faire ce mouvement, comparé au temps dont l'ennemi a beſoin pour l'atteindre, a des conſéquences funeſtes. Cet art n'eſt reſervé qu'aux Pruſſiens, & c'eſt par-là qu'ils ſuppléent au nombre, & qu'ils ſont capables des plus grandes entrepriſes. On en verra encore plus d'un exemple.

Les Autrichiens, dont le nombre étoit déja diminué par les morts, les bleſſés, & les priſonniers de plus de 30000. hommes, ſe

se retirérent en partie à Breslau, & en partie du côté de Schweidnitz. Encore une faute d'avoir jetté trop de monde en Breslau, forteresse peu considérable, qu'on prévoyoit bien ne pouvoir point secourir, tant à cause de la foiblesse de l'Armée Autrichienne, qu'à cause, que le Roi de Prusse se renforceroit. Breslau fut pris après un siége de quelques semaines. On y fit jusqu'à 20000. prisonniers. Schweidnitz fut bloqué.

Quelle perte pour la maison d'Autriche? presque maîtresse de la Silésie, sur le point d'écraser le reste de l'Armée Prussienne, elle perdit 50000. des meilleurs Trouppes. canons, bagage, magazins, toute la Silésie jusqu'à Schweidnitz, & en même temps l'espérance d'y rentrer sitôt.

Des deux côtés on se lassoit des fatigues. On s'étoit affoibli par les batailles, la désertion, les prisonniers & les maladies, de sorte qu'on étoit bien aise de prendre quelque répos & du temps à se remettre. La campagne finit avec l'année. Le commencement en étoit riant aux Prussiens, le milieu leur fut fatal, & la fin surpassa leurs espérances.

Ces succès en Silesie relevérent les affaires Prussiennes en Pomeranie. Les Moscovites, on ne sait pas si c'étoit par un coup

du

du cabinet, ou du Tréſor Anglois, ou Pruſſien, quittèrent la Pruſſe juſqu'à Memel; ce qui fit, que les Suedois furent chaſſés de la Poméranie Pruſſienne, & delà juſqu'à Stralſund, en moins de temps qu'ils en avoient fait la conquête. Rien de plus ſimple. Les Suédois en entrant ne trouvèrent pas de réſiſtance; & ayant d'une part perdus l'eſprit martial par la forme du gouvernement établi depuis la mort de Charles XII. & étant de l'autre côté trop foibles, & peut-être peu contents qu'on faiſoit la guerre à un Prince qui diſoit deffendre la Religion, il leur falloit neceſſairement plier ſous des trouppes aguerries.

Non content d'avoir fait ſentir aux Suedois leur mécompte, le Roi de Pruſſe s'empara auſſi du Duché de Mecklenbourg, ſous prétexte qu'on avoit favoriſé ſes ennemis. Je ne ſais pas ſi ces accuſations ſont fondées, & ſi cet acte eſt conforme à une juſtice ſévère; Mais je ſais, que ce pays abonde en hommes en état de porter les armes & en fourages, dont la Cavallerie Pruſſienne avoit beſoin.

Cette campagne fut une des plus ſanglantes qu'on trouve dans l'hiſtoire, une bataille donnant pour ainſi dire la main à une autre; & ſi l'on y ajoute l'acharnement des deux parties, la déſertion, les grandes

des maladies causées par les fatigues, par les blessés innombrables, on sera étonné, qu'il soit resté encore une Armée à la fin de la campagne.

Il est très-certain, on n'en doutera point, que les Prussiens, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin de cette campagne, ont perdus jusqu'à 150000, hommes par la désertion, par les maladies, & par les batailles. Qu'on n'en soit pas surpris. La pluspart des étrangers, dont cette Armée étoit composée chercha la liberté; les maladies contagieuses, qui commençoient à s'y mettre à la fin de l'année, en mirent un grande quantité au tombeau, & les batailles leur coutoient quelque-fois très-cher. Mais si les Prussiens ont perdûs beaucoup de monde, les Autrichiens n'en perdirent peut-être pas moins. Ne comptons point les déserteurs, il y en a eu bon nombre. Les Morts à la bataille de Lowositz 3000., à celle de Reichenberg & Prague 10000., à celle de Colin 3000., à celle de Breslau 6000., à celle de Leuthen 10000. Et comptons 1200. dans les petites actions & 6000. dans les siéges, & ajoutons 15000. morts par des maladies, mettons entre le nombre des perdus 50000. prisonniers de guerre, dont au moins 25000. ne fûrent pas échangés

ayant

ayant pris ſervice. On s'apperçoit bien que je ne flatte ni l'une ni l'autre partie.

L'hyver 1757-1758. ſe paſſoit en reparant les pertes, & en faiſant des préparatifs pour la campagne prochaine. Le Roi de Pruſſe fit tirer 60000. recrues de ſes Etats pour en completter ſes Regimens. Il fit lever des deſerteurs & priſonniers autrichiens, françois & ſuedois, pluſieurs regimens d'Infanterie, & des Houſars; & par là il augmenta ſon Armée, deja complette, de plus de 10000. hommes. Au commencement du mois d'Avril toutes ces recrues, hommes choiſis, étoient deja exercés, & il n'y avoit pas de difference entre le recrue & le veteran, au moins on ne s'en appercevoit pas. Pour la formation des recrues les Pruſſiens ont quelque choſe de particulier, que d'autres ne ſauroient imiter, il leur faut plus de temps.

Du côté Autrichien on n'avoit pas la même facilité à reparer les pertes. Outre, que la perte étoit trop grande pour être reparée en quelques mois, l'argent, & les recrues commencerent à devenir très rares. On perdit donc beaucoup de temps, & ſi l'on eſt venu à bout à completter les Regimens (dequoi je doute pourtant, vû qu'à la fin de l'Avril pluſieurs Regimens manquoient encore de 600. hommes) ce

ne ſont pas des ſoldats, mais des païſans, & des gens ramaſſés, habillés en ſoldat. Ce ne ſont pas les Autrichiens de la campagne paſſée.

Les batailles du 5. de Nov. & du 5. de Dec. produiſirent encore un autre effêt, & cet effêt fut un coup de foudre aux François. Soit, que les François donnérent occaſion à l'infraction de la convention faite avec les Hanovriens, ou que les Hanovriens la rompirent, les derniers commencérent à ſe remuer, pendant que les François, diſperſés par toute la Weſtphalie, la baſſe Saxe & la Heſſe étoient tranquilles dans les quartiers & dans les hopitaux. L'arrivée du Prince Ferdinand de Brunſwic, envoyé par le Roi de Pruſſe pour commender cette Armée, fut le ſignal d'une grande revolution. Les Hanovriens, ſi lâches dans la campagne precedente, ſous ce chef, formé par les ſoins du Roi de Pruſſe, devinrent tout d'autres hommes. La metamorphoſe fut ſi grande, qu'on a de la peine à ſe perſuader que ce ſoyent les mêmes hommes, qui ont fait cette Convention honteuſe. On voit par là quelle influence a le chef ſur les Trouppes, on en verra l'effêt encor davantage. Les Hanovriens ſortirent donc de leurs quartiers, ſe jetterent ſur les François, qui, diſperſés

ſés, & diminués conſiderablement par les maladies, n'avoient ni le temps, ni les moyens à aſſembler une Armée capable à leur faire tête, & trouvérent ſi peu de reſiſtance, qu'ils les chaſſerent non ſeulement des païs de Brunſwic & d'Hanovre, mais auſſi de la Heſſe & de toute la Weſtphalie. Ce ne fut qu'un ouvrage de 6. ſemaines. Ils étoient ſoutenus d'un corps Pruſſien ſous les ordres du Prince Henri, qui ne fit que ſe montrer, & qui retourna auſſitôt. La perte, que les François firent en cette retraite, ou plûtôt dans cette fuite, ſurpaſſoit peut-être celle que les Autrichiens ſoufrirent après le 5. de Dec. dans la Sileſie. Magazins, bagages, hopitaux, canons furent abandonnés aux vainqueurs. On compte la perte des Magazins ſeulement à plus de 24. millions de livres. Ce n'eſt pas que les Hanovriens en ayent trouvés la valeur en fourages & grains, mais c'eſt que les François en perdirent autant. C'eſt un énigme pour ceux, qui ignorent les friponneries qui ſe commettent parmi les François, & qui étoient énormes en Allemagne. La France eſt preſque toujours malheureuſe quand elle porte ſes armes en deça du Rhin, & ſi l'on y veut prendre garde, c'eſt preſque partout, quand elle s'éloigne trop de ſes frontiéres.

C'eſt une obſervation tirée de l'hiſtoire. Il faut qu'il y ait une cauſe generale, & il me ſemble qu'il eſt aiſé de s'en appercevoir.

Le changement des climats & des nourritures ne convient pas au François accoûtumé à un air doux & des nourritures delicates, & ce changement d'air, d'eau & de nourritures produit en lui des maladies. Il mange des choſes, que la même nation, où il eſt, n'oſe manger de peur de devenir malade, & on prend ſi peu de précautions à la conſervation de la ſanté des ſoldats, qu'il ne ſeroit pas étonnant, ſi l'on trouveroit toute l'Armée dans l'hôpital; ajoutez-y les friponneries qui ſe commettent dans la fourniture du pain, qui n'eſt pas aſſez-cuit, ou qui a d'autres defaut nuiſibles à la ſanté. Ce n'eſt pas la ſeule raiſon. Le grand train en eſt peut-être la principale. Combien de chariots, des chevaux, des mulets ſuperflus! combien de gens oiſifs dans la partie des fourages, de vivres, des hopitaux &c.! combien de vivandiers & des juifs! Toute la Synagogue de l'Alſace, de Lorraine & de l'Allemagne; combien de valets & de garçons de valets! Cela forme en Armée de gens ſuperflus. C'eſt un ſpectacle à voir tous ces gens là, & le faſte ridicule de pluſieurs Officiers, qui font ſouffrir leur eſtomac

pour

pour briller par le valet ſans habit, & quelque fois ſans ſouliers.

Si les maladies diminuent l'Armée, & font l'ennemi ſupérieur, ce train énorme, ces gens ſuperflus rendent les marches & les ſubſiſtances difficiles, & tout concourt à hâter la perte, la retraite & quelque fois la fuite. L'hiſtoire en fournira plus d'un exemple.

Cette retraite précipitée, cet abandon des païs conquis eût encore d'autres cauſes. Le defaut des ſubſiſtances n'y eut aucune part; car on avoit de gros Magazins. La principale raiſon fut peut-être, que Mr. le Marchal de Richelieu ſe repoſant trop ſur la foi du traité conclû, diſperſoit ſon monde, & ne preſſoit pas aſſez l'execution du traité, qui diviſoit les Hanovriens & qui les mettoit hors d'état d'entreprendre quelque choſe. Si pendant le temps qu'ils étoient aſſemblés à Stade, il leur auroit oppoſé une Armée pour les obſerver, il les auroit tenû en reſpect. S'il avoit prêté plus d'attention à la conſervation de la ſanté des ſoldats, s'il avoit empêché les voleries, qui ſe commettoient dans les vivres & les hopitaux, la France n'auroit pas perdue 50000. hommes des meilleurs Trouppes. Si, après la ſortie des Hanovriens de leurs quartiers, on s'étoit jetté

dans les places sur le Weser & en deça, on auroit arrêté les progrès Hanovriens, on auroit conservé la Westphalie, on auroit gagné du temps à se remettre.

Les François prirent donc leurs quartiers en delà du Rhin & dans le Comté de Hanau; les Hanovriens les leurs dans l'évêché de Munster. Ceux-là reparérent leur perte, ceux-ci s'augmenterent & se mirent en état à changer la guerre defensive en offensive. Par les préparatifs que ces derniers firent, on vit bien, que le Roi de Prusse en étoit le chef & l'ame. Effectivement, par le traité conclû entre l'Angleterre & la Prusse on lui en donnoit le commendement en chef & absolû.

Si à l'entrée des François en Allemagne le Roi d'Angleterre n'avoit employé au renforcement de son Armée que l'argent que les François levérent en ses païs; s'il en avoit donné le commendement & la disposition au Roi de Prusse, il auroit fait echouer d'autant plus tôt le dessein françois de s'emparer des païs d'Hanovre, qui à la moindre resistance dans la Westphalie & sur le Weser, n'y auroient pû subsister longtemps.

Il est très douteux, si la France a eue un grand profit en cette conquête. Je ne crois pas, qu'il soit entré dans le tréfor

royal

royal un florin de Lunebourg. L'argent tiré de ces païs eſt reſté entre les mains de quelques particuliers, & celui de France, qui roule en abondance en Allemagne depuis l'entrée des François, eſt temoin, que la France y a plûtôt perdue que gagnée. Le Roi de Pruſſe dans un cas ſemblable en entretiendroit une Armée égale à la leur, & en enrichiroit ſon Tréſor.

Si la ſituation des affaires Pruſſiennes étoit critique avant le 5. de Novembre, elle changea de face avant & pendant l'ouverture de la campagne de cette année. Les Armées complettées & augmentées de gens choiſis, maître de la Pomeranie ſuedoiſe, du Mecklenbourg, paiſible poſſeſſeur de la Saxe, ſes Etats delivrés des ennemis, Stralſund & Schweidnitz bloqués, Magazins, vivres, munitions, & argent en abondance, que manquoit-il au Roi de Pruſſe? n'avoi-t'il pas l'eſperance fondée, je ne dis pas de ſoutenir cette année mais d'étendre ſes progrès encore plus loin? Il eſt vrai, il a trop d'ennemis ſur le bras. Maisne comptons jamais ſur le nombre. Nous avons vûs, que le nombre ne decide pas à la guerre. C'eſt l'excellence de la diſcipline, de la Tactique, des trouppes, du Chef.

Les Pruſſiens ouvrirent la campagne par le ſiége de Schweidnitz, qui ſe rendit bien-

rôt. Le Roi après avoir laiſſé un corps de 20000. hommes dans la baſſe Siléſie, aux ordres du Prince d'Anhalt, pour obſerver les Ruſſiens, qu'on diſoit s'avancer par la Pruſſe polonoiſe & la Pologne, fit pluſieurs tentatives pour entrer en Bohême du côté de Landshut, & du côté de Glatz, pendant qu'il renforçoit conſiderablement un corps dans le Duché de Jägerndorf & de Troppau. Les Autrichiens de leur côté firent leur poſſible à empêcher l'entrée. Dans la crainte d'être forcés ils aſſemblêrent l'Armée de ce côté-là, & le Roi de Pruſſe par une marche forcée de 33. lieues en 3. jours, ce qui eſt étonnant avec une Armée, entra en Moravie ſans la moindre réſiſtance, & mit le ſiége devant Olmûtz.

On ne peut pas impûter aux Autrichiens d'avoir manqué à la prudence, de n'avoir pas gardé l'entrée de la Moravie. Il eſt vraiſemblable, que leur Armée n'ayant pas été encore aſſez forte, on avoit beſoin de toutes ſes forces pour detourner l'orage de la Bohême menacée; & comment eſt-il poſſible de penétrer les vües du Roi de Pruſſe, qui ne ſe communique à perſonne, & qui fait tous les arrangemens avec le dernier ſecret? Ils vinrent donc après le coup, mais ſans pouvoir empêcher, que le Roi n'entreprît ce ſiége dans toutes les formes.

Le

Le Roi de Pruſſe eut pluſieurs raiſons à ſe porter plûtôt dans la Moravie, que dans la Bohême. La Moravie eſt un pais riche, abondant en vivres, qui n'avoit encore rien ſouffert par la guerre, ouvrant le chemin en Autriche par une route plus courte & plus aiſée, au lieu que la Bohême devaſtée par la guerre, ſuffit à peine aux Autrichiens; c'étoit donc en vuë de ſe pourvoir de ſubſiſtances, de les ôter aux Autrichiens, que les tiroient de ce pays, & d'aller par le chemin le plus court en Autriche, qu'il prit ce parti. Mais la ſage conduite du Feldmarechal Comte de Daun, ſes ſavantes marches, par leſquelles il s'eſt tellement mis à la portée de ſécourir Olmütz, & s'eſt mis dans une poſition ſi reſpectable, qu'on ne pouvoit eſperer de réuſſir de longtems à s'emparer de la Place, ni déloger l'Armée Autrichienne, firent penſer le Roi à lever le ſiege, & il s'y reſolut d'abord que le grand Convoy qui lui venoit de Siléſie eut été intercepté. Je m'arrête à cette Epoque. On en verra le Détail dans un Tableau général de l'Europe Belligerante en 1758. qui ſuivra le preſent Point-d'appuy. Je me contenterai de dire ici en peu de mots que la Rétraite de Frederic de devant Olmütz jusques vers la Saxe eſt des plus memorables, l'ayant faite de maniére qu'un

Ennemi tel que Daun, n'a ôſé l'entamer. Bien plus, il entreprend bien tôt d'aller combattre les Ruſſes; & quels que ſoyent les avantages que Général Fermor prétend avoir eus dans la Bataille que ce Prince lui livra, & dans les operations qui ſe ſont faites les jours ſuivants, le Roi crut pouvoir ſans risque, s'en rétourner en Luſaee & faire tête à l'Armée Impetiale & Royale. Il la tint en échec, l'ôſa agacer à une affaire générale & s'avancer vers Bautzen. Quoiqu'il fût ſurpris, battu, & privé de ſon Camp, & ſes trouppes depouillées de leurs tentes & bagages, il entreprit d'aller faire léver le Siége de Neiſs: Il approcha, il réuſſit, & par ſon prompt rétour vers la Saxe, ou plûtôt, par ſes Ordres bien exécutés par ſes Généraux Dohna & Wedel, qui arriverent d'auprès des Ruſſes à point nommé à Torgau, Daun, ni ſes Détachements, ni l'Armée de l'Empire ne purent exécuter le Plan de la Délivrance de cet Electorat. La terrible Cataſtrophe de Dresde, dont le magnifique Fauxbourg fut reduit en cendres à leur approuche, fit reſoudre la Retraite, & les Quartiers d'Hyver furent pris ſur les Frontières de la Saxe. Frederic ſe ſervit de cette occaſion de declarer qu'il ne pretendoit plus tenir la Saxe à titre de Tranſit &

de

de Dépôt, mais à titre de Conquête. En même tems il imposa à cet Electorat une Contribution de huit millions en argent, & de lui fournir 36. mille hommes de Récrues, ou de payer 200. Risdales par chaque homme qu'on ne fourniroit pas. Leipzig ne fut pas menagée, ses Magistrats furent arrêtés à la maison de ville, & les Negocians à la Bourse, où on leur avoit ordonné de s'assembler; ils furent condamnés à n'avoir point de lit, mais simplement de la paille, quelque froid qu'il fit; c'est ainsi qu'on voulut les forcer de payer de nouveau un certain nombre de Cent milliers d'Ecus, & en effet cela produisit une partie de la Somme, après quoi on les relâcha, d'autant plus que le Roi ayant appris que les Anglois lui avoient accordés des subsides considerables, crut pouvoir donner quelque relache aux Saxons. Passons à d'autres objets.

Les Moscowites toujours en marche, tantôt en venant, tantôt en reculant, revinrent l'Eté dernier tout de bon en Prusse. Une autre Armée traversa en même tems la Pologne, faisant mine de vouloir entrer en Silésie. Mais soit par la difficulté de la marche & des chemins, soit faute de subsistance ou d'autres besoins, elle a rebroussé chemin. Le Roi de Prusse se mit si peu en

peine

peine des Ruſſes, qu'il ne leur oppoſa d'abord qu'un Corps de 20000. hommes. Ce n'eſt pas qu'il les aye mepriſés, mais il ſavoit les difficultés qu'ils auroient à ſurmonter & dans leur marche & dans leurs operations en Pomeranie & Siléſie. Le Siſteme naturel étoit, que ſi l'Armée Ruſſienne ſeroit nombreuſe, elle ne trouveroit pas des ſubſiſtances en Siléſie, le Roi ayant bien pourvû pour qu'elles leur manquaſſent; elle n'y auroit pû faire de grands progrès, n'etant pas en état d'entreprendre un Siége faute d'Artillerie & de munitions, qu'il leur auroit preſque été impoſſible d'y transporter, perſuadé qu'il n'y auroit pas des Eugenes auprès de leur Armée, qui trouveroient moyen de remedier à de telles difficultés. Ainſi, que pouvoit elle faire? On ſait outre cela que la Ruſſie n'a pas ſuffiſament de quoi payer une Armée hors de ſon Pays. Si au contraire l'Armée Ruſſienne ſeroit petite, les 20000. Pruſſiens ſuffiroient pour les faire retourner. Suppoſons pour un moment, que les forces reunies des Armées Ruſſiennes entrent en Siléſie; donnons leurs aſſez de ſubſiſtance: Qu'entreprendront-elles dans un pays muni de tant de fortereſſes, ſans une Artillerie & des munitions, & faire un Siége? Je veux qu'elles en faſſent venir, mais comptons bien le tems, & nous

verrons

verrons la campagne presque passée à leur arrivée. Que les Russes sont en état de faire une Diversion considerable, l'Emperience à fait voir ce qui en est.

Les Russes avancerent pendant l'été 1758. apparament contre l'opinion du Roi de Prusse; ils comencerent de plus en plus à agir eu serieusement, ils entreprirent le Siége de Custrin & firent des incursions qui menaçoient même Berlin & la Silésie de leur rude visite. Pour empêcher les Inconveniens presents & ceux qui en resulteroient encore en suite, le Roi de Prusse pour faire un de ses Coups precipités, détacha un Corps considerable de son Armée opposée aux Autrichiens, pour faire retirer les Russes. Embaraſſé sans doute qu'étoit le Roi, comment amuser cependant les Autrichiens sans qu'ils pussent obtenir quelqu'avantage sur le reste de ses trouppes, qu'il avoit quittés, il s'empressa de venir au plutot aux mains avec les Russes; l'occasion se presenta incontinent proche de Zorndorff. Nedecidons pas qui a gagné cette Bataille, puisque de part & d'autre on a chanté le Te Deum à cause de la Victoire: ce qu'il y a de vrai, c'est que les Russes se retirerent en arriere, leverent le Siége de Cüstrin & Collberg, & après avoir fait encore un petit sejour sans faire quelque coup

impor-

important, ils allerent chercher les quartiers d'hiver. Après la Bataille le Roi retourna sur ses pas & alla retrouver le Corps qu'il avoit laissé en Saxe. Il est evident que son absence pouvoit être avantageuse aux Autrichiens, ayant eu à faire à une resistence moins forte; & qui sait comment les choses auroient pu se tourner si les Russes auroient attaqué efficacement la Silésie. Les Russes ayant fini la Campagne, le Roi de Prusse en tira bien du profit, il fit avancer ses Couriers militaires (qui semblent être d'un etoffe à quatre saisons) vers la Silésie & la Saxe sous le Général Dohna, & se tira par là d'affaire dans une situation aussi critique pour lui qu'aucune d'auparavant.

L'Armée suedoise diminuée considerablement par la desertion & les maladies, attendant toujours une renfort, des vivres & des munitions, & jusques là elle fût oisive, & dans la defensive, sur l'Isle de Rügen & à Stralsund. Il semble, qu'on se repend en Suede d'avoir voulû apuyer la paix de de Westphalie, & que les Prussiens n'auront rien à craindre de ce côté là, d'autant plus qu'ils sont dans l'avantage.

Il semble au moins que le Roi de Prusse ne fasse pas grand cas de ces Ennemis, puisqu'il

qu'il a retiré de même la plupart des troupes qu'il leur avoit oppoſées ſous le Général Wedel, qui eſt egalement venû joindre l'Armée en Saxe.

Le Prince Ferdinand, après avoir donné quelque repos à ſes Trouppes fatiguées, après les avoir augmentées au delà de 60000. hommes, exercées, dreſſées, ſe remit en campagne, s'approcha du Rhin, & en coupa aux François la communication avec la Hollande. L'infanterie françoiſe étendue ſur le bord du Rhin, depuis les frontiéres des provinces-unies jusqu'à Bonnes, la Cavallerie ſur la Meuſe, ſe remit peu à peu de la perte & du desordre, en incorporant des miliciens venus de France aux regimens, en s'habillant, en s'exerçant, en faiſant des magazins. On y perdit beaucoup de temps; de ſorte, qu'on n'étoit pas encore en état d'entrer en campagne, quand les Hanovriens s'approchérent de Weſel & de Düſſeldorp. Le defaut des fourages s'y joignit, & la ſechereſſe du tems ôtoit l'eſperance de fourager en campagne. Les Hanovriens s'étendirent par tout en deça du Rhin, faiſant contribuer le Duché de Bergue, & coupant les vivres à Weſel & à Düſſeldorp. On ne les en pouvoit empêcher faute de Trouppes legéres. On ne faiſoit, que garder le

bord

bord du Rhin, & faute de ces mêmes Trouppes legéres on fut surpris.

Personne en effet n'auroit crû, que les Hanovriens auroient jamais la pensée de passer le Rhin, & au même temps où les François étoient en état de le passer à leur tour. Cette entrepriſe étoit delicate, & d'autant plus delicate, qu'ils n'avoient pas de forteresse ni à l'un ni à l'autre bord. Le passage se fit cependant au dessous de Wesel, & avec telle prudence, que les François, ne pensant à rien moins qu'à ce passage, furent surpris. Sans leur laisser le temps de se former, le Prince Ferdinand les poussa devant lui, & d'un poste à l'autre jusqu'à Neus, en leur coupant la communication avec Wesel, Gueldres & la Meuse.

J'ai dit, que faute des Trouppes legéres les François furent surpris. Cela est visible. S'ils en avoient eus un nombre suffisant au delà du Rhin, elles auroient veillées sur tout ce qui se passoit dans l'Armée Hanovrienne, & il auroit été presque impossible au Prince Ferdinand de masquer ce passage, qui demande des grands apprêts, & à en derober la connoissance aux François, qui, informés du dessein ennemi, se seroient mis en posture d'y mettre obstacle & l'auroient, ou empêché, ou vendû

vendû très cher le bord gauche, car en moins de 12. heures ils pouvoient rassembler plus de 20000. hommes.

Ce n'est pas la faute du Prince de Clermont. Ce Général, qui avec le sang du grand Condé en a herité ce qui fait l'essence d'un grand Capitaine, fit assez voir par l'etablissement de l'ordre, de la discipline, de la police, & par toutes les dispositions qu'il fit pour former l'Amée & pour lui donner une assiéte ferme, qu'il connoissoit la guerre. Nous en verrons peut-être bientôt l'effet.

Les Anglois faisants de grands preparatifs dans leurs ports & meditans une descente en France, ou en Flandres, les François furent obligés d'assembler 15000. hommes en Flandres, ce qui affoiblit l'Armée du Prince de Clermont.

L'Armée du Prince de Soubize étoit toûjours dans le comté d'Hanau, sans faire la maindre chose. Le Landgrave de Hesse, voyant qu'on le traitoit en ennemi, & jugeant, qu'employant toutes ses forces pour garantir ses pays d'une seconde invasion, il ne pouvoit perdre plus, qu'il avoit perdu jusqu'alors, assembla ses milices & le reste des Trouppes reguliéres, fit armer tout ce qui étoit en état de porter les armes, & par un renfort de plusieurs regimens d'infanterie, de Cavallerie, &

& des chaſſeurs detachés de l'Armée Hanovrienne, ſe mit en état de balancer l'Armée du Prince de Soubize.

Je prie le lecteur de vouloir bien remarquer l'effêt des meſures concertées; c'eſt un cas très évident & qui ne ſouffre pas le moindre doute. En même temps qu'on médite le paſſage du Rhin, les Anglois ſont prêts à faire la deſcente, & pourquoi? pour affoiblir le Prince de Clermont, pour faciliter le paſſage. En même temps les Heſſois ſe remuent, n'eſt-ce pas pour empêcher le Prince Soubize à envoyer un renfort au Prince de Clermont? n'eſt ce pas pour lui faire perdre l'envie d'entrer en hohême? Depuis que les Anglois ont ſoumis leurs flottes & leurs Trouppes aux ordres du Roi de Pruſſe, on voit toûjours un concert admirable, & une harmonie parfaite des meſures, qui tendent au même bût. C'eſt ce concert qui a relevé, ſoutient & éléve les affaires Pruſſiennes & Hanovriennes. Si les operations des Armées alliées de la Maiſon d'Autriche étoient & ſeroient dirigées par un ſeul homme, & un homme d'une capacité, & d'un eſprit auſſi grand, que celui du Roi de Pruſſe, on verroit bientôt de grands changemens; mais c'eſt une choſe impoſſible, tant parceque les vues des puiſſances en guerre ſont differentes, que parceque perſonne ne veut céder

der le pas à l'autre, & que les Céſars & Frederics ſont rares.

Par la Situation preſente de l'Armée Hanovrienne & Françoiſe on voit que celle ci a fait peu de progrès cette année, elle a eſſujé une defaite auprès de Creyveld, & ſi par des renforts ou un changement de fortune elles ont changé le genre de guerre, elles n'ont point fait des conquêtes ſur les Hanovriens, & moins encore ſur le Roi de Pruſſe. La Saiſon étoit déja trop avancée & la Weſtphalie ne fournit rien. Les François ne mettent donc pas obſtacle aux opérations Pruſſiennes ni ne prêtent le Secours promis aux Autrichiens en Bohême. Quel changement de ſcéne! quelle honte à la France d'être miſe dans la defenſive! & par qui? par un Prince allemand, par l'Electeur d'Hanovre! & d'être reduits à reſter ſur les bras de leurs amis!

Les Trouppes de l'Empire deſtinées à la conquête de la Saxe, ſous leur chef nouveau, le Prince de Deuxpont, Général très brave & peut-être le ſeul capable à former ce cahos d'Armée, compoſée de Trouppes très bonnes, mais en même temps des plus mauvaiſes qu'on puiſſe trouver, ſe miren en marche pour la Bohême. Soit, que le Prince Henri n'y voulût ou n'y pût mettre obſtacle, elles y entrérent malgré

eux, & dans la bonne intention d'en ſortir homme à homme. Elles ſont entrées, il eſt vrai, en Saxe; mais comme bientôt les choces y ont changé de face, & que la ſaiſon s'avançoit imperceptiblement, ils en ſont ſortis ſans rien faire, pour aller prendre leurs quartiers d'hiver dans l'Empire.

Si les Autrichiens comptent ſur ces Trouppes, ils ſeront perdus ſans reſource. Voyons en le tableau, peſons-les ſur la balance, pour les connoitre de plus près.

L'Armée de l'Empire étant une compoſition des contingents de pluſieurs Etâts de l'Empire, elle eſt melée de bonnes Trouppes, & de mauvaiſes. Celles des Etâts, qui en entretiennent & fourniſſent 5. à 6. Compagnies, ſont bonnes, & bien diſciplinées, comme par exemple les Darmſtadois; celle des autres, qui en donnent moins, pour la plûpart ne valent pas grand'choſe. Il ne ſe peut pas autrement. Les officiers ſont ſans expérience, très ſavans à ſeduire & à amuſer une fille, à jouer, à chaſſer, à paſſer le temps à rien, mais très ignorans dans le militaire. Et où l'apprendroient-ils, étants toujours fixes chez leurs Etâts? Le Soldat, ou tiré des ſujets malgré lui, ou Soldat par faineantiſe & par l'eſpérance de reſter toujours auprès de ſon foyer, eſt ſans diſcipline, ſans exercice, & ſans ſubordination, pleurant comme

me un enfant au bruit d'une marche, ou d'une guerre. Mais ce qui rend cette composition encore plus heterogéne & diforme eſt la Religion & l'eſprit de parti. Les uns ſont pour la Reine d'Hongrie, les autres pour le Roi de Pruſſe. Le Roi de Pruſſe a fait trop d'impreſſion, ſurtout ſur l'éſprit des Proteſtans, pour les perſuader, qu'il ne s'agit point du tout de la religion. On s'en apperçoit même dans les deliberations de l'Empire, & des cercles, de la part des Etats. Peut-on compter ſur ces Trouppes ſi peu propres à la guerre, ſur des Trouppes qui aimeroint mieux porter les armes pour le Roi de Pruſſe? dont la moitié en moins de 6. ſemaines deſerte, & qui par la lenteur des deliberations des cercles, par la diviſion des Etâts, bref par la Conſtitution de l'Empire manquent de pluſieurs choſes neceſſaires à faire la guerre? En verité on s'y trompe, les Pruſſiens s'en moquent, & un Eugéne ſeroit incapable à s'en ſervir avec ſuccès, Les Officiers generaux, qui les commandent ſont à plaindre, & je ne ſai pas, ſi le Prince de Saxe Hildbourghauſen a eu tort, aimant mieux commander un corps de Croates que cette Armée de l'Empire. Que ceci ſoit dit ſans bleſſer l'honneur & la reputation des Officiers braves, & d'experience, & des Troup-

pes disciplinées. Je leur ai fait la justice qu'ils meritent.

Telle est la disposition & la situation des Armées, & des Puissances en guerre. Qui y aura prêté quelque attention, aura découvert, que le Roi de Prusse est actuellement dans l'avantage, aiant surmonté toutes les difficultés & les dangers de cette campagne; & qui s'est fait une idée juste des moyens, dont le Roi de Prusse se sert pour arriver à ses fins, remarquera des difficultés presque insurmontables à gagner quelque chose sur lui. Nous mettrons ceci en un plus grand jour.

Nous avons vû l'excellence des Troupes prussiennes, nous en savons la force, nous connoissons le grand genie du Roi de Prusse, ses ruses, sa viteſſe, son coup d'œil, le concert de ses mesures, en faut-il davantage? oui sans doute. Il faut de l'argent & des recrues. L'un & l'autre lui peuvent manquer bientôt. Il ne tiendra donc pas à la longue contre toutes les forces reunies, c'est le langage de ses amis & de ses ennemis, mais de ceux qui ne sont pas assez informés.

L'argent est le nerf de la guerre, la clef des Cabinets & des Conseils secrets, le negotiateur le plus heureux, le pacificateur des ennemis, l'orateur le plus persuasif;

ſuaſif; l'argent en un mot rend poſſible ce qui paroît impoſſible. Cela eſt ſans conteſtation. Moi, qui ne ſuis que ſimple particulier, qu'on m'en donne tant que je veux, je ferai la conquête de l'Empire de la Porte ſublime, & me mettrai ſur le throne d'Omar. La difficulté n'eſt pas grande.

Si cette guerre a vuidée le tréſor royal pruſſien, c'eſt-ce que j'ignore. Je n'en ſuis peut-être pas le ſeul ignorant. Si je ne me trompe pas dans mes conjectures, il ne s'eſt pas encore trop apauvri. En voici les raiſons.

L'art de l'épargne & de l'acquiſition de l'argent eſt juſtement ce qui rend le Roi de Pruſſe ſi formidable. C'eſt en quoi il excelle. C'eſt le fondement de ſa grandeur : car ſans cet art la guerre ſeroit deja finie à ſon grand préjudice. Seroit-il poſſible d'entretenir des Armées nombreuſes pourvues de tout en abondance? ſes Etâts ſupporteroient-ils ces fraix une année ſeulement? non. Comment s'y prend-il? Il n'a pas cette Armée d'Intendants, Surintendants, Commiſſaires, Inſpecteurs, Commis, Controlleurs, Gardemagazins, & Dieu en ſait tous les noms. Il ſait, & connoit la valeur de toutes choſes. Ce qui vaut un louis, il le paye un louis, bien different en cela du Roi de France, qui en doit payer 6. Il a pris des meſures ſi

juſtes pour empêcher le vol, les tours de bâton, les friponneries, & la fraude, ſi frequens autrepart, qu'à peine en trouve t'on un exemple. Quelque fois il prend la peine de taxer les vivres, mais c'eſt toujours en y épargnant. Sa liberalité s'approche plus de l'épargne que de la diſſipation. Les recrues ne lui coutent rien. Ce ſont peu de moyens, mais qui ſont un article dans les comptes, plus grand qu'on ne penſe. Les acquiſitions ſont plus conſiderables & ſautent plus aux yeux. Comptez y les revenûs de la Saxe, la priſe des Magazins en Bohême, les contributions tirés de la Franconie, du Mecklenbourg, de la Bohême, la quantité d'armes & de munitions de guerre pris ſur les Autrichiens & les Saxons, & les ſubſides de l'Angleterre.

Si l'on conſidére, que ſon Armée avant la guerre, compoſée de 148000. hommes avoit des fonds fixés, on voit, qu'il n'entretient extraordinairement qu'environ 60000. hommes. La Saxe en fait juſtement le fond, & les depenſes extraordinaires, & peut-être encore davantage. Il n'a donc qu'à pourvoir aux fraix extraordinaires de la guerre. Ces fraix ne monteront pas trop haut, puisque les Magazins conſiderables de fourages & de vivres, les munitions de guerre, l'Artillerie, les armes

armes pris en Bohême & en Saxe, lui valent argent comptant. Si les contributions tirées de la Bohême, de la Franconie, du Mecklenbourg, de la Pomeranie Suedoise, de la haute Silésie, y ont été insuffisantes, elles compensent au moins ce que les Russes ont tiré de la Prusse, les François de la Westphalie, les Autrichiens de la Silésie, les Suedois de la Pomeranie; ce qui fait voir, que le trésor aura peu souffert, & que ce vuide par la grande revolution arrivée depuis, sera bientôt rempli & par les subsides Anglois & par les revenus de la Westphalie, de la haute Silésie, de la Pomeranie Suedoise, peut-être de la Moravie, & les contributions levées à droite, & à gauche. Le Roi de Prusse ne manque donc pas d'argent, & dans le cas d'en avoir besoin il sait les moyens d'en trouver, en dût-il couter la liberté à l'Allemagne.

Pour les recrues, il est vrai, que ses Etâts en sont presque depeuplés, cela ne se peut pas autrement par les grandes pertes qu'il a fait, mais ils ne le sont pas encore au point à n'en trouver dequoi se completter après cette campagne. Soit, qu'il n'en trouve plus dans ses Etâts; n'y en a t'il pas autrepart? ceux même qui sont desertés retournent successivement. Qui y aura pris garde, saura, qu'un deserteur Prussien rarement sert une autre

Puiſſance au délà d'un an, & qu'il eſt dangereux d'en engager, deſertant preſque toujours en amenant quelques uns avec eux; & pourquoi cela? c'eſt qu'ils ſont plus honorés, très bien payés, qu'ils ont plus de liberté, & plus de commodités chez les Pruſſiens que dans un autre ſervice quel qu'il ſoit. De 100. deſerteurs Pruſſiens qui s'engagent 10. ne finiront pas leur Capitulation, & de 100. qui retournent chez eux, la moitié ſe repent & retourne. Ce ne ſont que des deſerteurs Pruſſiens; n'en y a t'il pas d'autres? Les Autrichiens, les François, les Suédois, les Hollandois, ceux de l'Empire accourent en foule; & d'ailleurs l'Allemagne eſt une pépinière de Soldats. Je ne voudrois pas qu'on mit le Roi de Pruſſe dans la neceſſité de s'y completter, peut-être perſonne ne s'y pourroit oppoſer. La conſervation de ſoi-même diminue la peine du larcin, & fait paroître juſte, ce qui eſt très-injuſte. Qu'on ne ſe mette donc pas en peine ſur le compte des recruës, le Roi de Pruſſe en trouvera en grand nombre, & en moins de temps que les autres Puiſſances en guerre. On trouvera avant l'ouverture des Campagnes ſes Regiments complets, & au pris aller, je le repete, la Saxe, le Mecklenbourg, & tous les Etats de l'Empire où ſes troupes pourront

percer

percer, ſeront obligés delui fournir tout ce qu'ils trouveront de jeunes gens propres aux armes.

Qu'on mette en paralelle l'étât des autres Puiſſances en guerre. La maiſon d'Autriche manquera plutôt des moyens neceſſaires pour agir efficacement, ſoit en argent ſoit en vivres. Les moyens d'en avoir ne ſont pas ſi bien reglés, & quoiqu'elle aye aſſez des reſſources, ce ſont pourtant des fonds épuiſables; l'Armée, quoique bien nombreuſe encore, n'eſt plus la même, ni en qualité ni en quantité; les bons vieux Soldats qui étoient au fait de leur metier, diminuent certainement de plus en plus, & ſont remplacés par d'autres qui ſont moins reguliers, & qui doivent encore apprendre par experience ce qu'on exige d'un bon Soldat. La France a dequoi former & entretenir une Armée de 400000. hommes; mais quoique le François ſoit très brave, ce ne ſont pas des Trouppes à faire la guerre aux Pruſſiens, à moins qu'on ne faſſe d'autres arrangemens. La Suéde eſt trop foible. Les Ruſſes ne le ſoutiendront pas longtemps hors de leur pays, faute d'argent. Les Trouppes de l'Empire font peu d'effet par les raiſons mentionnées & toutes les operations de ces Armées ne ſe font ni de concert, ni par des méſures.

Il ſembla pendant toute la campagne que le Général Comte de Daun n'ôſoit ſe meſurer avec le Roi de Pruſſe, mais enfin l'échec d'Hochkirch a prouvé que Frederic ſe laiſſoit ſuprendre & battre en toute forme, par un Général tel que Daun, qui ſait patiemment obſerver la Deffenſive, jusqu'à cequ'il trouve l'occaſion favorable de tomber ſus, ſuivant l'éxemple de Fabius parmi les Romains, & de Turenne parmi les François, qui en temporiſants ruinerent leurs Antagoniſtes. Si ce n'eſt par le plus brillant de la guerre, c'eſt certainement la conduite la plus ſolide, la plus utile & la plus conforme aux circonſtances, & levrai moyen d'arreter les progrès Pruſſiens. C'eſt par le même moyen, que Fabius Maximus amuſa Hannibal au point à ne ſavoir plus où donner de la tête. Je le repéte; ſi ce n'eſt pas le parti le plus glorieux, c'eſt le parti le plus ſûr, le plus utile & le plus conforme aux circonſtances; ſur tout ſi l'on joint à célà une Manœuvre plus ſûre du feu, & des armes blanches, en cas d'Action (*).

(*) Voyez le Traité nouvellement publié ſous le titre *la Foibleſſe* du feu *précipité du Canon & du Mouſquet, de montré par les faits*, qui contient un nouveau Syſtême militaire bien raiſonné.

Falbe Effig: del: Berolini. I: Rostrom Sculp: Berlin

SUITE
DU
POINT D'APPUI
ENTRE
THERESE
ET
FREDERIC.

TABLEAU GENERAL DE L'EUROPE BELLIGERANTE

EN M D CC LVIII.

AVEC

DES REFLEXIONS CRITIQUES-MILITAIRES

SUR LES

OPERATIONS DES ARMÉES,

ET ENRICHI

DE PLANS EN TAILLE DOUCE.

A GOSLAR 1759.

CHEZ HENRI BREMER.

Le rideau qui couvroit ſi long-temps les actions des deux Armées en Moravie s'eſt ouvert à la fin. Mais qui auroit cru, qu'un ſi beau commencement des Armes Pruſſiennes auroit une iſſue ſi inopinée? Au point d'entrer dans Olmütz & d'être maitre de la Moravie, un coup imprevû, une attaque & la priſe d'un convoy opera tout ſeul un changement de ſcéne, qu'une Armée de beaucoup ſuperieuer à la Pruſſienne n'a pas ôſé tenter. Rendons juſtice au Comte de Daun: il s'eſt conduit pendant le ſiége d'Olmütz en General habile & très prudent; ſans mettre les affaires de ſa Maitreſſe en risque d'une ſeule journée, il eſt parvenû à ſes fins. Voilà ce qui s'apelle ſavoir faire la guerre defenſive.

Le ſiége d'Olmütz continuoit, & conſumoit les munitions. Les Pruſſiens en firent venir, mais de lieux trop éloignés. C'étoit déja une entrepriſe hazardeuſe en face d'une Armée ſuperieure, & qui avoit une foule de trouppes légéres. Le convoy ayant fait quelques journées, les Autrichiens in-

més du temps & de la route, prirent ſi bien leurs meſures, qu'ils attaquérent les Pruſſiens à leur avantage, & qu'ils prirent une partie du transport & en brulerent l'autre; le reſte ſe ſauva en Siléſie. Il ne falloit que cela pour faire non ſeulement lever le ſiége, mais pour faire ſortir auſſi les Pruſſiens de la Moravie. Sans munitions, ſans vivres, harcelés & ſerrés de tous côtés par des trouppes legéres, un ennemi eſt bientôt delogé.

Il y a dequoi s'étonner que ce ſiége aye duré ſi long-temps. La fortreſſe eſt-elle ſi forte, la garniſon s'eſt-elle ſi bien conduite, ou les Pruſſiens ne ſavent-ils pas faire les ſiéges avec la même addreſſe qu'ils ont montré dans les autres parties de la Guerre? On a renforcé les fortifications d'Olmütz depuis la derniére guérre, il eſt vrai; mais il s'en faut bien, qu'on la puiſſe compter entre les fortreſſes du premier rang. Ce n'eſt pas un Magdebourg, ni un Stettin, ni un Neiſs, ni un Cuſtrin: C'eſt une fortreſſe de moyenne force. Ce delai vient donc ou de la belle deffenſe des Autrichiens ou de l'attaque foible des Pruſſiens, & peut-être de toutes les deux. En effêt la garniſon étoit nombreuſe, commendée par un Général habile; &, ſi l'on y veut prendre garde, les Autrichiens ſurpaſſent autant les Pruſſiens dans l'attaque & la deffenſe des places, que ceux-

ci

ci ſurpaſſent ceux-là dans les autres parties de la guérre. Il eſt étonnant, qu'un Prince ſi pénetrant, auquel le moindre detail n'échappe point, un Géneral ſi parfait que l'eſt le Roi de Pruſſe, ne ſe ſoit pas encore apperçu de la foibleſſe de cette partie, & de ſes cauſes. Comme les imperfections ſe trouvent partout, on en trouve auſſi parmi les Pruſſiens. Autant l'Infanterie & la Cavallerie eſt excellente, autant d'imperfections ſe trouvent dans le Genie. La plûpart ne ſont que de ſimples praticiens. La Theorie y eſt mepriſée au point, que ceux qui ſavent un peu plus qu'eux, & qui s'appliquent à la Theorie, attirent ſur eux la jalouſie & quelques fois la haine. Delà vient que le merite dans cette partie eſt ſupplanté, que peu s'appliquent, & que ceux qui entendent leur métier, pour ſe dérober aux perſecutions des autres, quittent le ſervice ſitôt qu'ils en trouvent l'occaſion. J'en pourrois nommer pluſieurs de ma connoiſſance, hommes d'une capacité qui les fait éſtimer dans le ſervice où ils ſont actuellement, qui verifieront ce que je viens de dire. L'ignorance & la jalouſie ſont des juges très injuſtes du merite. C'eſt peut-être de là que la priſe d'Olmütz, qui ne devoit être qu'une affaire de 8. jours tout au plus, & qui n'auroit pas dû coûter la dixiéme partie de ce que le ſiége a coûté,

s'eſt évanouïe, & que le Roy a perdû des avantages encore plus conſiderables. Ne diſſimulons pas. Le genie Pruſſien a des perſonnes très habiles, mais encore plus de malhabiles, ſi l'on peut donner ce nom aux praticiens. Peu des premiers y reſtent longtemps, & le Roy, quoique connoiſſeur & promoteur du mérite, eſt quelquefois ébloui par la jalouſie des derniers : la diſcretion ne me permet pas d'entrer dans un détail plus circonſtancié; mais, pour prouver en quelque maniére ma propotion, je n'alleguerai que 3. ou 4. exemples. Qui a jamais vû faire une batterie de faſcines ſans terre? C'eſt cependant un Ingenieur Major qui l'a ordonné, non-obſtant la repreſentation d'un Officier ſubalterne, qu'elle ne reſiſteroit pas aux balles, & qu'un boulet rouge la détruiroit en un moment ſans rémede. Qui approuvera, qu'une batterie achevée, commence à tirer 24. heures avant que les autres ſoyent achevées & en etat de tirer auſſi? n'eſt-ce par y vouloir attirer tout le feu de la fortreſſe & la faire détruire avant que les autres ſoyent achevées? La choſe ſe fit avec contradiction de l'Officier, qui y commendoit, & fut ordonnée par un homme de rang. Faut-il s'approcher ſi près des fortreſſes en bombardant, ſans être couvert? peut-on mettre en parallele l'épargne de la poudre

avec

avec la perte de tant d'hommes & la ruine presque journaliére des batteries? Un grand Artilleriſte y trouve de l'avantage, quoique ceux qui s'y entendent s'en ſcandaliſent. J'aurois crû trouver dans le Genie les inſtrumens les plus excellens, au moins le quadran ou l'inſtrument univerſel, & les tables de Belidor; mais à peine Belidor y eſt il connû. On ſe contente de marcher à tatôns où d'autres vont tout droit, & par une route dont la Theorie a frayé le chemin. Si le Genie Autrichien a un défaut, qui s'étonne qu'on y remedie par l'emprunt d'une douzaine d'Ingenieurs François? un medecin qui connoit la maladie n'a pas de peine à y remedier. Paſſons du Genie à une autre reflexion.

L'attaque & la priſe du Convoy deſtiné au ſiége, demontre évidemment que c'eſt une entrepriſe hardie à faire un ſiége trop éloigné de ſes fortreſſes, en face d'une Armée ſuperieure: la difficulté du tranſport des Munitions eſt trop grande. L'on voit par la contenance du Comte de Daun, qu'une Defenſive conduite avec prudence, ſur l'exemple de Fabius & de Turenne, eſt plus ſûre, & peut produire, ſans mettre quelque choſe en riſque, le même & quelque fois plus d'effet, qu'une Victoire complette en battaille rangée. La defenſive eſt la partie la plus fine de la Guerre. En harcelant l'ennemi par des par-

tis de l'un & de l'autre coté, en lui disputant les subsistances, en l'allarmont, & en arrêtant les Convoit, on le reduit à l'extrémité, on l'affoiblit. Les autrichiens ne manquant pas de trouppes legéres, & de trouppes à faire ce qu'on appelle la petite guerre, trouveront toujours leur compte dans la defensive, contre des Trouppes qui ont donné assez de preuves, qu'elles sont formidables en Bataille rangée. Il est vrai que la petite guerre est fort fatigante aux trouppes, mais elle les aguerrit en même temps. C'est elle qui fait d'un païsan un Soldat, & d'un Officier subalterne un Géneral capable de commander un jour des armées. Quoique les fatiques & les entrepriſes perilleuſes & continuelles consument beaucoup de monde, on n'y doit pas faire attention, & ce sont principalement les Autrichiens, qui, s'ils savent leurs interêts, doivent les employer: surtout les Trouppes hongroises qui sont justement celles qui font la petite guerre, ont une source qui ne tarit jamais, & elles ne coûtent presque rien à l'Imperatrice Reine; par consequent la perte de 100. hommes de Trouppes légeres, en Hongrie est plûtôt reparé & coûte moins que celle de 20. hommes de trouppes reglées. Si l'on veut mettre en ligne de Compte, que la perte de 10. hommes des Trouppes réglées pruſſiennes est plus sensible & moins

aisée

aiſée à reparer pour le Roy de Pruſſe que celle de 40. hommes hongrois pour l'Imperatrice Reine, on ne heſitera pas un moment à convenir de ma propoſition. Le Général autrichien connoit le fort & le foible pruſſien, & le ſien propre. Il évite l'un & fait uſage de l'autre. S'il avoit imité *Varro* contre *Hannibal*, il auroit eu le même lort ; & quand même la fortune ſe ſeroit declarée en ſa faveur, il n'auroit pas plus gagné par la Bataille qu'il n'a gagné par la deffenſive.

La maladie du Roy de Pruſſe ſe peut compter en quelque façon entre les cauſes de la longueur du ſiége d'Olmitz & de la priſe du Convoy. Ce Monarque étoit tombé dans une maladie qui faiſoit craindre pour ſa vie & qui ne lui permettoit pas d'examiner & encore moins d'agir par-lui-même. Si les maladies de l'ame influent ſur les Operations du Corps, faut-il s'étonner qu'un Corps ſans ame, qu'une Armée ſans ce chef actif & vigilant, ceſſe d'être actif & dans ce mouvement vif & prevoyant ? Il n'auroit falû au Roy que la faculté d'Elie, de transmettre ſon eſprit pendant cet intervalle ſur un autre, & on auroit peut-être vû la difference.

La Priſe du Convoy & la levée du ſiége auroient dû avoir des ſuites encore plus facheuſes, qu'il n'y en a eu. Les Pruſſiens s'étoient engagés dans un païs entouré de montagnes,

dont

dont le paſſage étoit trés difficile, tant par la nature du terrein, que parceque les autrichiens leur pouvoient faire des chicanes à chaque pas. Ils avoient à emmener leur bagages & leur groſſe Artillerie. Les vivres manquoient. Ils étoient côtoyés & ſuivis de l'Armée autrichienne, ils étoient même devancés par les trouppes legéres, & ce qui plus eſt, les autrichiens pouvoient mettre plus de 2 hommes contre un pruſſien. Mais contre toute attente, ce coup n'eut pas des ſuites. Quoiquon fît, on ne pouvoit rien gagner ſur les Pruſſiens. L'Artillerie & les bagages furent ſauvés, & on prit encore un Magazin à Königsgrätz. Il faut donc convenir, que la juſteſſe des meſures, & les meſures priſes à tout évenement, l'ordu dans la marche, la préſence d'eſprit à ſurmonter les obſtacles qui ſe preſentoient & qui varioient & chaque pas, combinés avec ce que nous venons de dire, rend la retraite d'Olmütz preſqu'auſſi remarquable que celle des 10000. Grecs. On peut également remarquer que Frederic eſt auſſi formidable après une defaite & dans une retraite que dans le proſperité la plus grande. En effèt, il ne falloit pas moins qu'un General auſſi parfait que le Roi de Pruſſe, & des trouppes pruſſiennes, pour ſe ſauver d'un cas auſſi chatouilleux. Qui y

auroit

auroit perdu ſon Artillerie &c. en ſauvant l'Armée, ne ſe ſeroit par attiré des reproches. Si l'entrée en Moravie étoit l'effet du ſecret & de la diligence, la maniere d'en ſortir eſt la preuve d'une prudence conſommée. Si la conduite du General autrichien en faiſant ſortir l'ennemi de la Moravie, ſans hazarder quelque choſe, étoit excellente, celle du Monarque Pruſſien dans la retraite eſt merveilleuſe & incomparable.

Cette retraite étoit dirigée ſur le Comté de Glatz, & il y a apparenee, que ſans les mouvemens qui ſe faiſoient vers les païs hereditaires, le Theatre de la Guerre ſeroit reſté en Bohéme. L'Armée pruſſienne ſortit donc dans un temps où une autre contrée demandoit ſa preſence & ſon aſſiſtance. C'étoit la Marche, menacée des Ruſſiens & des Suedois.

Pendant cette marche pruſſienne, le Prince Ferdinand de Brunswic, à la tête de l'Armée hanovriénne pouſſa les françois juſqu'à Cologne, mit le ſiége devant Duſſeldorp, & s'en empara. C'étoit un coup fatal aux françois, puisqu'ils perdoient par-là la communication avec Weſel. Leur ſituation n'étoit pas des plus avantageuſes. Si le Prince Ferdinand avoit pû pouſſer ſa pointe & les ſuivre, ils n'auroient par tenus contre lui & ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de

ſe

ſe refugier derriére la Moſelle. Mais c'étoit une choſe impoſſible, parceque, la communication avec ſon pont, l'affoibliſſoit, & qu'en montant plus haut, les vivres auroient manqués. Le General Comte de Contades, qui avoit relevé le Prince de Clermont dans le Commandement, profita des circonſtances, & du temps que le ſiége de Duſſeldorp lui donnoit, en raſſemblant toutes ſes trouppes, & s'avança à ſon tour ſur le Prince Ferdinand. Ce Prince avoit des vues ſur Juliers. Cette Priſe auroit attiré ſans peine celle de Weſel & de Guéldres. Mais les Hanovriens en laiſſerent échapper l'occaſion du commencement, n'étant pas informés qu'il n'y avoit presque point de Garniſon capable de s'oppoſer à la moindre attaque ou inſulte. La Nature s'y oppoſa dans la ſuite, elle prit la deffenſe des françois & borna le ſuccés des Armes Hanovriennes. Le Rhin, dans un temps où il eſt d'ordinaire trés bas, deborda ſi exceſſivement, que toutes les communications depuis l'Armée juſqu'au pont, (qui étoit une diſtance de 20. lieues), & même celle de Duſſeldorp, en furent interrompues. Le General françois profita encore de ce debordement, en joignant les Hanovriens de plus prés. Ceux-ci, affoiblis par les detachemens près du pont, à Ruremonde, dans le Brabant, & ceux qui faiſoient la chaine de la communica-

tion,

tion, n'etoient capables ni de faire tête à une Armée qui avoit concentré toutes ſes forces, ni de ſe renforcer, & encore moins de ſe replier ſur leur pont, parceque l'inondation du Rhin dans un païs d'une ſituation ſi baſſe entrecoupoit le paſſage. Dans cette ſituation fâcheuſe il n'y avoit d'autre parti à prendre, que de s'approcher de Ruremonde, ſitué ſur la Meuſe, où l'on avoit eu ſoin d'établir un Magazin, & où la Meuſe pouvoit pendant quelque temps pourvoir aux beſoins de l'Armée.

Ceux, qui ont adopté la maxime, qu'on ne doit pas laiſſer des fortreſſes derriere ſoi, pourroient taxer d'imprudence l'entrepriſe du Prince Ferdinand, de s'être engagé trop avant dans un païs, dont les fortreſſes lui ſerroient les ſubſiſtances. En effet l'entrepriſe étoit grande, mais digne de ſon auteur; Weſel étoit la communication du Rhin, Gueldre, étoit en ſon chemin; Duſſeldorp coupoit encore le Rhin, & ſerroit ſa gauche, pendant que Juliers ſerroit ſa droite. Il n'y avoit cependant rien d'imprudent en cette entrepriſe. Duſſeldorp, Place forte en apparence, mais foible en effet, parceque le terrein & la fortification ne ſont guéres que de ſable, ne pouvoit pas tenir longtems; & cette ville priſe, la communication avec la Weſtphalie étoit ouverte & rendoit inutile le pont de

Rees

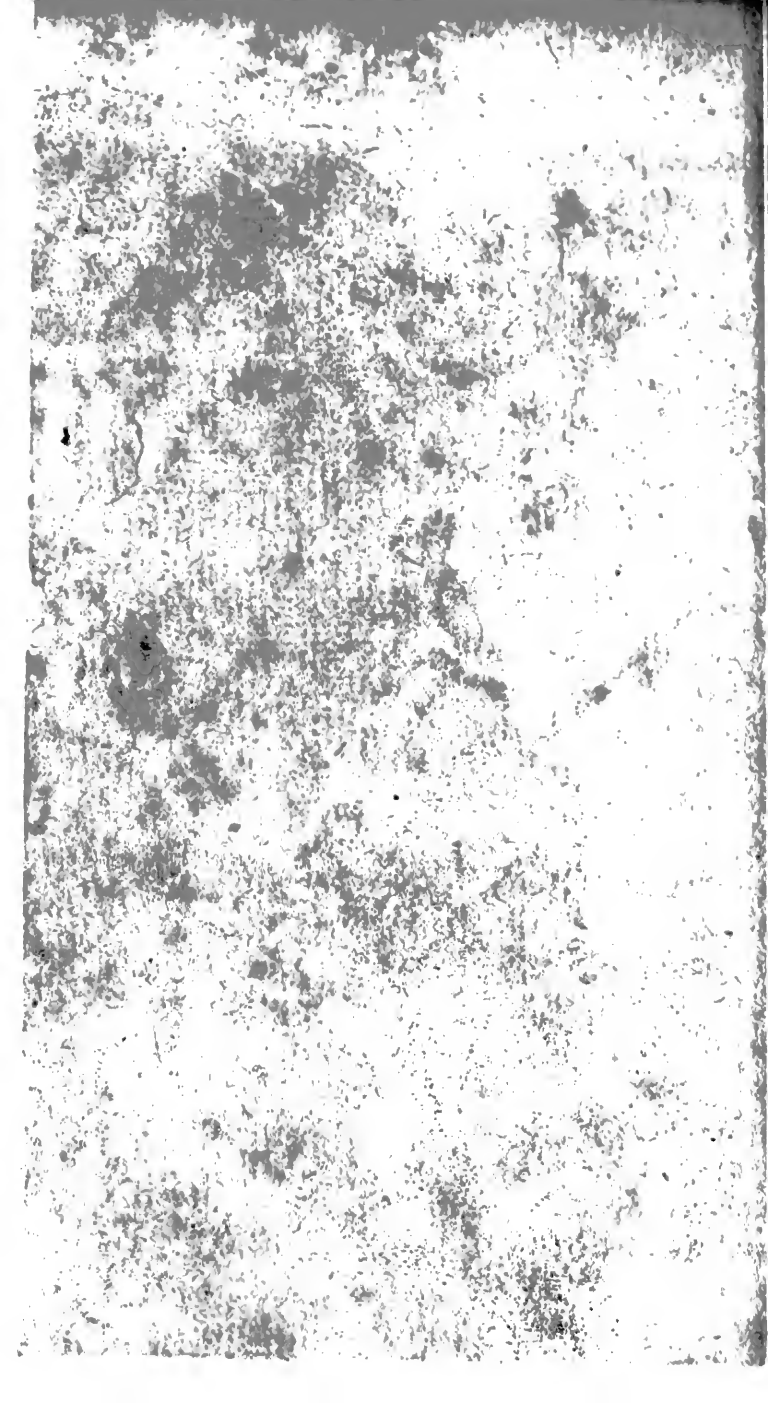
Rees & la chaine qui en assuroit la communication, Le Prince Ferdinand pouvoit donc soutenir ses conquêtes, & les pousser encore plus loin par le siége de Juliers. Qui pouvoit prévoir le debordement du Rhin, dans un temps où il y a peu d'exemples qu'il ait grossi de cette façon? Un Géneral n'est pas responsable des évenemens phisiques; car toute la prudence humaine ne s'étend pas jusqu'à prévoir des accidens pareils. Si le Prince Ferdinand s'étoit engagé dans cette affaire dans un temps où le debordement est periodique, on le pourroit blâmer avec raison. Ce n'est pas ici le cas. Un an auparavant, le bassesse des eaux favorisa les François dans le passage du Wezer, ici le debordement du Rhin fait leur salut. La Fortune & la Nature les favorise, & nonobstant cela l'art les a balancé s'il ne les a pas surpassé.

Quoique le Prince Ferdinand fût très serré comme j'ai dit, il fit lever des Contribitions en Brabant. Il fut dans un cas des plus critiques proche Venlo, où il manqua de vivres & se vit entourré & serré de si prés qu'on le crut forcé d'hazarder une Battille, ou de capituler: cependant (& sans se deconcerter du peril qui le menaçoit d'être coupé du Rhin, & de subir peut-être le sort du Gen. Steinbock & de l'Armée Suedoise) il fit de telles dispositions pour la Retraite, que le Géne-

Leopoldus Iosephus Maria Comes
de Daun, Reg: Cæs: Apost: Mr Exercituum Mareschallus,
Eques Aurei Velleris.

Wilhelm Rieker Sculp: Mog

Mardin de Meytens effigiem pin.



Géneral François le laiſſa échaper. En effet il gagne le Rhin, ſon pont, & l'autre bord, ſans perte.

Ne pourroit-on pas reprocher aux françois d'avoir laiſſé échapper les Hanovriens à ſi bon prix? Sans donte. Il ne falloit qu'occuper Wachtendonck d'un nombre ſuffiſſant des trouppes, & s'y fortifier autant que le temps le permettoit; par là la communication, & la retraite, auroit été ſi non coupée tout à fait, du moins elle ſeroit devenue trés difficile. Par là l'Armée Hanovrienne s'y auroit dû arréter, & ce delai auroit donné le temps à l'Armée françoiſe de la joindre, & de l'harceler juſqu'au bord du Rhin. Le Prince Ferdinand, vouloit-il paſſer la Niers dans un autre endroit? ç'auroit été ſujet à beaucoup d'inconveniens, vû que ce païs a une ſituation trop baſſe, qu'il eſt coupé par des marais & des inondations, qu'il a des chemins très mauvais, principalement dans le temps des pluyes, & que par conſequent la marche ſe pouvoit arréter & chicaner. Mais diſons-le encore une fois, la france a trop peu de trouppes légéres. On n'en peut pas trop avoir. Ce deffaut-là eſt évident en cette circonſtance. Les Hanovriens auroient-ils eu la communication ſi libre avec leur pont? auroient-ils oſés paroître inpunément dans le Brabant? ſeroient-ils

échappés à si bon prix? en verité il faut être très étranger à la guerre pour l'affirmer.

Si les François ne se prévalurent pas des avantages du bord gauche du Rhin, ils tenterent au moins de se rendre maitres du pont sur le bord droit. Les dispositions pour cette entrepriſe furent trés bonnes, & on avoit lieu de s'en promettre une bonne issue, d'autant plus, qu'on y marchoit à forces superieures. La perte des Hanovriens dependoit du succès de cette enrrepriſe. Mais le sort, ou pour mieux dire la manoeuvre du General Imhof, qui commandoit la tête du pont, la fit échouer: cette manoeuvre est trop rémarquable pour la passer sous silence. Le general Hanovrien, informé de bonne part qu'un corps considerable de françois s'approchoit, marcha à leur recontre, à la tête de 5000. hommes. Il prit un poste trés avantageux, & se mit sur une ligne. Les François rangés sur 2. lignes s'étant approchés, il fit prendre un detour derobé à un Regiment pour attaquer un flanc, donna ordre au corps de Bataille d'avancer sur les ennemis avec la bajonette, sans decharger, dans le même moment, que le Regiment detaché sur le flanc les chargeroit. Tout fut executé à la lettre. A peine le Regiment sur le flanc donna-t'il le signal, que les Hanovriens s'avancerent à grands pas sur les françois, & les culbu-

culbuterent tellement par ce ſeul choc, qu'ils ne pouvoient ſe remettre que ſur le glacis de Wezel. Voila un exemple, qui prouve le peu de cas qu'on doit faire de la mousqueterie, puisque les Hanovriens dans cette victoire complette ne perdirent que 300. hommes; voila en même temps la preuve que les piques & les attaques avec bajonette ou les armes blanches, que M. le Chevalier de Folard a propoſés, & que pluſieurs autres ecrivains militaires ont recommendés, ſont d'une grande utilité. Les manoeuvres extraordinaires réuſſiſſent preſque toujours. La nouveauté, l'extraordinaire frappe, étourdit, éffraye à la guerre. Il faut avoir une grande preſence d'eſprit pour obvier à l'embarras & au deſordre qui en eſt l'effet. Les françois n'avoient qu'à faire face ſur le Regiment hanovrien ſur le flanc, & cela ſeulement par quelques Bataillons de la ſeconde ligne, & doubler la premiére ligne par la ſeconde: alors les diſpoſitions Hanovriennes, quelques belles qu'elles fuſſent, échouoient. L'Armée Soubizienne, pendant qu'on ſe battoit ſur le bas Rhin reſta auſſi tranquille dans les quartiers comme que ſi elle fut en pleine paix. Peut-être ne ſe feroit-elle par remuée, quand même les Hanovriens auroint battus pour la deuxiéme fois l'Armée du bas Rhin & auroient pouſſés plus loin leurs entrepriſes. Voilà un

grand inconvénient de deux Generaux indépendants l'un de l'autre. Si l'Armée Soubizienne avoit pénétrée en Heſſe pendant que le Prince Ferdinand paſſoit le Rhin, il eſt probable, que le Succès des Armes françoiſes en cette campagne auroit été plus grand qu'il n'a été. Cette Armée, compoſée de 40000. hommes, ſe mit à la fin en campagne. C'étoit au mois de Juillet. Elle prit la route de Heſſe, pour penetrer de là dans l'Electorat d'Hanovre.

L'Armée Heſſoiſe, aux Ordres du Prince d'Iſenbourg, forte de 5000. hommes tout au plus, compoſée de quelques Regimens d'Infanterie reglée, de 3. Bataillons de Milices, d'un Regiment de Dragons, dont la moitié étoit ſans chevaux, de quelques Eſcadrons de Cavallerie, & de 3. a 400. Chaſſeurs & Houzars, étoit près de Marbourg, & occupoit un poſte, qui n'étoit pas ſoutenable contre une Armée égale; auſſi l'abandonna-t'elle à l'approche des François, en ſe retirant jusqu'à une lieue de Caſſel près de Sangershauſen, pourſuivie & harcelée toujours par ſes ennemis. L'Armée Heſſoiſe étoit trop foible, pour pouvoir faire tête. Il eſt vrai, qu'elle auroit été plus forte & dans un état plus formidable, ſi l'on avoit pris ſes meſures un peu plutôt, ou ſi l'on avoit gagné encore quelque temps. On avoit aſſez

de

de recrues & de miliciens, mais les Armes & l'exercice leur manquoit. Les François dans leur rétraite du printemps, ſelon leur coutume, avoient vuidé tous les magazins, de ſorte que l'on n'y retrouva ni Canons, ni Armes, ni poudre. Au perie de faire tomber une quantité de poudre entre les mains des François, on entira de Rhinfels.

Nous avons dit, que l'Amée Heſſoiſe ſe plaça près de Marbourg dans un poſte inſoutenable. Il n'y eut perſonne, qui ne previt, tout ce qui arriva dans la ſuite. Ce n'étoit pas là qu'il falloit deffendre l'entrée du païs. On auroit dû faire des diſpoſitions à gagner du temps, tant pour ſe renforcer, pour s'armer, pour mettre les miliciens ſur un pied reglé, que pour attendre le ſecours Hanovrien. Il y avoit moyen pour cela, & la propoſition en fut faite & approuvée par quelques uns; mais (graces à la coutume aveugle d'admettre dans les conſeils de guerre des perſonnes qui ſeroient embarraſſées d'inſtruire une ſentinelle) rèjettée par d'autres. On auroit dû s'emparer de Gieſen, ville ſur la Lahn, ſituée ſi avantageuſement à l'égard de la Heſſe, ſurtout dans les circonſtances d'alors; à cauſe des montagnes, qui y commencent, il eſt impoſſible à une Armée de s'engager plus avant, ſans s'en aſſurer. Elle eſt fortifiée à l'antique par

un bon rempart & un fossé large & profond, & pourvue d'Artillerie & de munition. On devoit alors fortifier le Seltersberg par un bon retranchement & s'y soutenir aussi longtemps qu'on pouvoit. Par là on gagnoit du temps ; les Francois n'auroient pû entrer en Hesse de ce coté-là sans bloquer Giesen avec grand nombre de Troupes pour assurer la communication & les vivres ; & des l'abord, un foible detachement de l'Armée Hanovrienne les auroit arrêté. Forcer le retrenchement & assiéger Giesen étoit impratiquable ; il y faudroit au moins quelque temps. Au reste il n'étoit pas difficile d'en sortir en cas de necessité, quand même 20000. hommes seroient occupés à bloquer cette place. Si l'entreprise de s'emparer d'une ville d'une autre Puissance est contre les loix de la justice, c'est ce que je n'examine pas. Il me semble, que la Hesse, en faisant ce coup, n'auroit été traitée pire, qu'elle ne l'a été dans la suite, & je ne sai pas si en ce cas, elle ne seroit pas excusable, faisant l'entreprise pour sa defense contre l'oppression. Revenons à Sangershausen & Lutternberg.

Le Prince d'Isenbourg s'y fixa enfin, resolû d'engager une affaire. Le poste qu'il occupoit étoit des plus avantageux. La Fulde couvroit sa droite, la gauche s'appuyoit sur un bois, & le front de l'Armée alloit

en

en pente jusqu'à un petit ruisseau qui couloit au bas. Les derrieres étoient assurés, parceque des montagnes présqu'inaccessibles, & là Fulde, rendoient l'approche de ce côté-là difficile. En cette situation on attendit un jour & demi les François, dont l'avantgarde, qui consistoit en plus de 12000. hommes, arriva enfin. Après plusieurs tentatives inutiles à tourner la gauche Hessoise pour prendre cette petite Armée en flanc & à dos, les François attaquerent.

Les Hessois etoient rangés sur 2. lignes. La premiere consistoit en 2. Regimens d'Infanterie reglée aux ailes, & 3. Bataillons Miliciens au centre. La seconde ligne partageoit les Cuirassiers aux ailes, & avoit les Dragons au centre. Les Chasseurs occupoient les avenues & le bois. L'attaque Françoise fût des plus vives, comme le feu Hessois des plus violents. Les Hessois tinrent bon, mais la lâcheté de 2. Bataillons de Milices, qui s'enfuirent au moment de la decision, il se fit par-là un vuide au centre, dont les françois profiterent. Ces derniers, non obstant leur nombre, se seroient vûs vaincûs pas une poignée d'hommes. Ce triomphe leur coûta cependant très cher, & peut-être que 3. Batailles de cette sorte auroit fondu l'Armée Soubizienne, jusqu'à ne pouvoir plus tenir la Campagne contre les Hessois. Ces derniers

ſe retirerent vers Lutternberg ; toute l'Armée Soubizienne, augmentée conſiderablement par Mr. de Chevert, les fit enfin retirer auſſi de là, avec perte de leur Artillerie, qui par bonheur ou malheur n'étoit pas fort conſiderable.

Je m'etonne, que le Prince d'Iſenbourg occupant le poſte de Sangershauſen 36. heures avant la bataille, ne s'y ſoit point fortifié. Une redoute à chaque aile & au milieu, gardée pas quelques Bataillons de miliciens, auroient obviée à la fuite des miliciens; on auroit chamaille devant ces redoutes; on ſe ſeroit retiré ſucceſſivement entre elles, & on auroit attiré par-là les françois dans un feu couvert & meurtrier. On s'y ſeroit formé en cas d'accident, & il eſt plus certain que probable, que les françois leur auroient dû laiſſer le champ de Bataille.

Je ſuis bien aiſe de trouver ici un exemple & une demonſtration évidente, qu'il y a une grande difference entre trouppes & trouppes, & cela entre trouppes d'un même ſouverain. D'où vient que les milices Heſſoiſes n'ont pas été auſſi braves à la journée de Sangershauſen que les reglées? Celles-ci ont-elles plus de courage que celles là? quelle a été la cauſe de leur fuite? Les miliciens ſont les mêmes Heſſois, qui compoſent les Trouppes reglées, ils ont par conſequent le même courage; puiſqu'en les reglant ou les mettant dans les reglées,

ils

ils ſont auſſi braves qu'elles. Ce n'eſt donc pas par faute de valeur, qu'ils ont fui, puiſque le changement du milicien en reglé n'influe point du tout dans la valeur. La valeur eſt une choſe qui ne s'acquiert pas ſi aiſement, c'eſt un don de la Nature, au moins la valeur véritable. Il y a donc d'autres cauſes, & ces cauſes ſon Génerales parmi toutes les nations. Quoiqu'on ne ſauroit nier, qu'on trouve la valeur parmi toutes les nations, géneralement on ne doit conſiderer le Soldat que comme une machine, qui eſt mûe par l'amour, la crainte, le deſir du butin & par d'autres motifs, qui tous enſemble font paroître une valeur, qui n'eſt veritablement que crainte & des vuës interreſſées. S'il étoit poſſible de lire dans le cœur des Soldats le jour d'une bataille, on verroit quelque uns remplis d'ambition & d'amour pour leurs Officiers & la plûpart entrainés par la crainte & la honte. Ce courage apparent eſt en ſi juſte proportion avec les reſſorts qui le produiſent, que plus loin on pouſſe dans le Soldat l'amour, la crainte, la honte, l'ambition & les autres reſſorts qui y contribuent, plus grand ſera ou paroitra le courage. C'eſt une bonne diſcipline & l'ordre qui en mêt les fondemens, & les degrés de la diſcipline & de l'ordre ſont la meſure du courage. Si l'on veut donc juger du courage des troup-

pes, jugeons en par ſa diſcipline & ſon ordre. Comme ce courage eſt produit par quelque choſe d'exterieur on l'appelle machinal. Mais n'importe, qu'il ſoit machinal ou produit par telle ou telle cauſe, pourvû qu'on parvienne à ſon bur : n'importe que le medecin me guériſſe en vue de ſe procures un honoraire, pourvû qu'il me guériſſe.

Si donc les miliciens Heſſois ont fait ce faux pas en cette bataille, on peut conclure hardiment que la diſcipline & l'ordre des troupes reglées leur a manqué, & en effet elles étoient peu exercées; la plûpart ne connoiſſoit pas les Officiers, & ne les aimoit ni les craignoit par conſequent, & l'ambition qui s'acquiert par le ſervice, leur manquoit. Pour faire voir que la diſcipline & l'ordre ſont les reſſorts du courage machinal, oppoſons à des Trouppes d'une bonne diſcipline, de l'ordre la plus éxacte, & d'un courage que perſonne ne peut revoquer en doute, d'autres Trouppes d'une même nation, mais dans une diſcipline & un ordre moins éxact, & on verra d'abord la difference. Jettez les yeux ſur les Pruſſiens & les Trouppes de l'Empire; & ſi vous voulez aller encore plus loin, comparez les François avec les Pruſſiens. N'eſt-il pas vrai, que la diſcipline & l'ordre des premiers n'eſt pas comparable à celle des pruſſiens? Concluez en, & la concluſion

ſera

ſera conforme à l'expériance, que le courage a le même degré que la diſcipline & l'ordre. A moins d'une vivacité & d'un ſang echauffé, qui tient la place de la valeur, mais d'une valeur, qui s'émouſſe bientôt & à la vuë de trop d'obſtacles, les françois avec la diſcipline qu'ils ont actuellement ſeroient peu redoutables. La diſcipline Pruſſienne en feroit les trouppes les plus hardies, les plus entreprennantes, des trouppes invincibles. C'étoit auſſi le ſentiment du Marchal Comte de Saxe, qui en a connû le fort & le foible. Je n'eſpére pas que cette diſgreſſion ſera trop longue. Un homme de guerre peut tirer beaucoup de bonnes maximes de cette obſervation, & d'autres auxquels la guerre eſt étrangere, qui ne ſavent pas à quoi attribuer la difference des divers degrés de la valeur & du courage en differente ou dans la même nation, y trouveront la clef de ce phénoméne militaire.

On pourroit demander pourquoi les Heſſois, en ſe retirant de Marbourg & de Caſſel, n'ont pas mis de garniſon en ces deux fortreſſes, comme en celle de Ziegenhayn? par la même raiſon & par d'autres conſiderations encore, que les François les ont abandonnées dans leurs retraites. Il me ſemble, qu'on n'a pas voulû affoiblir l'Armée, faire ruiner les villes, & perdre ſon monde par

une

une capitulation. La fortification du chateau de Marbourg a coutée des grandes ſommes, mais ſa ſituation n'eſt pas des plus avantageuſes, outre qu'elle expoſe la ville à des dangers évidents. Ziegenhayn eſt une fortreſſe d'une fortification antique à 4. baſtions ronds, couverte d'une inondation: les archives de la maiſon de Heſſe y ſont. La fortification de Caſſel, quoique très ſolide, le rempart etant d'une groſſeur & d'une hauteur etonnante, n'a pas une ordonnance à ſoutenir un ſiége, d'autant plus, que la ville neuve Françoiſe l'affoiblit. Cela etant, & les raiſons mentionnées ſubſiſtant toujours, il eſt étonnant, qu'on depenſe tant en fortifiant, en vivres, en munitions & en artillerie, pour l'abandonner à l'ennemi. Je n'y comprends aſſurement rien. Ne vaudroit-il pas mieux raſer les fortreſſes mal ſituées, profiter du terrein & employer l'argent, les vivres, l'artillerie &c. qu'on depenſe ſi mal à propos, à ce qu'il me ſemble, à l'élevation de quelques autres fortreſſes militaires, qui ont une ſituation convenable, & qui ſatisfont au bût des fortreſſes? Je dis des fortifications militaires en difference des fortifications civiles, & je nomme civiles les fortifications qui font l'enceinte d'une ville. Le bût des fortreſſes eſt principalement à couvrir un païs. Ci-devant elles ſervoient en même temps à couvrir une ville. Aujourd'hui

jourd'hui elles ne les couvrent plus, elles en cauſent la deſtruction ſi l'on ne les abandonne point à l'ennemi. Elles ſont donc pernicieuſes à cet égard. Les Frotreſſes ne coutent par tant qu'une fortification qui entoure une ville, eſt plus forte, on les mêt en des ſituations convenables & on n'a pas beſoin de tant de garniſon, de vivres, d'artillerie & de munition. La ruine de la ville, la miſére des habitans n'aura pas d'influence dans la capitulation. On le ſait. Mais la coutume eſt trop reſpectable pour s'en écarter. Laiſſons-là les fortreſſes pour quelque temps, & ſuivons un peu l'Armée du Prince Henri oppoſée à celle d'Empire.

La malheureuſe Journée de Rosbach ayant ſuſpendu la fulmination du Ban de l'Empire, & les contrées où cette Armée trouva tant d'obſtacles à l'acquittement de ſon devoir ayant été jugées trop difficiles pour venir aux fins de l'execution, elle changea de Théatre en allant en Bohéme. Le prince Henri bouchant toutes les avenues de la Saxe par ſes poſitions avantageuſes, elle y trouva les mêmes obſtacles, & un peu plus de miſére : la moindre valeur de l'argent, la cherté & la mauvaiſe qualité des vivres & des fourages, qu'elle ne pouvoit même acheter qu'aprés que les autrichiens en étoient pourvûs, & qui ne lui laiſſoient que le rebût, rendit ſa ſituation

ſi

ſi incommode, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre auprés des cercles reſpectifs.

Pendant que les un s'efforcerent de penetres en Saxe, ce qui cependant fut aſſez tard, & les autres d'en defendre l'entrée, le partiſan Meyer fit une irruption dans la franconie, & ayant fait capituler à Bamberg 1500. hommes, 3. Regimens (qui n'avoient pas beſoin de capitulation vû qu'ils en pouvoient ſortir librement, s'ils n'aimoient par ſe meſurer avec Meyer en raſe campagne) il retourna chargé de contributions.

Le Prince Henri avec un Armée de moins de 35000. combattans, ſoutint l'effort de 50000., au point qu'ils ne purent penetrer ni mettre pied en Saxe, qu'aprés que le Comte de Daun, delivré pour quelque temps de ſon ennemi actif, fut entré en Luſace. Pris alôrs en face, à dos & en flanc par des Armées formidables, il ſe replia ſucceſſivement jusqu'à Dresden, en abandonnant à l'Armée de l'Empire un terrein de quelques lieues, d'où, ſemblable en ce point aux Iſraelites à l'égard de la judée, elle a vû l'objet de ſon deſir, ſans pouvoir en obtenir la poſſeſſion. Les executions ſont d'ordinaire des benefices des gens de guérre; la bouche & la bourſe y trouvent leur compte: C'eſt ici tout le contraire; point de friandiſes, les

vivres

vivres chers, peu d'argent, & quelque fois des coups! Qui aimeroit ces Executions-là?

La Hollande, circonſpecte pour ne pas ſe laiſſer de nouveau entrainer dans la guerre, & attentive ſur ſon Commerce, avoit adopté la neutralité au commencement des Diſſentions entre l'Angleterre & la France. C'étoit le meilleur parti qu'elle pouvoit prendre, tant parceque ſa ſituation, en prennant parti dans la guerre, l'auroit miſe dans un danger évident, que parcequ'elle avoit lieu de ſe promettre de profiter du commerce interrompû des Anglois & des François, outre que prennant parti elle ne pouvoit rien gagner, mais perdre du côté de ſes poſſeſſions ou du côté du commerce. Si elle fit trés bien à ne ſe mêler dans ces affaires là, elle pouſſa trop loin ſa bonne foy & ſon éſprit de commerce & d'economie, en ne mettant pas ſes trouppes ſur un pied à faire reſpecter ſa Neutralité en cas d'accident, & à obvier aux inconvenients qui pourroient influer dans les interêts de la Republique en cas d'oppreſſion d'une partie ou de l'autre. Ordinairement les païs neutres ſont expoſés tantôt à l'une tantôt à l'autre partie, quand ils ont les mains liés; & une guerre vaut quelques fois mieux qu'une neutralité. On en a pluſieurs exemples; & ſans aller fort loin, on ſe ſouviendra des procédés des Armées imperiales & fran-

françoiſes dans les Etats neutres de Veniſe, au commencement de ce ſiécle. La regle de faire toujours reſpecter la neutralité par une bonne Armée, eſt tirée de l'experience, & on doit l'attribuer à un bonheur extraordinaire, quand on n'a pas lieu de ſe repentir de l'avoir negligé. Vouloir ſe fier ſur des promeſſes, & ſur des Traités, c'eſt ne pas connoitre le monde politiqne de Machiavel? ce n'eſt pas être politique. Il y a encore une raiſon des plus preſſantes, qui auroit dû engager la Republique à augmenter ſes Trouppes. C'eſt dêtre en état de ſoutenir l'équilibre & le proteſtantiſme de l'allemagne en cas de neceſſité, étant trés certain, que, ſi un parti augmente trop ſa Puiſſance, la hollande en reſſentira les conſequences tôt ou tard. C'eſt en ces occaſions, qu'une Puiſſance neutre peut profiter plus en un moment, que par des negotiations de cent ans par une guerre des plus opiniatres.

Quoique pluſieurs provinces ayent compriſes la neceſſité & l'utilité d'une augmentation de trouppes, les ſeules provinces maritimes éblouïes par le Commerce & les aſſurances, promeſſes, & exhortations françoiſes, s'y ſont oppoſées. L'éſprit de ces derniéres provinces, n'eſt occupé que du Commerce, par conſequent pacifique; & pourvú qu'on n'attente pas à leur Commerce, tout ce qui

ſent

ſent la guerre eſt odieux. La vuë d'un juif, d'un colporteur & d'un matelôt reiouit autant un négocianr d'Amſterdam, que celle d'un Officier en ſes uniformes mignonnes lui eſt odieuſe.

Autant que les Provinces frontiéres de l'allemagne étoient attentives ſur la guérre proche de leurs frontiéres, autant les provinces maritimes fixérent les yeux ſur le procedé Anglois. Les vaiſſeaux de guerre & les Corſaires attentoient à leur ame, ils ſaiſiſſoient leurs vaiſſeaux marchands ſous pretexte qu'ils avoient des contrebandes. On en fit porter des plaintes au Roy de la grande Bretagne, qui à la verité promit de les faire éxaminer, mais en attendant les pirateries Angloiſes, c'eſt l'epithéte qu'on donnoit en hollande au ſaiſiſſement de leurs vaiſſeaux, continuerent, & loin de rendre les Priſes on ne s'occupa à Londres qu'à les confiſquer. C'eſt un beau jeu pour la france, qui en aigriſſant la Hollande contre les Anglois, cherche à les attirer dans ſon parti, lui faiſant l'offre d'une certaine quantité de vaiſſeaux de guérre, que les Parti contraire l'accuſe de ne pouvoir entretenir faute d'argent, & qu'elle ne veut que les faire valoir aux depens des Hollandois. La remontrance de feue Madame la gouvernante qui promettoit de s'entremettre pour un accommodement avec le Roi ſon Pere, a empêché

juſqu'à preſent que la Republique ne ſe ſoit mis en état de faire reſpecter ſon Pavillon.

La deciſion ſi les griefs Hollandois contre les anglois ſont fondés, n'eſt pas difficile. Qui connoit le ſiſtême & l'eſprit des deux nations, ne s'y méprendra pas. Parlons ſincérement. Les deux nations quoique liées par l'interêt des affaires politiques de l'Europe, ſont diviſées par le commerce, & par la jalouſie qu'en ce point l'une porte à l'autre. Les anglois ne ſéroient pas fâchés de pouvoir ruiner le, Commerce Hollandois, comme ceux-ci ne ſeroient pas fâchés de profiter du déchet de celui des Anglois; l'un veut fonder le ſien ſur les debris de l'autre. Les Anglois, au moins le peuple, fiers de leur marine formidable, & voyant l'impuiſſance de la Republique, ainſi que ſa repugnance à prendre ſon parti, mépriſent la Hollande, & ſont piqués contre elle. On ſait en outre l'inſolence des Corſaires, qui avides du butin, cherchent & trouvent des prétextes à ſe ſaiſir des vaiſſeaux; la multitude des Priſes augmente le deſordre, & parmi ces corſaires il ſe gliſſe quelque fois des Pirates ſous le pavillon Anglois. Concluons de là, qu'il entre beaucoup d'injuſtice dans ce ſaiſiſſement des vaiſſeaux Hollandois; mais concluons en même temps, qu'il n'y a pas de nation au monde qui hazarde tant que les Negotians; que le Mar-

Marchand voyant un gain, met une partie en risque pour profiter de l'autre qui échappe; ce qui se peut faire dans les circonstances actuelles, vû que les françois doivent payer bien cher les contrebandes: concluons dis-je, que probablement une partie des vaisseaux hollandois est de bonne prise. Du reste la signification du mot Contrebande, n'étant pas assez déterminée, l'Anglois nomme bonne prise ce que l'Hollandois appelle piraterie. L'un en étend la signification, l'autre la réserre trop. Les mots sont la source des chicanes parmi les Politiques & les Savans; l'on se quérelle plusieurs années de suite, & éclairant la dispute de plus près l'on s'apperçoit que le mal entendu des mots en bonne pairte en étoit la cause.

Quoiqu'il en soit, les affaires entre l'Angleterre & la Hollande pourroient être funestes à l'un & à l'autre; l'Angleterre auroit un ennemi davantage & la Hollande y gagneroit peut-être peu, tant parceque sa Marine n'est pas celle des années 1670. jusqu'à 1680. que parceque, j'ignore sur quel fondement, repugnant l'augmentation des troupes, elle se livreroit de gayeté de cœur à la discrétion de l'Armée Hanovrienne, & attireroit parlà pour comble de malheur les françois dans leurs Provinces, ainsi que cette Puissance vient d'en menacer la Republique si

les Anglois mettent le pied sur son territoire. En verité je ne comprends pas, comment la Hollande, sans une augmentation de ses troupdes peut risquer une rupture avec l'Angleterre, & je comprends encore moins, quel avantage elle trouvera en cette rupture, quand même elle auroit une bonne Armée en campagne ; Il faudroit ignorer le sort de Génes en 1746. pour compter ainsi sans son hôte. C'est-ce qui me fait régarder les ménaces de la Hollande & la resolution actuelle de mettre en Mer contre l'Angleterre 25. vaisseaux de guerre, comme une production du peuple, plutôt que celle de l'Etat, trop politique, trop prudent & prévoyant, pour en venir aux voyes de fait, à moins d'être étayée par d'autres Puissances, & que cette marine combinée soit assez considerable pour imposer respect aux Anglois : *Sapientibus sat.*

Après la retraite du Roi de Prusse de la Moravie & de Boheme, les affaires des Alliés anti-autrichiens, étoient dans une crise peu differente de celles du mois de novembre & de Decembre de l'an 1757. L'Armée formidable autrichienne sous les ordres du General Daun, entra en Lusace, dans la vue de se joindre aux Russiens, qui aprés bien des marches, étoient à la fin arrivés devant Custrin, la barriére du Brandebourg de ce côte là, & en faisoient le bombardement ; Une autre

Armée

Armée autrichienne entra par la haute Siléſie du côté de Neiſſ, pendant que l'Armée combinée de l'Empire fit des progrés, quoique trés lents & de peu de conſequence, en Saxe, & que les Suedois s'approchérent & entrerent dans la Marche. L'Armée du Prince de Soubize aprés la defaite des Heſſois, menaça l'Electorat d'Hanovre, & ſans le deffaut des vivres elle y ſeroit entrée & auroit contrainte par-là les Hanovriens à abandonner la Weſtphalie à l'Armée du bas-Rhin, pour aſſurer leur dos & pour proteger leur Païs, ce qui auroit été ſuivi de la jonction des deux Armées Françoiſes, & peut-être de quelque choſe de plus ſiniſtre.

Un homme de guerre impartial, qui ſe forme une idée exacte de chaque Armée alliée autrichienne, comparée à celle qui lui eſt oppoſée, & de la connexion & de la ſituation des affaires pruſſiennes, les crut trés chatouilleuſes & peut-être déſeſperées. Auſſi les partiſans pruſſiens craignirent, pendant que ceux des autrichiens comptoient ſur la priſe de la Saxe & ſur l'humiliation du Roi de Pruſſe. On avoit Dieu de tout eſpérer, même de compter ſur le ſuccés de cete Campagne, tellement, qu'on préparoit deja les foudtes du Ban de l'Empire, & qu'on fixa presque le jour pour le lancer. Mais une Victoire & quelques marches du Roy de Pruſſe diſſipérent en peu

de ſemaines les nuages épais qui ſe formoient pour le lancement de la foudre, & la crainte des uns comme l'eſperance des autres; enfin les derniers virent leur mécompte, & tous en géneral la verité de ce que j'ai dit dans la premiére partie.

Le Roi de Pruſſe, ſavoit que Neiſs arrêteroit quelque temps les progrés de l'Armée Autrichienne dans la haute Sileſie, & que le deffaut des vivres empêcheroit l'Armée du Comte de Daun de trop s'avancer, & que Dresden, Torgau, & l'Armée du Prince Henri occuperoient aſſez l'Armée de l'Empire: dès-là il reſolut, comme il étoit naturel, d'aller ſecourir ſon propre Païs, qui ſe trouvoit en danger. C'étoit Cuſtrin, dont la priſe auroit été ſuivie de celle du Brandebourg, & de la jonction des Armées Autrichienne, Ruſſienne & Suedoiſe, qui étoit tout ce qui lui pouvoit être de plus fatal. S'il ſe fut amuſé avec ſes forces vis-à vis l'Armée de Daun, les Ruſſiens auroient pris cette place & ſaccagés la Marche, au lieu qu'attquant les Ruſſiens, il pouvoit en même temps ſecourir Cuſtrin, & empêcher la jonction & l'entrée dans la Marche. Sans héſiter il prit ce parti. Sa Marche, ſa jonction avec l'Armée de Dohna, ſon paſſage de l'Oder, l'attaque, la defaite, la levée du Siége & la retraite Ruſſienne & Suedoiſe étoient enchaînés

nés enſemble, & un ouvrage de 3. Sémaines. Une Battaille fit évanouir tous les proiets de ſes Ennemis, & eut une telle influence dans les affaires generales, que depuis ce jour-là elles prirent une autre face.

Une Attaque ſi inattendue, & dont le ſuccès devoit decider le ſort de Cuſtrin & de la Marche, ne laiſſa pas le temps aux Ruſſiens à ſe reconnoitre ni à prendre les précautions qu'on prend naturellement à l'approche d'un ennemi ſi adroit, ſi actif & ſi ruſé. Fermor auroit du chercher à gagner du temps. S'il l'auroit entrepris, les Autrichiens & l'Armée de l'Empire auroient pouſſés leurs armes ſur Dresden, ſur Torgau & Leipzig & même dans la marche, & auroient pû ou ſecourir ou diviſer les forces Pruſſiennes; mais pour cela il auroit falû deffendre & chicanner le paſſage de l'Oder; il auroit falû ſe poſter dans une ſituation avantageuſe, il auroit falû s'y fortifier, il auroit falû même ſe retirer pour éviter un combat. L'un & l'autre étoit pratiquable. Un Daun à la place de Fermor en auroit demontré la poſſibilité. Les Ruſſiens, comptant peut-être ſur le nombre & ſur leur valeur, peut-être ſurpris de la célerité du Roy de Pruſſe, ne firent ni l'un ni l'autre, ſe laiſſerent engager à une battaille, furent battus & forcés d'aban-

donner Cuſtrin, & de ſe retirer en Pologne & même dans la Pruſſe.

Cette bataille fut une des plus rudes & des plus ſanglantes de cette guerre. Une nombreuſe artillerie de deux côtés, & autant de fermeté & d'opiniâtreté dans les Ruſſiens à ſoutenir leur terrein, que de bravoure & d'habilité dans les pruſſiens à les en deloger, balança le triomphe longtemps; mais à la fin, après une réſiſtance, qu'on n'auroit pas crû trouver chez les Ruſſiens, & qui leur fit autant d'honneur qu'elle augmenta la gloire des vainqueurs, les Ruſſiens firent juſtice à l'habilité du Roi de Pruſſe, & pliérent en abandonnant le champ de bataille, la caiſſe militaire d'un million de roubles & une artillerie nombreuſe, aux loix du vainqueur.

Je ne ſais pas, ſi l'on a voulû perſuader ſérieuſement au Public, que le triomphe de cette journée avoit été du côté Ruſſien. C'étoit, ſi je ne me trompe, un coup de politique, pour n'abattre pas le courage des Armées alliées & de ſes partiſans. Cette politique eſt très bonne dans les Armées, mais la vouloir étendre ſur tout le public, principalement ſur le public clairvoyant, c'eſt pouſſer la choſe trop loin. La levée du Siége de Cuſtrin, la rétraite des Ruſſiens, & la liberté qu'a eue l'Armée du Roi de retourner en Luſace, ont été des indices trop palpables

pables de la defaite de l'Armée Ruſſienne, pour que les *te Deums* chantés, les lettres diſtribuées par tout le monde, & les aſſurances & deſcriptions circonſtanciées de la defaite Pruſſienne, puiſſe aveugler le Public.

Les diſpoſitions des Ennemis du Roi de Pruſſe prouvent, que qui veut trop n'a rien. Tout étoit diſpoſé à porter la Guerre dans le cœur des païs pruſſiens, & pour y venir la priſe de Cuſtrin étoit abſolument neceſſaire. Sans la priſe de cette fortreſſe les Ruſſiens n'auroient pû avancer d'avantage, faute de ſubſiſtances, & à cauſe de la difficulté du tranſport. Quoique les vues fuſſent très bonnes, les meſures aſſez bien priſes, & que probablement la réuſſite auroit jetté le Roi de Pruſſe dans l'embarras le plus grand, on vouloit cependant trop: Cuſtrin eſt une fortreſſe des plus fortes, qui, à cauſe du marais qui l'entoure, n'eſt acceſſible que par une digue retranchée en pluſieurs endroits. Si toutes les operations des Armées Autrichiennes ſe fondoient ſur cette priſe, il faut qu'on ait oublié la vîteſſe du Roi, ou qu'on crût s'en rendre maitre en peu de temps, ou qu'on ne ſût pas qu'elle étoit ſi forte; car à moins d'une de ces raiſons, je ne vois pas comment ſe mettre en tête une telle entrepriſe. Francfort ſur l'Oder étoit la place que les Ruſſiens auroient dû choiſir pour la jonc-

tion avec le Comte de Daun. Outre que cette fortreſſe eſt plus proche des frontieres de Bohême; elle n'eſt pas ſi forte que Cuſtrin, & ne ſe ſeroit tenue que la moitié du temps contre un bombardement & un Siége, que l'a fait Cuſtrin; par conſequent la jonction ſe ſeroit faite avant que le Roi de Pruſſe auroit pû ſecourir la fortreſſe.

C'eſt ainſi que le Roi de Pruſſe, coupé de la Saxe, de la Pomeranie & de la Marche, n'auroit pû ſecourir le Prince Henri ni empêcher les operations Suedoiſes & d'autres Corps detachés dans la Marche. Je dis, que ç'auroit-été le meilleur parti, quoique je ſois très perſuadé, que nonobſtant ce parti, probablement, le Roy de Pruſſe ſe ſeroit tiré d'affaire de façon ou d'autre.

Le Roi de Pruſſe après la battaille de Zorndorf ne s'amuſa pas à la chaſſe des Ruſſiens. Il la confia au Comte de Dohna, & ſe hâta d'aller ſecourir le Prince Henri, ſerré le plus étroitement par deux Armées formidables, dont celle d'Empire, après la priſe de Pirna, s'étoit approchée de quelques pas de Dresden, & celle de Daun de Meiſſen, en vue de paſſer l'Elbe & de prendre les Pruſſiens en dos. Sa préſence remédia d'abord à pluſieurs inconvenients. Daun en évitant les Batailles que le Roy cherchoit, ne crût pas les plaines convenables à la guerre defen-

defenſive, & ſe rétira dans les montagnes. Pour faciliter à l'Armée de l'Empire les operations de la Saxe, & à l'Autrichienne celles de la haute Sileſie, le Comte de Daun obſervoit l'Armée du Roy, tandis que l'Armée combinée de l'Empire, ſuperieure de plus de 20000. hommes à la Pruſſienne, inveſtit Dresden, Torgau & Leipzig, & que l'Armée de la Sileſie bloquoit Coſel & aſſiégeoit Neiſs. Vraiſemblablement ou Neiſs & Coſel étoient perdûs, ou la Saxe. Il n'y avoit pas d'Armée Pruſſienne en Sileſie, capable d'entreprendre le ſecours; & en cas que le Roy voulût renforcer, ou la Sileſie ou la Saxe, il ſe rendoit trop foible pour faire face au Comte de Daun. Dans cette extrémité le Roy prit bientot ſon parti, & ſa vîteſſe & activité fit échouer & la priſe de Neiſs & celle de la Saxe.

Voyant le peril de Neiſs & les conſequences fatales de cette priſe, il prit la route de la Sileſie. Le Comte de Daun fit tout ce qu'il put, pour lui en defendre l'entrée, & ce qui eſt ſurprennant, il l'attaqua. Cette attaque ſe fit près d'Hochkirchen en Luſace. Cette Entrepriſe étant un chef d'œuvre du Comte de Daun, & une preuve de l'addreſſe pruſſienne, il vaut la peine de la détailler un peu. L'Armée Pruſſienne en marchant vers la Sileſie, l'Autrichienne la cotoya toujours,

jours, & le Comte de Daun avoit apparemment deſſein de la devancer, ou de s'y attacher en paſſant la Queis. La pruſſienne campant près d'Hochkirchen, la ſituation parût ſi favorable au Comte de Daun, qu'il imagina un moyen de la ſurprendre. L'entrepriſe en étoit chatouilleuſe, vû la vigilance du Roy de Pruſſe, & le peril où ſe jettoit le Comte de Daun ſi les Pruſſiens en euſſent quelque vent. Le Comte de Daun ſe fondoit apparemment ſur la croyance pruſſienne, qu'ayant évité jusqu'ici toutes batailles, il ne ſeroit pas capable d'une telle entrepriſe, & ſur le peu d'attention qu'ils auroient en conſequence ſur tout ce qui ſe paſſeroit; & en effet il y a apparence que les Pruſſiens n'étoient pas ſi méfians ni ſi vigilans, qu'ils l'auroient été ſans ce préjugé: on ne ſurprend jamais un ennemi méfiant & vigilant. Le Comte de Daun pendant la nuit fit couler adroitement vers une aile pruſſienne un gros corps de ſon Armée, qui y arriva avant la pointe du jour, & l'attaqua de front & de flanc. Qui ne s'eſt jamais trouvé dans une ſurpriſe de nuit, ne ſe peut former une idée claire & vive du deſordre & de la frayeur qui ſuit ces coups inopinés. Il eſt ſurprennant, que les pruſſiens ayent encore pû faire la moindre reſiſtance. Il eſt étonnant, que le deſordre ne ſe ſoit pas

étendu

étendu ſur toute l'Armée ; c'eſt une preuve qu'on admire avec raiſon la diſcipline, l'ordre, la Tactique un mot & la valeur pruſſienne, qui s'eſt manifeſtée ici au degré le plus éminent. Cette aile envelopée étant revenue un peu du deſordre & de la frayeur, ſoutenue d'un ſecours qui lui vint du centre, ſe replia en chargeant, ne ſe pouvant plus tenir dans ſon terrein, parceque les autrichiens s'étoient rendus maitres de quelques redoutes, & que leur artillerie étoit trop avantageuſement placée. Enfin toute cette Entrepriſe, ſi bien imaginée, & exécutée avec autant de ſécret que d'art & de valeur, ſe reduiſit à prendre quelque artillerie & les bagages de quelques Regiments, & à forcer les Pruſſiens à leur abandonner le champ de battaille, à s'arrêter quelques jours d'avantage dans la Luſace & à faire un detour pour aller en Sileſie. C'étoit déja beaucoup de gagné, d'avoir arrêté quelques jours le Roi de Pruſſe: du gain d'un jour dépend quelque fois le ſuccès d'une Campagne & de toute une guerre; mais on avoit lieu de s'en promettre encore davantage. D'autres trouppes dans une ſituation pareille auroient été entierement défaites. Au reſte la perte en hommes étoit égale des deux côtés, & peut-être plus conſiderable du côté des attaquans que de celui des attaqués, puisque ceux-là y perdirent des gens choiſis, des grénadiers.

On

On a d'ordinaire une mauvaiſe idée du Géneral qui ſe laiſſe ſurprendre, & cela de Droit, puiſque c'eſt une preuve d'un défaut de vigilance & de n'avoir pas pris les precautions neceſſaires. Mais n'imputons ici rien au Géneral pruſſien; nous en connoiſſons trop la capacité & l'activité, & les redoutes ſont des préuves de ſa prévoyance & de ſa mefiance. Mettons la faute ſur le compte des detachemens & gardes de cette aile, qui, mepriſant les autrichiens, & les croyants incapables d'attaquer ceux, dont on croyoit qu'ils craignoient l'abord, oubliérent & negligérent les précautions les plus ordinaires. Belle leçon aux Officiers, de ne jamais demordre de la vigilance, & d'être toujours ſur leurs gardes, même contre un ennemi qui nous évite & qui nous ſemble craintif.

Cet échec n'empêcha pas le Roy de Pruſſe à voler au ſecours de Neiſſ. A peine fut-il arrivé aux environs de Schweidnitz, que les autrichiens, ſans attendre ſa venue, abandonnerent le ſiége & levérent le blocus de Coſel, ſe retirant dans la Moravie. Leur retraite fut ſi précipitée, qu'ils abandonnerent une partie de leurs munitions, qui tombérent par conſequent dans les mains des aſſiégés. N'y ayant plus d'ennemi en Sileſie, le Roy renforça ſon Armée, & retourna ſur ſes pas, pour conſerver la Saxe. Cet électorat

étoit

étoit presque tout couvert de troupes de l'Empire, combinées avec les imperiales. Pour en assurer la possession, il ne leur manquoit que Dresden, Torgau & Leipzig qu'ils avoient investis. Il n'y avoit pas de temps à perdre, d'autant plus que l'Armée du Prince Henri étoit enveloppée, & que toutes ces fortresses n'étoient pas des plus fortes, pour soutenir un Siége, & que Dresde en particulier sans un prompt secours auroit été perdue. Le Roy s'avança donc, & à peine fut-il au milieu de la Lusace, que les Armées Autrichiennes & celles de l'Empire, n'en attendant pas l'approche, abandonnerent toutes leurs entreprises, même Pirna & Sonnenstein, qu'elles avoient prises un peu auparavant, & se retirerent vers les frontieres de la Bohême, & ensuite en Bohême.

Je comprends bien, que les Russiens soyent battus, & que l'Armée Autrichienne à l'approche du Roy ait quittée le siége & le blocus de Neis & Cosel, & se soit retirée en Moravie; mais je ne comprends pas, que les Armées Autrichiennes de 130000. hommes, n'ayent pas fait des progrès en Saxe, après que Daun fût entré en Lusace. Il n'y avoit d'autre opposition que l'Armée du Prince Henri, ensuite celle du General Wedel de 8000. hommes, & à la fin, cel-

le

le de Dohna de 20000. cequi ne faiſoit en tout que 60000. hommes. Drésden, quoiqu'on en diſe, eſt une fortreſſe de peu de conſequence; Torgau l'eſt encore moins; & Leipzig ne ſe peut pas même compter parmi les fortreſſes. Huit jours tout-au-plus auroient ſuffis à s'en emparer, & ce temps étoit trop court, pour que le Roy pût marcher en Sileſie & en retourner. Au reſte, l'Elbe rendoit le transport de la Bohême très facile & commode; Sonnenſtein & Pirna n'étoient plus en chemin. Nonobſtant tous ces avantages & la facilité de ſe fixer en Saxe, ces Armées n'y firent rien, & abandonnerent l'Electorat à l'approche du Roy. A quoi en attribuer la cauſe? Ne la cherchons pas uniquement dans la valeur & l'addreſſe pruſſienne, il y en a peut-être quelques unes de l'autre côté qui ne ſont pas ſi difficiles à déviner. Le Roi de Pruſſe n'eſt pas ſeulement guerrier, mais auſſi grand Politique; il ſait l'art de ſe faire craindre aſſez par les Saxons, pour que ſes Ennemis ne trouvent perſonne qui ôſe ſe déclarer pour eux ou leur procurer la moindre choſe.

Pendant que l'Armée Ruſſienne appuyoit les Suédois, ces derniers eurent le courage de paſſer les bornes de la Pommeranie, & d'entrer dans la Marche; & qui ſait, s'ils n'accéleroient pas leur marche, pour

prévenir les Ruſſiens dans la priſe de Berlin? La bataille de Zorndorf appaiſa leur ardeur, & le retour de Dohna de la Saxe les fit rentrer dans le même trou d'où ils étoient ſortis, très incertains, ſi les Pruſſiens ne le boucheroient point par une bombardement, ou par un Siége en forme. Voilà l'Armée Suedoiſe pour la deuxiéme fois enfermée dans Stralſund, & les Pruſſiens maitres de leur Poméranie.

Les Ruſſiens n'étant pas pourſuivis dans leur retraite, parceque l'Armée de Dohna étoit neceſſaire en Saxe, crûrent encore faire un coup dans la Pomeranie, en emportant Colberg, ville & fortreſſe maritime, qui pour appuyer leurs operations leur auroit été très commode; mais après un bombardement peu different de celui Cuſtrin, ils ſe retirerent, déſeſperants d'en venir à-bout, & prirent leurs quartiers au de là de la Viſtule, pour ſe mettre à couvert des entrepriſes des partis pruſſiens, qui voltigent preſque ſans ceſſe. Si les faits Ruſſiens en cette campagne n'ont pas atteints le degré, qu'on s'en promettoit, ils n'ont pas laiſſés d'embarraſſer le Roy de Pruſſe, de l'empêcher de ſe prévaloir de ſes forces contre les Autrichiens, de ruiner une partie de ſes païs & la ville de Cuſtrin, & de transmettre à la poſterité des monumens de quelque reſte de barbarie. Ils

payerent cependant assez cher ces faits : la perte d'une vingtaine de mille hommes, de la caisse militaire & de plus de cent piéces de canon, surpassa de beaucoup leurs avantages, & mit le Roy de Prusse en état de bonifier à ses sujets une partie du dommage causé par les Russiens, par leur propre argent. Il le fit effectivement, à la ville ruinée de Custrin, & peu de temps après au païs, pour preuve qu'il ne manque par encore d'argent, & qu'au lieu de faire sentir le poids de la guerre à ses sujets par des taxes extraordinaires, qu'on a coutume d'établir pour fournir aux fraix de la guerre, il veut & peut en diminuer le poids par une libéralité qui a peu d'éxemples.

La ruine de la ville de Custrin est encore une preuve de ce que j'ai dit à l'occasion des fortresses Hessoises, savoir, que les villes fortifiées sont ruineuses pour l'Etat, & peu propres à se soutenir autant de temps qu'on soutiendroit une fortresse, égale en tout, mais sans une ville. Supposons, que les Russiens l'eussent bloquée de tous côtés, il est certain que la reduction de la fortresse auroit suivie de près la ruine de la ville: la misére des habitans, les vivres consumés par le feu & les incommodités innombrables qui en sont les suites inséparables, reduisent à rien & les forces de la fortresse & le nombre & la valeur

leur de la garniſon; par conſequent Cuſtrin auroit été priſe par les Ruſſiens, & la Marche ſoumiſe à leurs loix! toute la viteſſe du Roy à ſecourir la ville auroit été inutile. Peut-être que par ces exemples & par d'autres nous reviendrons peu-à-peu de nos préjugés, s'il eſt poſſible de revenir ſitôt des coutumes ancienner & univerſellement reçues. Si l'on voudroit remarquer, que les Anciens en fortifiant leurs villes, ſe regloient en cela ſur les circonſtances de leur temps, on verroit qu'ils avoient autant de raiſon à fortifier des villes, que nous en avons à faire tout le contraire.

Jusqu'ici les armes angloiſes, non obſtant le nombre immenſe de leurs vaiſſeaux, & les Armées formidables réunies contre la Pruſſe, avoient eues peu de ſuccés. Tout leur étoit contraire, ſoit qu'on ne prit pas les meſures convenables, ou que la france fût ſuperieure aux Indes occidentales & ſur mer. En effet la Marine françoiſe balançoit celle de l'Angleterre; mais cette égalité ne dura guéres. Semblable à un nuage elle s'éleva, ſe ſoutint quelque temps, & fût diſſipée par le vent. Ce Departement ſe trouva trop foiblement ſoutenu en France; on fit retirer les flottes dans les ports & on les desarma; deſorte que les Anglois augmentant les leurs, ſe rendirent maitres de la Mer, ce qui fit, que leurs affaires aux indes prirent auſſitôt une face

plus riante: Cap Breton fut reduit au pouvoir Anglois, on reprit succeſſivement le terrein pris par les françois ſur le continent, & aux indes orientales on fit quelques coups d'importance. Voila l'effet qu'eut la foibleſſe de la marine françoiſe, qu'on negligea, pour s'épuiſer mal à propos, pour une Diverſion dans le Païs d'Hanovre. Les Anglois ne ſe bornérent par là. Pour enerver la france en ruinant ſon commerce, ils bloquérent quelques ports, & prirent de ſi bonnes meſures, que peu de vaiſſeaux marchands, qui hazardérent d'entrer ou de ſortir, pûrent échapper à leurs vaiſſeaux de guerre, à leurs nombreuſes eſcadres & à leurs corſaires. Ils firent même quelques deſcentes en france, qui, quoiqu'on ne put pas atteindre le bût propoſé, influérent d'une maniére viſible dans les affaires generales. Le degât & la priſe des vaiſſeaux, les contributions, la ruine de pluſieurs forts, & le comblement de quelques Ports, augmenta toujours la derangement de la france, par la ruine du commerce; & ces flottes voltigeantes ſur les côtes de france mirent l'allarme par tout, & produiſirent en en même temps l'effet, que la france étant contrainte à faire garder ſes côtes, & même celles de la Flandre par plus de 100000. hommes, qu'elle auroit plus employer plus utilement, & que l'Armée hanovrienne ſe trouvoit

de

barraſſée d'une Armée plus formidable par le nombre, que par la maniere dont elle a été conduite. Tout le fruit de ces expeditions & deſcentes, ne ſe borna pas là: Tant que les Anglois firent la guérre offenſive ſur les côtes de France, l'entrepriſe françoiſe de faire une deſcente en Angleterre fut impoſſible, parceque la france ne put aſſembler un Corps de trouppes conſiderable ſans riſques que les Anglois ne profitaſſent des côtes dégarnies, & qu'un embarquement & les tranſports des trouppes, à la vue des Flottes toujours prêtes à tout événement, eſt trés perilleux. Les Anglois n'ayant donc rien à craindre de la france dans leur Isle, pûrent employer une partie de leurs trouppes ſur le Continent, & on y en envoya effectivement 10000. qui renforcérent l'Armée du Prince Ferdinand. Il eſt certain, que le Miniſtére Anglois en éxécutant les expeditions contre les côtes de france, a pris le meilleur parti qu'il pouvoit prendre; & qu'oiqu'on ne ſauroit nier, que ces expeditions ne coûtent des ſommes immenſes à l'Etat, on ſait que toutes les depenſes ſe font en Angleterre même, & que par conſequent l'Etat n'y perd rien dans le fonds. Une Armée Angloiſe ſur le Continent, ne coute pas autant, mais l'argent qu'elle depenſe eſt à pure perte. Si l'Angleterre prend des meſures ſi éfficaces dans la

ſuite, qu'elle les a priſe depuis peu, il eſt certain que la foibleſſe de la France augmentera, & qu'à moins d'y ſuppléer par la Politique, & que ſes Armées ſoient mieux conduites, elle ſera reduite à recevoir les loix que l'Angleterre lui veut préſcrire.

Pendant que les armes françoiſes aux Indes & en mer prirent la defenſive, celles de l'Allemagne commencérent à agir offenſivement. Les vuës françoiſes aboutiſſoient à reconquerir les païs de Brunſwic. Si elles s'y bornerent, c'eſt ce qui n'eſt inconnu. L'Armée Soubizienne, comme nous l'avons remarqués, trouvant peu d'obſtacles en Heſſe, ſe mit enfin en mouvement pour entrer dans l'Electorat d'Hanovre; mais ſoit par le deffaut des vivres ou parceque divers poſtes étoient occupés par le Prince d'Iſenbourg, l'entrepriſe fut retardée; on s'amuſa trop longtemps, & le ſecours que le Prince Ferdinand, occupant alors un poſte important ſur la Lippe, peu éloigné de Munſter, envoya en Heſſe ſous le general Oberg, fut ſi efficace, que le Prince de Soubize, craignant d'être coupé, fut obligé de hâter ſa retraite vers Caſſel. Les meſures du Prince Ferdinand étoient ſi bien priſes, que ſi le General Oberg, mal informé de la ſituation & du nombre d'un petit corps françois à 4. lieues de Caſſal, peut-être trop circonſpect & prévoyant, l'eut attaqué

qué ou passé, il se seroit rendû maitre & de Cassel & du poste que l'Armée françoise occupa quelques jours aprés, & il auroit bien embarrassé les françois. Celui-ci voyant le peril qu'il courroit, decampa, se mit en marche, & prit en toute diligence le poste entre Cassel & le Weissenstein. L'Armée Soubizienne le joignit bientôt, & Oberg voyant l'impossibilité de tenter quelque chose contre un Armée placée dans un poste si avantageux, fortifié au surplus, passa la Fulde, & pour couvrir l'Electorat d'Hanovre se posta entre Cassel & Minden. Les François revenus de leur consternation & renforcés par plusieurs detachemens, s'emparerent du Poste de Sangershausen, & engagerent l'affaire de Lutterberg. Le General Oberg ne trouvant pas la partie egale, aima mieux se retirer, en laissant le champ de Bataille & l'honneur de la journée aux françois, que d'hazarder le tout pour le tout; aussi cette affaire n'eut d'autres suites, si non que les françois se retirerent à leur tour à Cassel, & de là ensuite dans la Wetteravie, abandonnant en peu de jours le fruit de toute une campagne. Il n'y eut que Marbourg qu'ils gardérent, en prennant leurs quartiers dans la Wetteravie, le long de la Lahne, du Rhin & du Mein.

L'Armée du bas Rhin fit son possible à gagner du terrein dans la Westphalie, mais

quoique fort ſuperieure à l'Hanovrienne & ſecondée par celle du Prince de Soubize, graces aux bonnes diſpoſitions du Prince Ferdinand, elle ne pût penetrer même jusqu'à Lippſtad; & ne pouvant pas même ſoutenir ce terrain pendant l'hyver, elle ſe vit forcée de ſe rétirer, & de prendre ſes quartiers le long du Rhin, pendant que l'Hanovrienne prit les ſiens dans la Weſtphalie, & éprouve la difference de ceux des environs de Stade d'avec un païs, qui n'eſt ni ennemi, ni ami, ni neutre.

Voyons maintenant à quoi ſe reduit le ſuccès de cette Campagne. Les affaires Ruſſiennes, Autrichiennes, Suedoiſes, & de l'Empire ſont ſur le même pied, qu'elles étoient au commencement de cette Campagne. Ni l'un ni l'autre a gagné une pouce de terrein. Les Autrichiens ſont dans leurs bornes; les Suedois à Stralſund, les Ruſſiens en Pruſſe, & l'Armée de l'Empire dans l'Empire. Quels avantages ont-ils eus? Les Autrichiens & l'Armée de l'Empire ont inondé la Saxe de troupes, mais ſans faire le moindre dommage au Roy de Pruſſe. Les Ruſſiens & les Suedois en ont cauſé à la Pomeranie & à la Marche, mais l'Artillerie & la caiſſe de Guerre Ruſſienne les a dedommagée en partie, & il coûtera bien cher à la Pomeranie Suedoiſe, pour ſuppléer le reſte. On a perdu de part & d'autre beaucoup de monde & d'argent.

Voilà

Voilà les avantages & la perte égale des deux côtés. Mais n'oublions pas que le Roy de Prusse a subsisté quelque temps dans la Moravie & dans la Bohéme, qu'il a fait lever des Contributions en franconie, & que le Mecklenbourg lui fournit bien des choses nécessaires à la guerre ; rémarquons, qu'il est le prémier à réparer la perte en hommes & en tout ce qui a relation à la guerre, & quil va se montrer encore plus formidable sur la scéne en 1759. D'ailleurs outre ce qu'il ramasse de tous côtés, les subsides qu'il reçoit font que l'argent ne lui manque pas encore, & nous verrons que la situation prussienne surpasse de beaucoup celle de ses Ennemis. L'argent est le nerf de la guerre; Qui n'en manque point a l'avantage sur celui qui en manque. Faut-il des preuves, que le Roi de Prusse en a? demandons aux sujets prussiens, s'ils payent des impots extraordinaires? au contraire il fait des liberalités, comme on là vû, a la ville de Custrin & à ceux qui ont soufferts par les Russiens. Les subsides Anglois ne sont-ils pas une source intarisable, qui inondera son trésor? Peut-on dire la même chose du coté opposé? Il s'en faut bien; les moyens de subvenir aux fraix de la guérre & à la réparation des pertes, sont ou insuffisants ou tirent en longueur, & influent necessairement sur le mauvais succès

de la guerre. Si l'on ne convient pas, que les prussiens pendant cette Campagne ayent eus des avantages réels, on conviendra au moins, qu'elles se devéloperont dans la suite par les consequences tirées de l'argent, de la viteſſe à réparer les pertes & de l'addreſſe à former les Armées; & on conviendra encore, que, si les opérations hanovriennes ont une influence dans les affaires Prussiennes, comme elles l'ont réellement, il est évident, que les avantages du Roy de Prusse sur ses ennemis pendant cette Campagne sont d'autant plus grands, que les Hanovriens occupent des Païs d'où ils tirent des contributions, & couvrent les prussiens; au lieu qu'avant l'ouverture de la Campagne, les François étant maitres de la basse saxe, menaçoient & la Marche, & l'Electorat de Saxe. Cependant il faut avouer que les François en abandonnant la Westphalie, le Païs d'Hanovre & la Hesse aux Alliés, n'ont pas mal choisi, en établissant leurs quartiers d'Hyver dans le Païs de Cologne & dans la Wetteravie, où ils se sont emparés de Giesen par force, du moins simulée, & de Rhinfels & de Francfort (*) par supriſe, quoi-

(*) On trouve étrange que les François se soient emparés de Giesen, de Rhinfels & de Francfort, & qu'ils voudroient encore Ehrenbreitstein, Coblentz & Mayence. Mais on comprendra, qu'on a tort, si l'on considere que ces Places peuvent leur paroitre nécessaires en cas d'une entreprise de la part des Hano-

quoiqu'on pretende que l'on étoit convenu du contraire; mais enfin la convenance changeant, & se trouvant le plus fort, on ne peut exiger qu'on ne s'empare point de places qu'on trouve

novriens. Il est donc de leur Convenance, d'en prendre possession, & comme ils sont les plus forts, & par consequent les maitres dans ces contrées, il est très naturel, qu'ils prennent leurs précautions comme ils veulent. Le Droit de convenance paroit d'ailleurs le Droit de la guerre présente, comme le témoigne la Saxe. Si on oppose, que le Roi de Prusse n'a pas été reçu dans cet Electorat comme ami, allié & même garand de la liberté & du Repos de ce Païs, comme les François le sont pour l'Empire; on y repond, qu'on ne doit pas leur reprocher l'abandon des païs alliés aux ennemis, & qu'ils viennent prendre dans les villes & païs amis, de bons quartiers d'Hyver; car comment prétendre, qu'après avoir amené à grands fraix en Allemagne une grande partie de leurs Troupes, & déclarant comme ils ont fait, qu'ils ne pretendent aucune acquisition pour eux, ils veuillent rester l'hyver dans des païs déja épuisés. D'ailleurs qui ôseroit croire, qu'ils fussent gens à se sacrifier, purement & scrupuleusement pour le service de l'Empire? Ils ont à faire une Diversion aux Forces & aux fonds Anglois, en les obligeant de leur faire tête dans le continent de l'Europe. N'a-t-on pas vû, que l'Angleterre peu à peu s'interesse essentiellement dans la présente guerre d'Allemagne, où l'on n'auroit pas crû, qu'elle voulût prendre d'autre part, que par des subsides au Roi de Prusse; & l'Armée Hanovrienne s'accroitroit-elle si fort, si elle n'avoit pas remporté plusieurs avantages & obtenus ses quartiers d'Hyver à Munster, Paderborn, Hildesheim, &c.? On voit donc bien la raison pourquoi il a fallu se rétirer de

la

trouve néceſſaire d'occuper, & alors on le fait de la maniére la plus douce poſſible! cequi a attiré au Prince Conquerant le compliment, qu'il faiſoit revivre les Siécles où les Romains acquerroient

la Weſtphalie, d'Hanovre & de Caſſel. Or cela étant, il eſt naturel que les Garands de la Paix de Weſtphalie ayent entre leurs mains:

1*mo* HANAU. Ce Comté n'appartient pas, il eſt vrai, au Landgrave de Heſſe, & même le Prince hereditaire en a fait réſignation à ſes Enfans, qui ſont en tutelle, & ne peuvent naturellement avoir aucune part au délict réel ou non de leur Tuteur. Je dis réel ou non, car il faut avouer, qu'on ne lui réproche dans le fonds que d'avoir donné des Troupes à la ſolde de l'Angleterre, tout comme le Pallatinat, Wurtemberg, les Suiſſes & d'autres Etats de l'Allemagne en donnent à la France, ſans qu'ils ſoyent pour cela conſiderés comme Parties belligerentes; on peut dire encore que le Landgrave de Heſſe a donné libre paſſage par ſes Etats: mais tout cela n'empêche pas, qu'on n'aye des Raiſons de régarder & traiter ces Païs comme ennemis.

2*do* GIESEN. C'eſt une Place forte qui couvre tellement la Wetteravie, que les Hanovriens & Heſſois ne peuvent ſans grand risque s'avancer, pour troubler les quartiers d'Hiver qu'on s'eſt choiſi dans cette Partie de l'Empire. C'eſt donc une Raiſon bien ſuffiſante d'en prendre poſſeſſion de maniere ou d'autre.

3*tio* RHYNFELS, Fortreſſe importante ſur le Rhin. Toute l'Europe a été étonnée, que les François ne s'en ſoient pas emparés il y a longtems; mais on s'eſt contenté jusqu'à preſent, de la laiſſer jouir d'une eſpece de neutralité, & de paſſer & repaſſer librement le Rhyn ſous ſon canon. Mais enfin on a trouvé néceſſaire, & dès-là il ne convient

plus

roient des Villes & des Peuples ſans verſer du ſang; Mais ce Prince, plus modeſte que ces payens, ne veut pas comme eux, pas des medailles transmettre à la Poſtérité la memoire ſes grandes Actions.

Il plus de laiſſer les Heſſois maitres de troubler la navigation quand ils le voudroient : c'eſt pourquoi l'on s'en eſt emparé, & cela à improviſte; je dis par ſurpriſe, pour ménager la vie de ſes gens. C'eſt donc en vain qu'on prétend, que les Troupes Françoiſes en auroient agi plus noblement en ſommant cette Place, parcequ'on prétend que la Garniſon de 5 à 600. Miliciens étoit trop foible pour refuſer de ſe rendre, cette Garniſon ne pouvant point entreprendre de défendre non ſeulement la vieille, la nouvelle ville & Sangershauſen, mais non plus les fortifications étendues, le chateau, la Fortereſſe & les fortifications ſituées à l'autre bord du Rhyn, nommées le Katz &c.

Et *4to.* FRANCFORT, dont la ſituation, la grandeur, le Commerce & les autres circonſtances rend la poſſeſſion très utile, & ſur tout eſt très convenable pour y établir le quartier Général. Cela doit ſuffire pour juſtifier la priſe qu'on en a faite, quoique cette ville prétende qu'on lui a donné parole réſpectable, de ne pas attenter ſur elle. La raiſon pourquoi on s'en eſt emparé par ſurpriſe, c'eſt pour épargner l'effuſion du ſang non ſeulement, mais auſſi pour ne pas ſe morfondre au milieu de l'Hyver en la ſommant, & en cas de réfus en l'attaquant de vive force. On ſent bien, qu'il convient d'éviter qu'on ne ſoit accuſé d'agir de violence ouverte, contre une ville libre Imperiale telle que Francfort. Cela auroit pu faire maturer le mécontentement qui paroît germer déja dans divers Etats de l'Empire, qui ſe plaignent de ces Troupes. Les quar-

tiers

Il eſt ſurprennant, que le Roy de Pruſſe depuis 3. années ait fait & ſoutenû la guerre contre les Puiſſances les plus formidables de l'Europe, & toujours avec avantage; mais ce qui

tiers qu'elles prennent, les livrances qu'elles exigent & payent ou non ſelon la convenance, au lieu de les achetter comme les Commiſſaires de l'Armée de l'Empire, & enfin les dépenſes en bois, douceurs &c., tout cela fait qu'on ſe plaint que ces Troupes ſont moins utiles & plus à charge à l'Empire qu'elles ne devroient l'être. Mais il a déja été remarqué plus haut, que c'eſt à tort qu'on ſe plaint d'elles. N'obſervent'elles pas un bon ordre, & ſi on ſe trouve lezé, on ne peut pas ſe plaindre, qu'on n'en agis avec la plus grande politeſſe. D'ailleurs ne doit'on pas de la reconnoiſſance pour la Diverſion que les François font, ſi non au Roi de Pruſſe directement, du moins à ſes Alliés, les Anglois? Car pour ce qui eſt du Roi de Pruſſe, les Armées de S. M. l'Imperatrice-Reine, & de la Ruſſie, & de la Suede, & de l'Empire, ſont ſeules capables de ſubjuguer toutes les forces pruſſiennes, ſi elles le veulent. Les François croyent avoir pris le parti le plus ſage, en ne s'occupant que de la Diverſion ſusdite contre les Anglois. Et comme ils ont cette année-ci plus de 20. mille recrues, ils croyent ne devoir pas s'hazarder comme les campagnes paſſées, & par conſequent devoir ſe mettre en ſûreté dans leurs quartiers, & pour qu'ils le puiſſent d'autant mieux, il leur convient d'avoir la poſſeſſion de toutes les bonnes Villes, ainſi que des Fortreſſes le long du Rhyn, pour empêcher qu'il ne prenne envie aux Hanovriens de ſe procurer à eux mêmes ces quartiers. Car au bout du compte la Weſtphalie, Hanovre, & la Heſſe ſont déja aſſez ruinés, & il faut de néceſſité que les François & le Prince Ferdinand employent toute leur Politique pour n'être pas obli-

qui eſt encore plus ſurprennant, ce ſont ſes faits & ſur ſes marches pendant cette Campagne. En effet, qui ne ſeroit pas étonné de voir une & même Armée faire le ſiége de Schweidnitz, marcher en Moravie, aſſiéger Olmutz, ſe rétirer delà, harcelée à chaque pas par les Autrichiens juſqu'aux frontiéres de la Sileſie: & cette même Armée, enſuite harcelée, diminuée & fatiguée, marcher cependant encore à Cuſtrin, battre les Ruſſiens, en diminuant elle même dans le nombre & en forces, neanmoins retourner faire tête à l'armée formidable de Daun, qui menace d'entrer dans la Marche, qui ſurprend le Camp de cette Armée, la bat & diminue encore: & non obſtant tout cela, cette même Armée, qui a tant ſoufferte par les ſiéges, par les marches, cette Armée encore dechirée quoique victorieuſe, par la Bataille de Zorndorf, battue à Hochkirchen, fait lever le ſiége de Neiſſ & le bloccus de Coſel, de Dreſden, de Torgau & de Leipzic, & qui plus eſt, chaſſe les ennemis de la Sileſie & de la Saxe.

obligés de reſter dans ces Pays epuſés. D'ailleurs il ne convient pas aux François de s'éloigner trop du Rhyn, & par conſequent ils ne peuvent penſer à chercher leurs quartiers ſur le Haut Meyn & dans la Franconie; c'eſt au Prince Ferdinand à s'evertuer contre l'Armée de l'Empire, pour établir une partie de ſon Armée dans ce Pays-là; cequi l'affoibliſſant en Weſtphalie, les François pourront y faire une Campagne courte mais glorieuſe, & cela reduira l'Angleterre à de nouveaux embarras, & peut-être à faire d'autant plutôt la paix.

Saxe. Et comment cela? Peut-être qu'une Bataille decisive a operé cet effet merveilleux? non. On n'attendit pas cette extrémité. Le bruit de l'approche du Roy y suffisoit. Venir voir & vaincre étoit le fait de César; mais venir & vaincre sans voir a été reservé au heros de cette guerre & de ce siécle. Il faut qu'on soit extrêmement partial, pour ne pas avouer qu'il y a quelque chose de grand & de surprennant dans ces faits-là. Les changemens successifs de cette Armée, tantôt en la renforçant, tantôt en renvoyant quelques Regimens, ne sont pas si considerables, qu'on puisse dire que ce n'étoit à la fin plus la même Armée comme au commencement. La Voix du Public & de la Postérité sera du moins, que si on a vû des faits pareils; du moins il est étonnant que tant de choses se soient faites dans pareilles circonstances, & dans une seule Campagne. Quand on suit cette Armée par le chemin le plus court de la Silesie en Moravie, puis retournant de là en Silesie, puis en Lusace, & delà à Custrin, revenir ensuite en Lusace & Silesie, & retourner à Dresden, fait un chemin de 180 lieues d'allemagne. Qui fait les difficultés que les Armées recontrent, qui marchent en presence de l'ennemi, sera surpris de ces Marches, qui sont accompagnées de tout ce qui les rend difficiles, fatigantes, & lentes. Une Armée pareille est donc d'autant plus formidable qu'elle est aguerrie, & peut être de grand service dans la suite de la Guerre.

LE
POINT D'APPUI
ENTRE
L'EMPIRE ET FREDERIC,
OU
Lettre d'un Patriote Allemand à un de ſes Amis, ſur ce ſujet.

Vous n'ignorez pas, que pour vous complaire je mets en œuvre tout ce qui peut vous faire quelque plaiſir, ſans néanmoins oûblier ce que je me dois à moi même & à la vérité. Vous êtes, ſoit dit entre nous, grand & aveugle Partiſan du Roi de Pruſſe. Vous penetrez mes vuës, & vous devinez pourquoi j'ai choiſi cette matière préférablement à d'autres. Mais il y a pluſieurs Raiſons qui m'y engagent.

Lors de la prémière Campagne en Siléſie, le Roi de Pruſſe étant rétourné à Berlin, les trois Princes de Wurtemberg y arriverent auſſi, accompagnés de Madame leur Mere. Comme j'étois de leur ſuite, j'avois l'occaſion d'y admirer les grandes Qualités du Roi de Pruſſe, & je révére encore aujourd'hui ce Grand Roi; Mais ma véneration n'eſt point aveugle. J'admire en lui ce qu'il y a de louable, ſans pourtant me laiſſer entraîner à applaudir à toutes ſes Entrepriſes, avant que d'en avoir examiné les vuës & les vrais Reſſorts, autant que je puis les diſcerner.

Il eſt juſte de commencer par la Religion. Le Roi de Pruſſe a été nommé dans tous les Ecrits Pruſſiens publics & particuliers, qui ont parû jusqu'ici, *le Protecteur des Proteſtans.* Mais, comme on n'entend point parler pendant cette guerre, d'une perſecution contre les religions tolerées dans l'Empire, je ne comprends pas, qu'on veuille faire valoir ce prétexte, & ériger ce Roi en deffenſeur des proteſtants, une guerre de Religion n'étant aucunement à craindre. Il faut par conſequent, faire rémonter ce titre, à des tems plus réculés. Il eſt notoire que dans la guerre de Siléſie en 1741. le Roi accorda des Prédicateurs à quelques Communautés de la Confeſſion d'Augſpourg dans la haute & dans la Baſſe Siléſie, avec cette Réſtriction pourtant: qu'il n'en reſultât le moindre inconvenient pour les Catholiques.

Ce procedé ne laiſſa pas d'éveiller l'attention du Siége de Rome, comme conſte par un Bref adreſſé à toutes les Puiſſances attachées à l'Egliſe Romaine, contenant: que tous les Princes à qui la Conſervation de la foi catholique ténoit à cœur, dévoient unir leurs forces, pour prévenir les ſuites d'une telle Entrepriſe; qu'il y alloit du bonheur de l'Egliſe, & qu'il étoit à craindre, que l'héréſie ne gagnât tous les Etats où la foi Catholique ſe conſervoit encore dans toute

ſa

ſa pureté. Mais le Sage Roi ſçût eluder ce ſoupçon dans deux Réſcrits adreſſés à Son Miniſtre à la Diète de Ratisbonne, qui perſuadoient : que bien loin d'empécher perſonne dans l'Exercice libre de ſa Réligion, Sa Majeſté protégeroit & maintiendroit un chacun dans la pleine & entière jouiſſance de ſes Privileges, Droits & Prérogatives, ſoit dans le ſpirituel ſoit dans le temporel; que c'étoit méconnoitre Sa Majeſté, que de Lui attribuer un Eſprit de perſecution, vû que perſonne n'étoit incliné pour la tollerance autant qu'elle; que Sa Majeſté n'agiroit jamais & en aucune façon contre ce qui a été ſtipulé dans la paix de Weſtphalie pour les trois Religions autoriſées; qu'au contraire, Elle ſeroit fort indignée, ſi ſous Son Regne & dans tous les lieux de ſa domination, quelque Catholique pouvoit ſe plaindre du moindre tort, ou de la plus légere violence. Ces paroles parurent ſi ſinceres, que le Pape (Benoit XIV.) adreſſa depuis un bref de félicitation au Roi de Pruſſe, lors de la paix conclüe par ce Monarque en 1743.

Cequi acheva de raſſurer le parti Catholique fut la liberté que ſa Majeſté Pruſſienne donna de batir une Egliſe Catholique à Berlin; on ſait même que ſes bienfaits en hatérent les progrès. (*)

(*) 2 Mais

(*) Voiez l'Epitre de Voltaire au Cardinal Quirini, & le bref du Pontife au Roi de Pruſſe.

Mais à quoi ſert tout cela? me répliquerez vous. Il ne s'en ſuit pas, que le Roi ſoit particulierement le Protecteur des Proteſtans; ſes démarches annoncent plutôt le contraire. Patience, en ſupoſant avec lui qu'il établiſſe le Répos & la paix pour les trois Religions autoriſées dans l'Empire, je veux etendre la matière & dire un mot ſur la protection prétendüe qu'il accorde aux Proteſtans en particulier : ceux de Hongrie, qui ſe crurent opprimés en 1744. par la cour de Vienne, eurent Récours au Comte de Dohna, miniſtre de Berlin, pour engager ſon maitre d'interceder pour eux. Cet Envoié après avoir reçu l'Inſtruction, dévoit faire la Répréſentation dans ces termes : *Sa Majeſté Pruſſienne ne pouvant pas réfuſer ſa Protection à tous ceux de la Religion Evangelique, ſur tout quand ils la demandoient ardemment*, ce Monarque, en Qualité de Protecteur prioit donc, de ſa propre part, auſſibien que de celle des Proteſtans affligés, l'Imperatrice Reine, de faire ceſſer ces plaintes; d'autant plus, qu'il étoit à craindre, que les ſuites, plus dangereuſes encore, ne s'en répendiſſent dans l'Empire: autrement Sa Majeſté Pruſſienne ménaçoit d'uſer de répreſailles contre ſes ſujets Catholiques Romains in Siléſie. Ah! c'eſt à ces traits, vous recrierez vous, que je réconnois mon véritable Protecteur, qui depuis, ſur

de

de pareilles plaintes, a ménacé pluſieurs fois d'uſer de répreſailles, en demandant toujours avec affectation, qu'on fit ceſſer les pretendües perſecutions exercées contre les proteſtans. Eh bien ! je veux donc, pour l'amour de vous, convenir de cela ; Mais d'où vient (le Roi de Pruſſe ayant aſſuré de ſa protection les trois Réligions réçuës dans l'Empire) eſt-il appellé expreſſement, le Protecteur des Proteſtans ? Debaraſſez moi de ce doute, & je vous ferai juſtice. Le Symbole du Roi publié & diſtribué à la Diète de Ratisbonne, déclare franchement, que le Roi ne croit à aucune de ces trois Réligions en particulier, il s'appelle un Chretien réformé.

Le Roi de Pruſſe a ſouvent fait ſes efforts pour acquerir le Directoire du Corps Evangelique, que le Roi de Pologne Electeur de Saxe tient encore : l'incertitude de ſa croiance en étoit le ſeul obſtacle. Mais à quoi tient-il donc, que les Lutheriens mêmes ne veulent pas généralement réconnoitre cette protection offerte ? je crois en vérité, que ce ſont plutôt des vuës politiques, qui ont fait agir le Roi de Pruſſe dans ces affaires de Religion, ſoit à l'égard des Catholiques ſoit à l'égard des Lutheriens. Ainſi, ſi l'intention de ce Prince n'eſt pas pure & n'a pour unique fondement la Religion, on ne pourra à mon avis lui faire un merite de

ſon zéle envers l'Empire. Néanmoins, je veux que vous me convainquiez du Contraire, & je me rendrai avec plaiſir à des Raiſons ſolides. Je vais encore plus loin dans mes Reflexions ſur les prétendus ſervices rendûs par le Roi de Pruſſe à l'Empire. Je ne ferai pas mal, d'examiner auſſi à qui la Paix & le Répos dans l'Empire ſont rédévables de leur Conſervation? Eſt-ce à ſa vigilance? la déclaration que le Roi faiſoit faire aux Miniſtres étrangers à ſa Cour, peu de tems avant ſon départ de Berlin, & avant l'irruption en Siléſie, le 16. Dec. 1740, contient en termes exprès: que Sa Majeſté Roïale avoit pris la Reſolution de faire entrer une Armée en Sileſie, proteſtant que ce n'étoit nullement par haine contre la Cour de Vienne, ni dans l'Intention de troubler le Répos de l'Empire. Mais ſans appeller, à vôtre grand déplaiſir, cette Proteſtation, une proteſtation contraire aux faits, je vous laiſſe à juger, ſi après la mort de l'Empereur Charles VI. de glorieuſe mémoire, le répos dans l'Empire n'a pas effectivement été troublé par cette irruption en Siléſie, qui enſuite donna lieu à d'autres évenemens? Comme j'ai obſervé, dés le commencement de ma lettre, que j'avois la Coutume d'examiner les vuës des entrepriſes avant que de me ranger à un parti, tel qu'il ſoit,

il

il vous ſera aiſé de penetrer mon ſentiment. Dans l'Entrevuë que nous avons eüe dernierement, il vous plut de regarder comme une attention très patriotique du Roi de Pruſſe pour l'Empire, la Prolongation du terme de l'Election qu'il ſolicita auprès de l'Electeur de Maïence, qui l'avoit fixée au 27. Fevrier de l'an 1741. par ſa lettre d'intimation. Vous ſoutenier que l'Electeur de Brandenbourg avoit jugé àpropos de prolonger de trois ou quatre mois le terme légal de l'Election deja marqué, pour applanir pendant cet intervale de grandes difficultés, qui ſe trouvoient encore ça & là, & pour pouvoir vaquer après cela, d'autant plus tranquilement, à l'objet de la Capitulation & en venir à l'Election même; la façon génereuſe de penſer de ce grand Roi, paroiſſoit ſurtout par l'attention qu'il avoit alors d'écarter toute difficulté qui pourroit apporter le moindre obſtacle à la grande affaire de l'Election. C'eſt fort bien penſer! quoique je vous dis dans le tems mon ſentiment, vous me permettrez de le répéter ici. La Pruſſe & l'Autriche étoient alors en guerre; c'étoit uniquement ces Circonſtances qui faiſoient agir le Roi de Pruſſe; & ſur tout le deſſein de contribuer de tout ſon poſſible, à exclure la maiſon d'Autriche de la dignité Imperiale, faiſoit mouvoir les reſſorts dont la cour de Berlin ſe

ſervoit pour démander cette prolongation. Peut-être qu'il étoit d'autant plus néceſſaire d'avancer cette importante affaire, ainſi que l'Electeur de Tréves l'inſinua dans ſa lettre du 20. Janvier 1741. à l'Electeur de Maïence, où il dit que l'Invaſion pruſſienne, étoit plutôt un motif d'avancer l'Election d'un nouvel Empereur, que la réculer, contre la premiere Loi fondamentale de l'Empire ; on ſavoit auſſi, que non obſtant les grands troubles de la guerre de 1658. le terme légal de l'Election n'avoit pas été prolongé, mais qu'on avoit d'abord tenté une Compoſition à l'amiable, ſous la médiation même du College Electoral. Vous avez la liberté d'en croire ce qu'il vous plaira, & on ne m'ôtera pas le même privilege, pour peu qu'on veuille être convaincu par des raiſons.

Or que m'oppoſerez vous donc à l'Alliance defenſive faite en 1742, entre l'Angleterre, la Pruſſe et la Ruſſie? Je vous entends, ce me ſemble, vous recrier encore, que cet évenement eſt un nouveau ſervice rendu par l'immortel Roi de Pruſſe à l'Empire. Doucement : les traités conclus éclairciront le tout. L'Angleterre & la Pruſſe s'engagerent mutuellement à defendre non ſeulement la Religion proteſtante dans leurs Etats, mais auſſi et principalement leurs Etats mêmes, contre toutes

les

les atteintes qu'on pourroit leur porter. Dans le traité avec la Ruſſie, la Siléſie fut garantie au Roi de Pruſſe, et la Succeſſion de la Ruſſie au Prince de Holſtein. Vous vous arrêtez, Monſieur, uniquement à un Examen trop ſubtil de cette *Protection* accordée à la Réligion Proteſtante; mais moi, j'examine auſſi les autres Points. Le prémier, il eſt vrai, relatif à la Réligion Proteſtante, n'eſt pas à négliger. Hanovre avoit Raiſon de s'attacher à la Réligion, car la ſucceſſion de cette maiſon en Angleterre en dépend en plus grande partie. La Pruſſe pouvoit aiſement accorder ce point, j'ai déja parlé plus haut de ſon zéle pour la Religion. Son prémier but étoit la garantie de la Siléſie, nouvellement conquiſe. Cette garantie ſuivit immediatement le traité de Breslau & de Berlin. N'auroit-ce pas été, du côté de la Pruſſe, le véritable & principal but de ces traités? Je ſuis fort porté à le croire, pardonnez-le moi mon ami! & quel ſervice rend-on à l'Empire en voulant en violer les loix? On ſe ſouvient que le different ſur la Dictature de l'Electorat de Maïence a fait beaucoup de bruit dans l'Empire en 1743. & 1744. La Reine d'Hongrie tachoit de pourvoir à ſa ſureté par un triple Document, ſavoir, de la Boheme, de l'Autriche & de la Bourgogne, qu'elle vouloit que la diette lui aſſurât; l'Electeur de Maience d'alors en refuſoit la dictature; après ſa mort, qui arriva le 21. de Mars, ſon Succeſſeur fixa au 23. Sept. le jour pour la dictature de ce Document de réſervation; le commencement & la Signature en furent en

même tems annoncés par un écrit, ainſi il fut en quelque maniére légaliſé.

Là-deſſus il parut un Reſcrit Imperial du 28. Sept. 1743. aux Etats de l'Empire; un autre à Hanovre du 22. de Novembre, & un Décret de Commiſſion, du 11. de Decembre. Mais Le Roi de Pruſſe Electeur de Brandenbourg fit plus, il s'érigea en Defenſeur de la dignité Imperiale; Il ne prit pas en bonne part la dictature que l'Electeur de Maïence avoit favoriſée, & il ſoutint dans ſon Ecrit du 8. Octobr. 1743. que l'affaire devoit être portée à l'Empire par un décret de Commiſſion Imperiale. Il envoïa auſſi en 1744. au Comte de Dohna ſon Miniſtre à Vienne, une Déclaration, ſavoir, que: Bienque Sa Majeſté ait amplement inſtruit le Comte de Dohna dans le Reſcrit du mois de Novembre, de ſes Sentimens ſur ce qui régarde la Dictature du Pro-Mémoria de la Reine avec les Documens de Réſervation ainſi dits; & pour quelles Raiſons on ne pouvoit nullement approuver cette Dictature, & particulierement la maniere dont on l'avoit mis en exécution, mais qu'il falloit plûtôt s'oppoſer neceſſairement à ce procedé; & inſiſter à y remedier; qu'elle vouloit néanmoins faire connoitre encore au Miniſtére de la Reine d'Hongrie: qu'on laiſſoit en ſon lieu 1): Si par ces proteſtations données à la dictature par l'Electeur de Maience, on avoit eu l'intention ou non, de ſoumettre à la Diètte la validité de l'Election faite d'un Emperur? Cependant, qu'il étoit manifeſte, que par les expreſſions piquantes & injurieuſes qui s'étoient gliſſées dans les proteſtations, la validité de l'Election de l'Empereur étoit publiquement conteſtée; que l'on inſinuoit par là, quoique indirectement, aſſez clairement pourtant: qu'on ſe réſervoit de combattre l'Election elle même, & de ne pas ſe deſiſter de cette Contradiction avant que d'avoir obtenu ſatisfaction & ſûreté, & d'en faire par conſequent un objet à traiter lors de la paix. Qu'il falloit neceſſairement, que Sa Majeſté s'oppoſât à de pareils principes, & ne ſouffrît point, que jamais

mais on traitât sur la validité de l'Election légitimement faite. 2) En second lieu le Ministre Prussien parlant des rescripts circulaires, insistoit qu'on en bannit les expressions choquantes dont quelques Electeurs & Princes de l'Empire se trouvoient offencés. Et 3) en troisième lieu, il s'expliquoit sur le pretendu Consentement de la Cour de Prusse; & comme on n'avoit jamais communiqué ces Ecrits à cette Cour, ni demandé la dessus son sentiment, Elle ne les avoit donc pas pû approuver &c. Mais sans me méler aprésent de la validité ou de l'invalidité de cette dictature, dont la défense se trouve principalement dans les écrits Hanovriens du 25. Octobr. 1743. & du 7. Janvier 1744., outre ceux de la Reine d'Hongrie, je veux alleguer quelques Circonstances, touchant le Service que le Roi de Prusse pretend avoir rendu par là au Chef de l'Empire. Sa Majesté soutenoit alors, qu'on devoit s'abstenir, dans tous les Réscrits Circulaires, des Expressions améres & choquantes. Mais tout le monde se souvient encore du Gravamen que, pendant cette guerre, ce Roi porta à la Diete de Ratisbonne contre l'Electeur de Maïence, pour avoir refusé la Dictature de quelques Exhibés Prussiens, à cause des Expressions choquantes qui s'y trouvoient. Comment donc ce Roi veut-il maintenant faire valoir uniquement en sa faveur & en contradiction de la Diète, ce qu'il avoit contredit precédemment dans les Ecrits de la Reine d'Hongrie, & dont il se faisoit un merite particulier auprès du chef de l'Empire. Si les Protestations faites en termes choquans par un Etat de l'Empire, pour la Réservation de ses Droits, sont réjettables dans un tems, & non pas denoncées à la Dictature; le même obstacle doit subsister dans un autre tems, quand les Circonstances sont les mêmes. Tirez-moi de mon embaras, supposé que vous ne soiez pas dans la même incertitude, & dites moi je vous prie, si l'Allemagne doit rendre à ce sujet de grandes actions de graces au Roi de Prusse? Le College Electoral a declaré ce procedé de la Cour de Berlin, dans un Concluſum du 11. Febr.

11. Febr. 1757, violent, contre l'ordre & les Constitutions, & conſequemment nul. Sapienti Sat! le Traité d'Union conclu à Francfort le 22. de May 1744. entre ſa Majeſté Imperiale, le Roi de Pruſſe, l'Electeur Palatin, & le Landgrave de Heſſe Caſſel, & ratifié le 6. Aout, eſt remarquable; c'eſt en vertu de ce traité qu'on devoit ſonger à terminer la guerre entre la Cour Imperiale, & celle d'Hongrie, & rendre la paix à l'Allemagne; à rémetre ſa Majeſté Imperiale en poſſeſſion de ſes Etats héréditaires, avec une ſatisfaction ſuffiſante, & à s'oppoſer avec force aux progrès des Armes de la Reine d'Hongrie. Quelque belle apparence que puſſent avoir les objets de cette Convention pour le bien & le Répos de l'Allemagne, vous vous ſouviendrez peut-être encore des doutes que j'en avois alors. Il eſt conſtant, que le Roi de Pruſſe ayant fait ſa paix avec la Reine d'Hongrie, il n'y avoit aucune Raiſon qui put l'obliger d'entrer bientôt après dans une Alliance offenſive contre cette Princeſſe. Auſſi eſt-il généralement connu, que la Cour de Vienne pretendoit être inſtruite d'un Article ſecret de ce traité, à ſavoir, que l'Empereur auroit l'Autriche ſuperieure & la Boheme; & le Roi de Pruſſe la Haute Siléſie avec les Cercles de Boheme ſitués entre l'Elbe & les frontières de Saxe. On proteſta fort contre l'Exiſtence de cet Article ſéparé, dans un Ecrit Imperial du 31. d'Août, comme auſſi du Coté de la Cour de Pruſſe. Mais on ſût à quoi s'en tenir: & ſi du Coté du Roi de Pruſſe ſon principal but étoit l'affermiſſement du Répos en Allemagne? en conſiderant les Circonſtances d'alors, on pourra apprecier à leur juſte valeur, les ſervices du Roi de Pruſſe. Je m'attends deja à une douzaine d'Argumens que je m'imagine que vous preparez pour le Roi de Pruſſe.

Vous deſirez peut-être que je touche le Point, que perſonne que vous, mon cher Ami Pruſſien, n'a placé au nombre des ſervices que Frederic rend à l'Allemagne. Je vais en dire un mot. Vous devinez deja, que je veux parler de l'irruption du Roi de Pruſſe par la Saxe & la Luſace en Boheme le 15. d'Aout. 1744. Evenement

qui

qui occasionna la Retraite subite & inopinée du Prince Charles de Lorraine, qui répassa le Rhin; vous y êtes. C'est cette Rétraite de l'Alsace, que les Troupes autrichiennes furent obligées de faire, qui arrêta les progrès qu'elles auroient pû faire en France; c'est cette Rétraite dis-je que vous voulez placer entre les services rendûs par le Roi de Prusse? En verité, si je ne savois quels sont réellement vos sentimens, j'aurois contre vous d'êtranges soupçons.

Je repéterai vos Argumens, & vos propres Expressions, autant que je pourrai m'en resouvenir. La Maison d'Autriche, dites vous, n'avoit pas assez de force pour arracher l'Alsace à la France, ni pour garder cette Conquette, si enfin elle avoit reussi; & quand même on voudroit convenir de cela, la France auroit toujours trouvé des moïens de r'attraper ce bon morceau & de s'approprier par de nouvelles Chambres de Reunion, comme en 1680. cette belle Province de l'Allemagne, qu'elle en avoit arrachée au grand domage de l'Empire; & cet Etat auroit été engagé dans une Guerre ruineuse avec la France en toutes les occasions. Selon moi, la foiblesse de ces argumens saute aux yeux. Car c'étoit alors un point des plus critiques pour la France; la maison d'Autriche, quoique aux prises avec d'autres ennemis, appuïée des Puissances maritimes & de leurs subsides considerables, n'auroit pas manqué d'executer ce dessein qui vous plait tant à present. Je vais vous faire voir que j'ai bonne memoire; voici les raisonnemens que vous fites il y a environ deux ans: Les Allemans après avoir trouvé une occasion tant desirée de reprendre l'Alsace, auroient trouvé aussi les moïens de la maintenir, en cas que la France eut tenté de la réconquerir. Avec quelle apparence de droit la France peut-elle ériger ses chambres de Réunion ainsi dites? Et l'Allemagne n'est-elle plus en droit de tacher de réprendre les parties de son Corps, qui en ont été separées? Et si tout l'Empire auroit été engagé dans de nouvelles guerres avec la France

France pour cette Province, il n'auroit jamais pu en resulter pour lui plus de domage ou plus de honte qu'il en a souffert des autres guerres de l'Empire. Vous croiez fermement, que si tous les Etats de l'Empire ensemble avoient au cœur le vrai bien de la Patrie, la France seroit abbaissée il y a long tems, & forcée à rendre les païs acquis avec violence, sans que jamais l'envie la reprenne de s'agrandir aux depens des Allemans, ni sur le Rhin ni sur d'autres contrées, pourvû qu'ils soïent toujours unis. De plus, mon ami! la position où la France se voit maintenant est, dites-vous, une des plus critiques pour cette Couronne; son Commerce est totalement ruiné, par les Dissentions intestines aussi bien que par la guerre avec l'Angleterre; le manque d'argent & la faim y régnent. Et on attribue, selon vous, à cela, qu'au lieu des 24000. hommes stipulés, il en vienne 130000. inonder notre patrie, par la seule raison, qu'il faut en décharger leur païs & les faire subsister en Allemagne, & peut-être aussi pour prendre une partie de l'Empire, en cas que l'occasion les favorise. Si tous les Etats de l'Empire animés d'un zéle patriotique s'unissoient, pour tacher à terminer cette guerre ruineuse entre l'Imperatrice & le Roi de Prusse, par des propositions qui assureroient le Roi d'un Equivalent pour la Silésie, & qu'il entrât dans le dessein conjointement avec la Reine & tout l'Empire, de reprendre sur la France dans ce moment critique le Landgraviat d'Alsace, de l'incorporer aux païs héréditaires de l'Autriche, & d'en prendre la garantie; voilà ce que vous prônez comme un des grands services que le Roi de Prusse peut rendre à l'Empire. Ai-je tort, cette pensée vous remplit deja tellement votre esprit de joïe, que vous ne balanceriez pas, d'equiper votre fils aîné pour cette Campagne contre la France, dans laquelle l'Alsace, comme cela vous paroit facile, seroit réconquise, & de vous montrer aussi en petit Patriote. Je reserve ma reponse pour une autre fois.

Je

Je ne vous démande pas excuſe de ce que je me ſuis égaré ſi loin de mon principal but. La flateuſe penſée de voir reſſerrée la France dans ſes anciennes limites obtiendra ma grace ſans que je m'en mêle. Je reviens à l'invaſion Pruſienne dans la Bohême au mois d'Août 1744. On la régarda comme un moïen pour aſſiſter l'Empereur Charles VII. Le Roi fit publier les raiſons qui l'y avoient obligé, declarant, que Sa Majeſté ne pouvant pas regarder d'un œil indiferent les troubles qui deſoloient la patrie, elle ſe voioit obligée d'emploier les forces que Dieu lui avoit donnés, à faire révivre les Loix, à ramener la Paix & le bon ordre & à ſoutenir l'Autorité & le Réſpect dû au Chef de l'Empire; que ſa Majeſté ne deſiroit rien pour ſoi, que c'étoit en qualité d'allié qu'elle prenoit part au different qui régardoit la liberté de l'Empire, qu'elle vouloit donner un exemple à tous ceux qui ſouhaitent ſoutenir la liberté de l'Allemagne, & la dignité ſupreme de l'Empereur, rendre le pretieux treſor de la paix à l'Empire, & le Répos à toute l'Europe. Ces proteſtes marquent des ſentimens veritablement dignes d'un grand Roi, & on ne pourroit point révoquer en doute que ce ne ſoit un grand accroiſſement des ſervices du Roi de Pruſſe à l'Empire, ſi ce projet avoit été le vrai & l'unique but de cette entrepriſe; mais comme cette Aſſiſtence étoit une ſuite de l'union de Francfort, & que l'evenement ne répondit pas à la promeſſe du Roi, de ne rien prétendre pour ſoi, il s'en faut beaucoup que le Répos de l'Allemagne ait été le motif de cette diverſion Pruſſienne. L'interet perſonel, la priſe de pluſieurs païs, & des faits diametralement oppoſés aux aſſurances données à Vienne, de garder inviolablement le traité de Breslau, prouvent le contraire; par conſequent on ne pourra pas en faire un mérite au Roi de Pruſſe envers l'Empire. Il faut cependant rendre juſtice à ce grand Roi, ſur les ſervices qu'il a rendu à l'Empereur Charles VII., de qui les Qualités excellentes

&

& incomparables étoient dignes d'un meilleur sort. Cet Empereur demandoit à l'Empire une assistence suffisante *de Römer-Monathen*, vû la grande depense qu'il lui falloit faire pour soutenir l'honneur & l'autorité Imperiale. Le triste état où il voïoit réduit ses provinces héreditaires, exigeoit des secours accélerés & suffisants. Le Roi de Prusse étoit un des premiers, qui par un zele patriotique offrit 50. *Römer-Monathe*, somme qui monte à 400000. écus Vous vous souviendrez bien encore des doutes que j'avois sur cet objet dans nôtre dernière entrevuë, & de quelques idées dont je vous fis part ; mais vous avez suffisemment levé mes doutes sur ce point.

Je touche encore un article que vous placez entre les services rendûs par Frédéric à l'Empire, ce sont les plaintes qu'il porte dans ses ecrits sur la mauvaise administration de la justice au Conseil Aulique Imperial. On ne peut pas nier, qu'il ne se glisse ça & là des irregularités dans ce College, auxquelles il seroit bien aisé de remedier ; il en a été parlé dans plusieurs écrits. On ne disputera pas au Roi de Prusse, non plus qu'aux autres Etats de l'Empire, la liberté de les indiquer, même l'abolition de ces abus feroit honneur au Roi de Prusse s'il l'avoit effectuée par la voïe d'Interceſſion auprès de Sa Majesté Imp. ; mais en pourra-t-on jamais esperer la suppression sur des Réproches piquants, sur des expressions exagerées & sur les accusations inouïes, qu'on porte contre le Conseil aulique. Je ne veux pas m'y arrêter d'avantage, je puis m'épargner la peine de demontrer que le Roi de Prusse en a voulu user en dictateur à l'égard de ce Conseil supreme. La suite vous en convaincra suffisamment & peut-etre vous fera démordre de vos principes trop Prussiens, & vous fera sentir, que s'il est superieur à quelques égards par les qualités militaires, ses vuës n'en sont pas moins dangereuses pour l'Empire en particulier, & pour l'Europe en general.

Marche des quatre Colonnes, qui entrerent par quatre endroits differens dans ce Royaume.

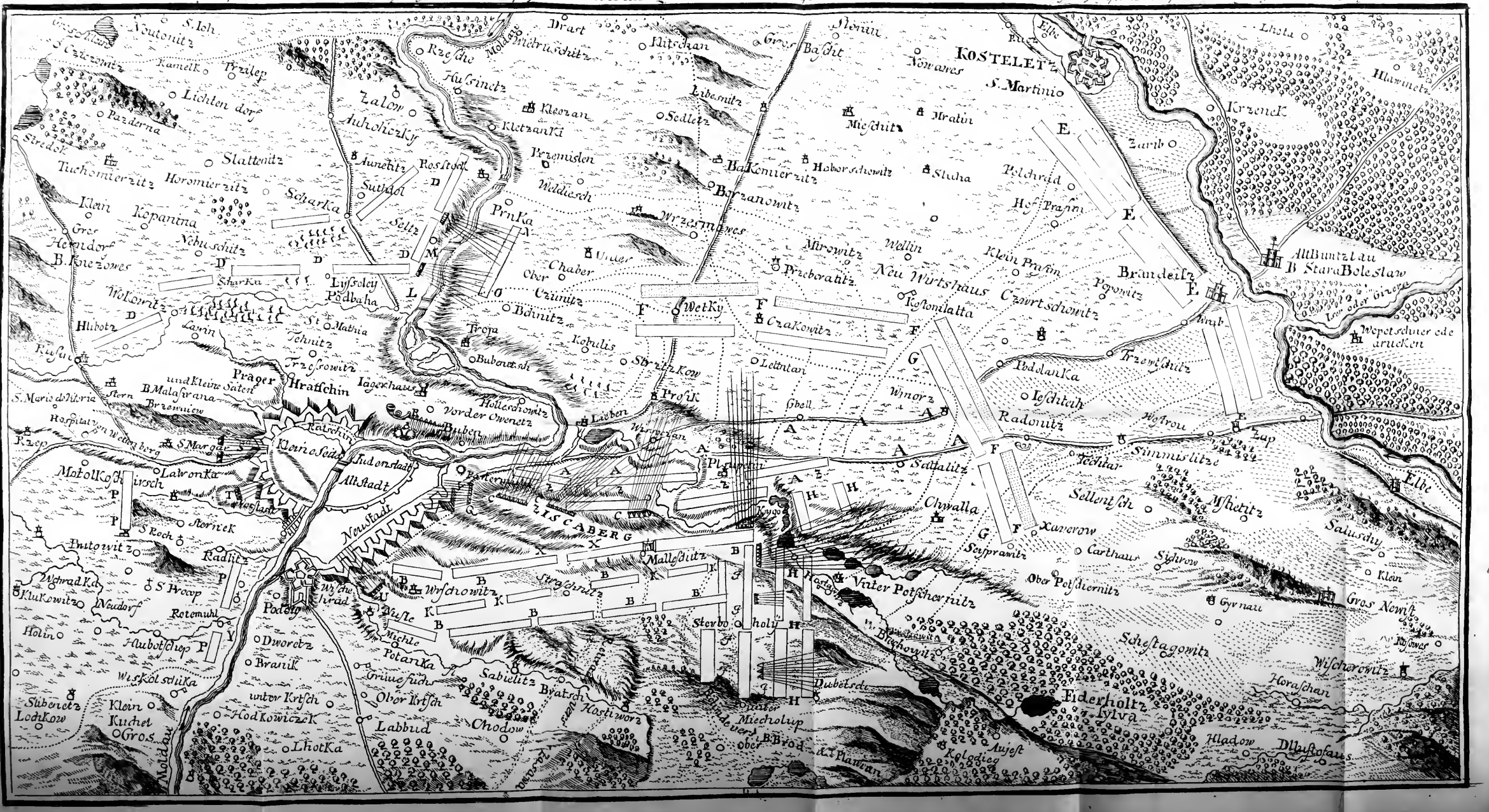
1. Le Corps commandé par le Roi de Prusse. 2. celui du Pr. Maurice de Dessau. 3. celui du Duc de Beveren. 4. Celui du Comte de Schwerin.

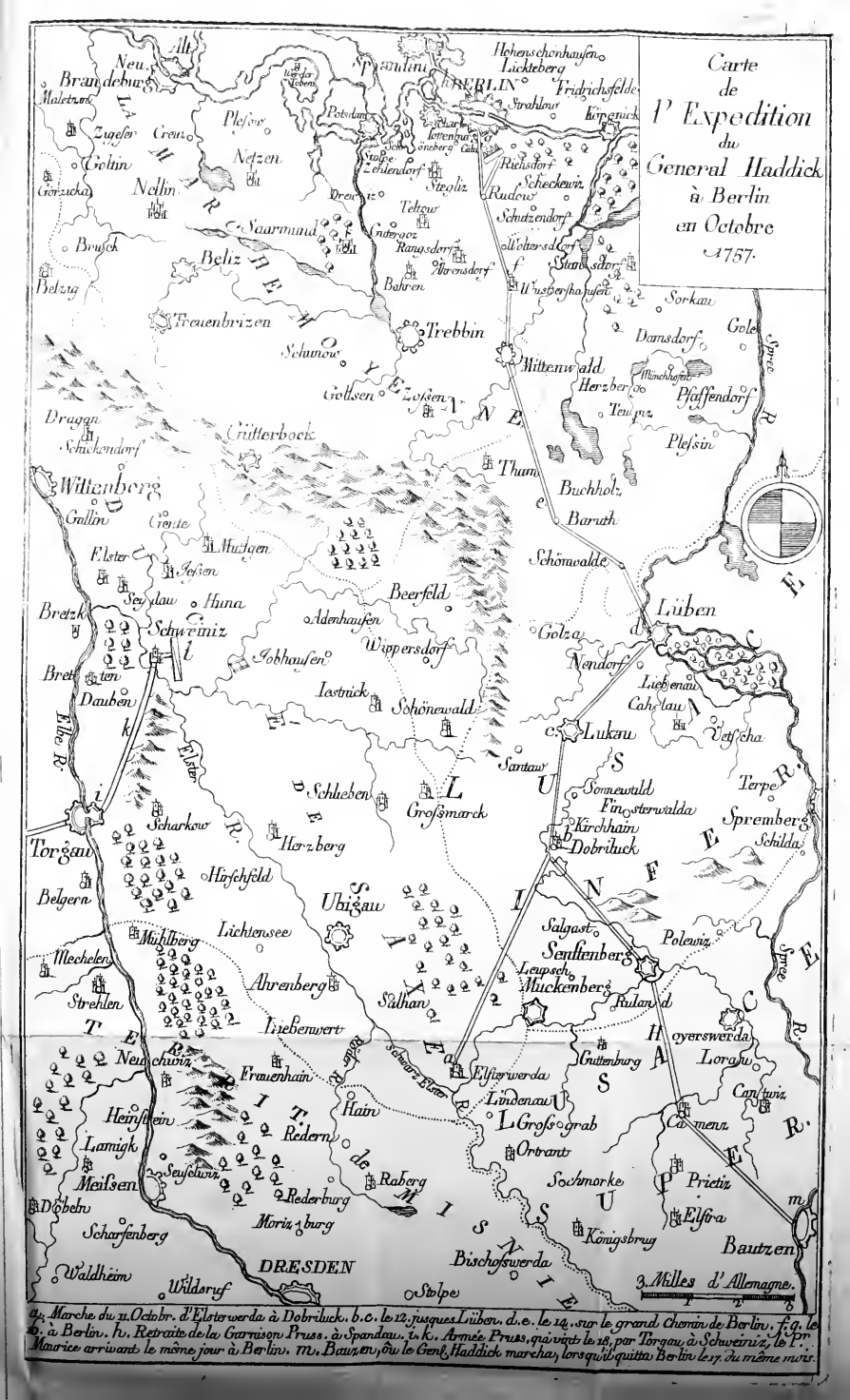
a. Marche du Pr. de Dessau par Egra. b. petite Escarmouche à Wildenstein, avec les postes avancés du Duc d'Arenberg. c. Retour de ce Corps dans le Cercle de Satz, où il s'établit à Comotau, le 21 Avril; d. le lieu où il joignit le Corps du Roi. e. Quartier que ce prince quitta le 20. Avr. f. Teschen, dont les Prussiens s'emparerent après une Canonnade le 27. g. lieu où les Troupes du Roi passerent l'Eger le 26. h. Selz, où l'Armée Prussienne passa la Molde le 6. May. i. Lieu où se posta cette Armée, avant sa jonction avec celle du Marechal de Schwerin. k. Grottau, que le Duc de Beveren occupa le 28. Avril. l. Action près de Reichenb: entre ce Corps et celui du Comte de Konigsegg. m. Lubenau, où les Autrichiens se retirerent. n. Lieu où le Corps du Duc de Bev: joignit celui du Marechal de Schwer: o. Trautenau, où ce dernier Corps eut une Escarmouche avec des Pandoures. p. Lieu où ce corps passa l'Elbe le 4. May. q. Sa position avant sa jonction avec le Roi de Prusse le 6. May. r. Lieu où le Roi prit des Magazins Autrichiens.

PLAN DES ENVIRONS DE PRAGUE, & de la BATTAILLE qui y fut livrée le 6 Mai 1757.

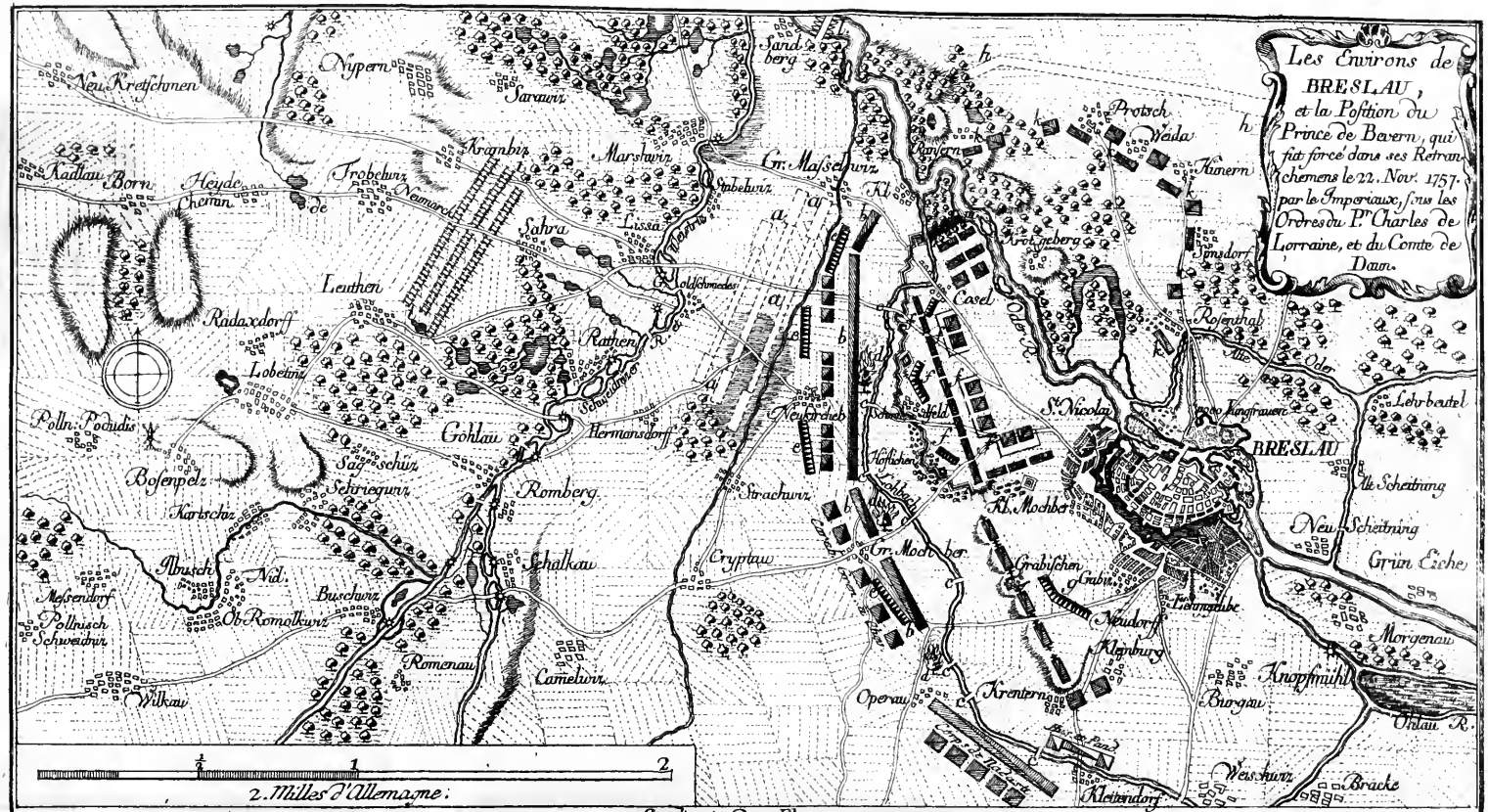
A. Camp de l'Armée du P.e Charles de Lorraine, le 2. B. sa position le 3. sur le Ziska C. Defendu par 3 batteries formidables. D. Position de l'Armée du R.de Prusse le 3. & 4. à Podbaba, L, & Sedz, M. où elle passa le Moldau le 5. sans presqu'aucune opposition de la part des troupes N. O. postées de l'autre côté. E. L'Armée du General Schwerin, & F. celle du R.de Prusse, qui se joignent, & s'postent le 5. vis à vis de celle du P. Charles, qui le 6. en B. avec perte de 6 en B. avec perte de 16 à 18 batteries avancées, tandis que le M.r Schwerin s'avance en G. H. sur l'Aile droite comandée par le C.te de Brown en I. lequel, après un combat acharné de 3 heures se voyant vivement approché du R.de Prusse en X. mis entre deux feux, & coupé de l'Aile gauche & du Corps de Reserve, fut obligé de ceder le Champ de Battaille.

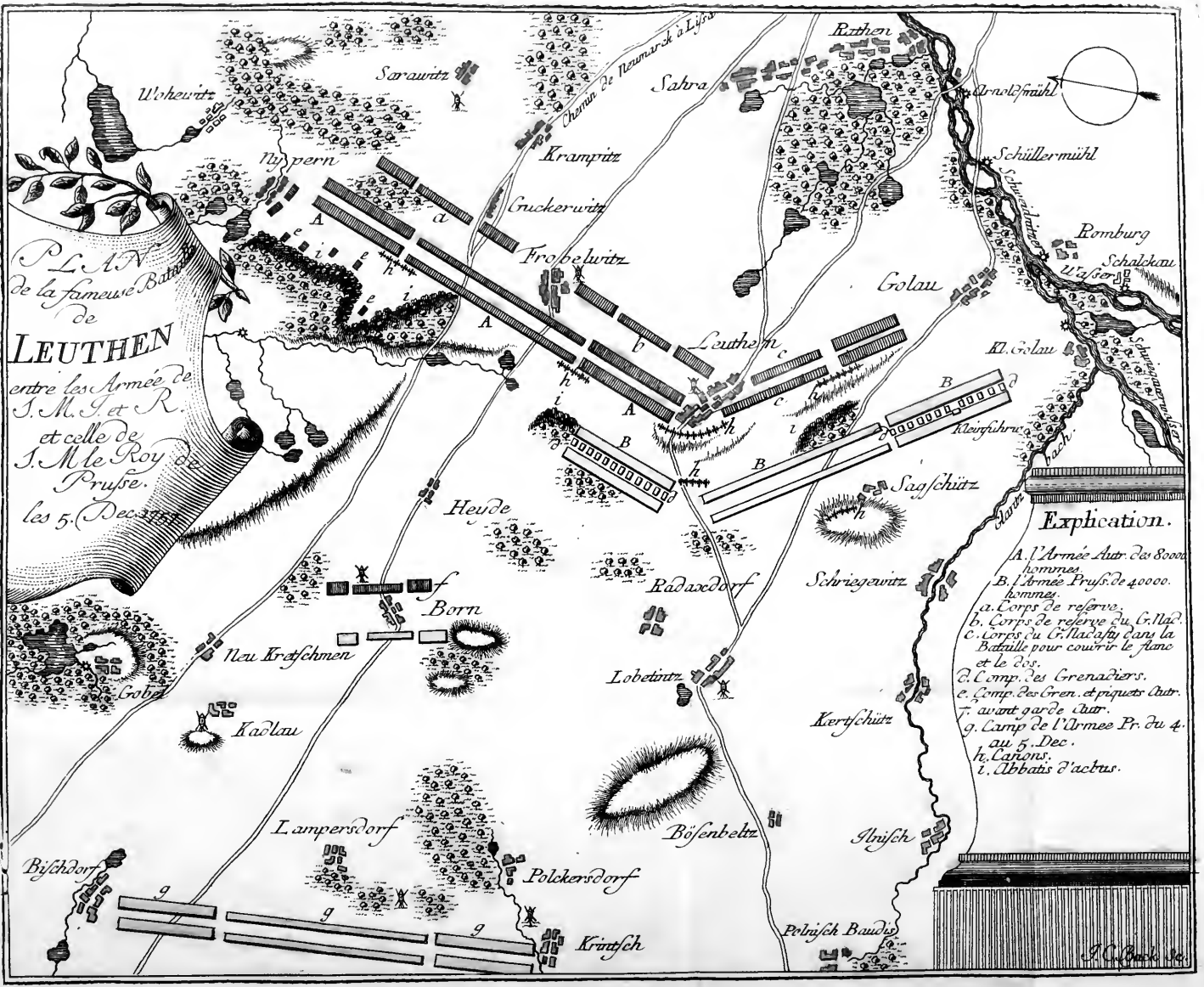
Y. Endroit d'échappé, où le Gen. Keith P. essaya en vain de passer la Moldau. Q. R. S. T. U. Batteries qui ont servi à bombarder Prague jusqu'à ce que le Siége fut levé le 19 Juin.





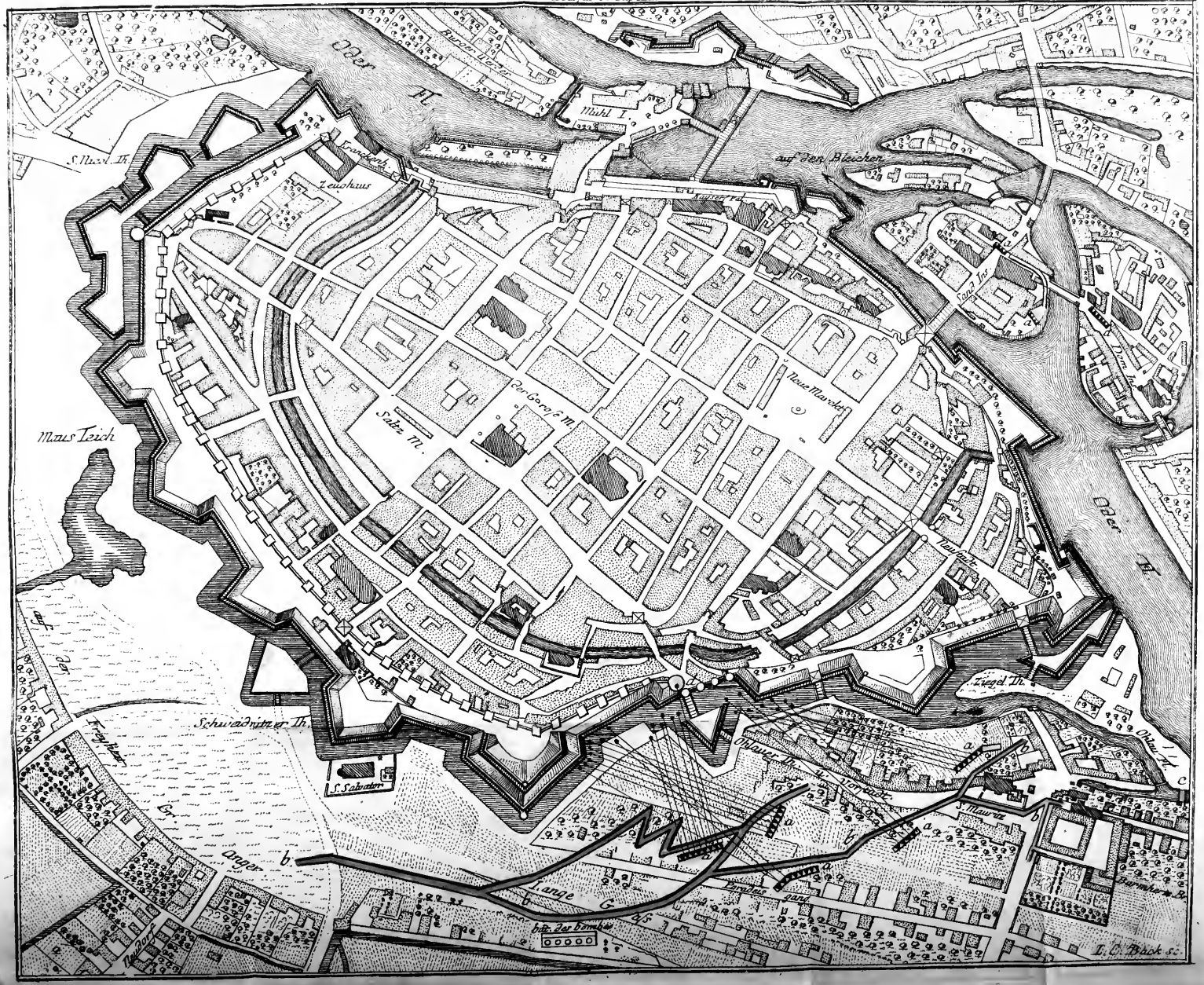
a. Marche du 31. Octobr. d'Elsterwerda à Dobrilugk. b.c. le 12. jusques Lüben. d.e. le 14. sur le grand Chemin de Berlin. f.g. le 16. à Berlin. h. Retraite de la Garnison Pruss. à Spandau. i. K. Armée Pruss. qui vint le 18. par Torgau à Schweiniz, le Pr. Maurice arrivant le même jour à Berlin. m. Bautzen, où le Genl. Haddick marcha, lorsqu'il quitta Berlin le 17. du même mois.

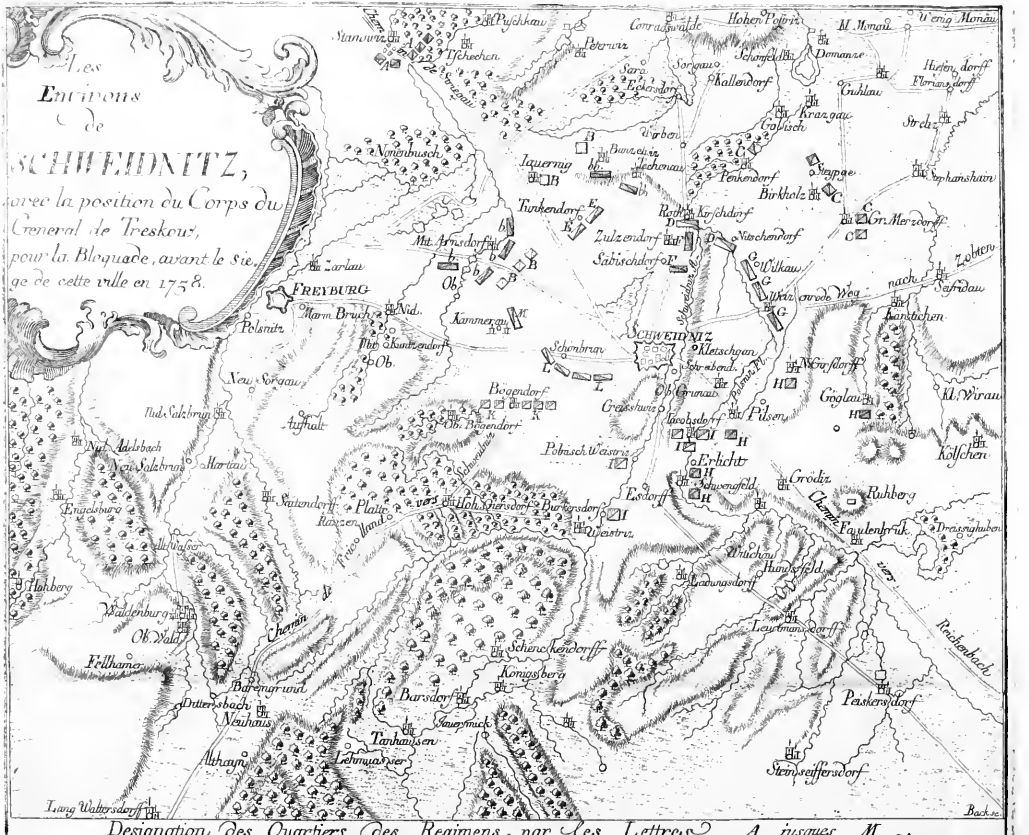

Les Environs de
BRESLAU,
et la Position du
Prince de Bevern, qui
fut forcé dans ses Retranchemens le 22. Nov. 1757.
par les Imperiaux, sous les
Ordres du Pr. Charles de
Lorraine, et du Comte de
Daun.
Neu Kretschmen
Nippern
Sarawin
Sandberg
Protsch
Neida
Kranern
Kadlau
Born
Heyde
Cheman
Trobelwitz
Neumarck
Krambitz
Marschwitz
Gr. Masselwitz
Kl.
Lissa
Sahra
Leuthen
Goldschmieden
Radaxdorff
Rathen
Lobetinz
Polln. Pochutis
Gohlau
Hermansdorff
Bosenpelz
Schriegwitz
Romberg
Karlschütz
Albusch
Nid.
Mosendorf
Ob. Romoltwitz
Buschwitz
Schalkau
Cryptau
Romenau
Camelwitz
Wilkau
Strachwitz
Gr. Mochber.
Kl. Mochber
Grabischen
Grabe
Neudorff
Klenburg
Operau
Krentern
Burgau
Knoppmühl
Morgenau
Ohlau R.
Weis Kirschwitz
Kleindorf
Bracke
Rothsberg
Jpnsdorf
Rosenthal
Case
Oder R.
Alte Oder
St. Nicolay
Neu Hangrauer
Lehrbeutel
BRESLAU
Alt Scheitnig
Neu Scheitnig
Grün Eiche
Hasenau
Lissa
Teich
Fasanenhof
Schanze
Schanze
Schanze

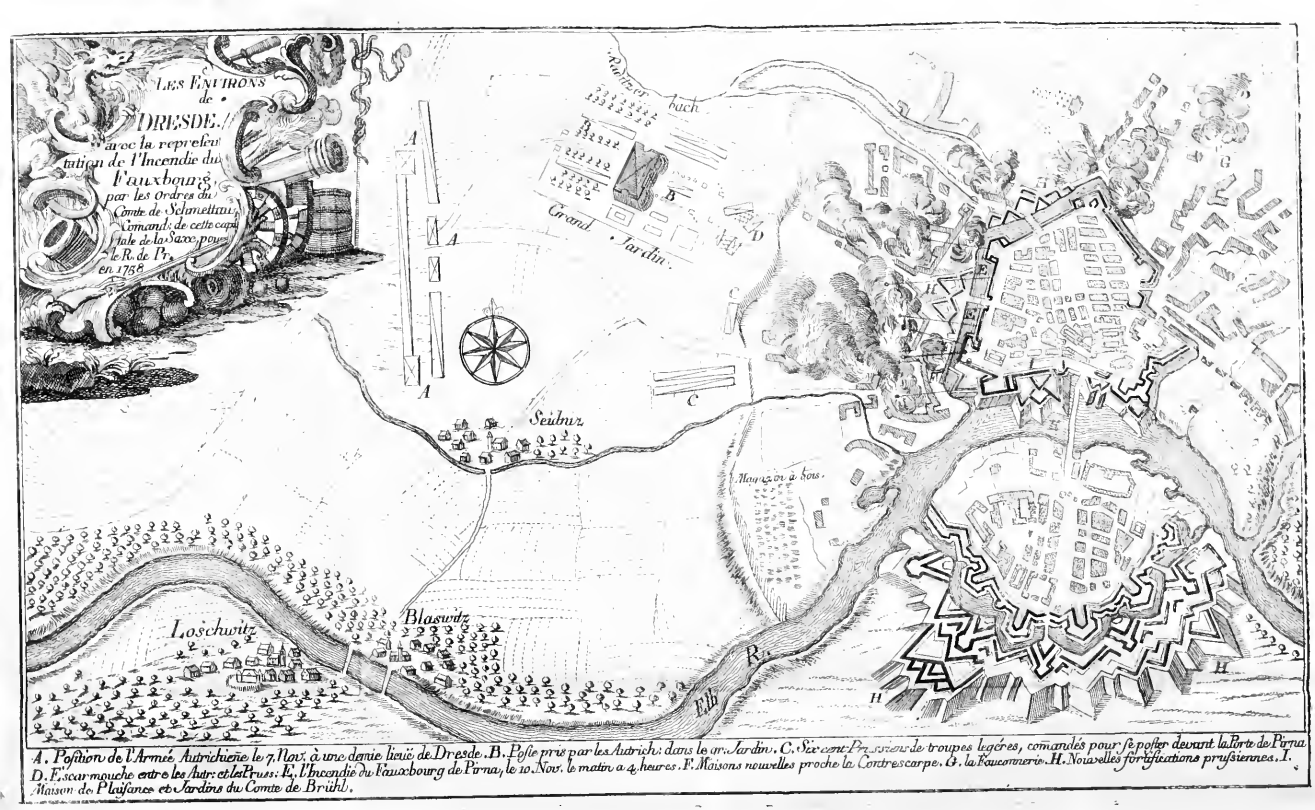

PLAN
de la fameuse Bataille
de
LEUTHEN
entre les Armée de
I. M. I. et R.
et celle de
I. M. le Roy de
Prusse.
les 5. Dec. 1757.
Explication.
A. l'Armée Autr. des 80000 hommes.
B. l'Armée Pruss. de 40000. hommes.
a. Corps de reserve.
b. Corps de reserve du Gr. Mal.
c. Corps du Gl. Nadasty dans la Bataille pour couvrir le flanc et le dos.
d. Comp. des Grenadiers.
e. Comp. des Gren. et piquets Autr.
f. avant garde Autr.
g. Camp de l'Armee Pr. du 4. au 5. Dec.
h. Canons.
i. Abbatis d'actus.
Wohewitz
Sarawitz
Chemin de Neumarck à Lissa
Sahra
Ruthen
Arnoldsmühl
Schüllermühl
Nyppern
Krampitz
Guckerwitz
Frobelwitz
Leuthen
Golau
Romburg
Schalckau
Kl. Golau
Meinshaw
Saagschütz
Heyde
Radaxdorf
Schriegewitz
Born
Neu Kretschmen
Gobel
Kadlau
Lobetinitz
Kertschütz
Lampersdorf
Böhsenbeltz
Alnisch
Bischdorf
Polckersdorf
Krantsch
Polnisch Baudis
J. C. Buck Sc.

Plan de Breslau et du Siége de S.M. le R. de Pr. depuis le commencem. jusqu'au 18. de decemb. 1757. jour de la Capitul.

a. Batteries b. Approches c. Digue que les Prus. firent dans l'Ohlau pour Sécher les fossés. d. Tour et Magaz. à poudre, qui par l'effet d'une bombe, sauta, acheva la breche et mit la garnison dans la necessité de capituler.




Les
Environs
de
SCHWEIDNITZ,
avec la position du Corps du
General de Treskow,
pour la Blocquade, avant le sie-
ge de cette ville en 1758.
Designation des Quartiers des Regimens par Les Lettres A jusques M
A. 5 Escadrons, du Regim.t de Driesen, dans et autour de Striegau. B. 5 Escadr. P.t de Prusse, et b. 4 Batt. Grenad. de Sydow. et bb. 2 Batt. de Pionniers. C. 5 Escadr. P.t Frederic. D. 2 Batt. de Munchow. E. 2 Batt. de Bullow. F. 2 Batt. de Kursel. G. 3. Batt. Grenad. de Creutz, Burgsdorf, et d'Aschrich. H. 5 Escadr. de Schimmel. I. 5 Escadr. de Bredow. K. 5 Escadr. de Kunz. L. 4. Batt. Gren. de Manteufel. M. 1 Batt. Gren. de Lattorf.



A. Position de l'Armée Autrichienne le 7. Nov. à une demie lieüe de Dresde. B. Poste pris par les Autrichs dans le gr. Jardin. C. Six cent Prussiens de troupes legéres, comandés pour se poster devant la Porte de Pirna. D. Escarmouche entre les Autr. et les Truss. E. L'Incendie du Fauxbourg de Pirna, le 10. Nov. le matin a 4. heures. F. Maisons nouvelles proche la Contrescarpe. G. la Fauconnerie. H. Nouvelles fortifications prussiennes. I. Maison de Plaisance et Jardins du Comte de Brühl.